

Les nuages maussades accumulés dans un ciel de plomb commencèrent à crever. Sur les toits de Montréal, la pluie qui crépitait ne tarda pas à ruisseler en petites rigoles couleur de suie qui allaient rejoindre les caniveaux encombrés de papiers gras. La pluie tombait maintenant, en tourbillonnant, masquant les ponts, les immeubles, et même le port.

Puis, les arbres se penchèrent soudain, déversant l'eau dont ils étaient chargés, et à leur pied où poussait une herbe rare, de petites mares se formèrent, couvertes d'écume. Au loin, la sirène d'un navire mugit, mélancolique.

Derrière les vitres embuées, les chats étaient assis, l'air morne, se demandant si le soleil reviendrait jamais. Sur la chaussée inondée, un vieux journal emporté par le vent était venu se plaquer contre une bouche d'égout et arrêtait momentanément l'écoulement de l'eau de pluie ; enfin happé, il disparut en tourbillonnant dans un gargouillis.

Moteur vrombissant, et projetant à chaque

tour de roues des gerbes d'eau, le vieil autobus bleu progressait avec peine et ne put éviter une ornière dans laquelle il plongea avec fracas. Cahotant et faisant des embardées, il avançait avec difficulté dans l'obscurité, puis il tourna à droite et disparut. Ce fut ensuite le vacarme du camion de la voirie, sa silhouette monstrueuse à peine entrevue, puis la paix revint, interrompue seulement par le crépitement de la pluie.

Se détournant de la fenêtre, le vieil homme assis dans son fauteuil roulant chercha à tâtons le commutateur et alluma. Il jeta un regard triste sur la pile de lettres auxquelles il devait répondre. « Des questions... toujours des questions, marmonna-t-il. Est-ce qu'ils me prennent pour un bureau de bienfaisance, ou pour un conseiller omniscient, capable de répondre à n'importe quelle question, de la naissance à la mort, sans oublier l'autre monde ? »

Une des lettres était intéressante. Elle venait d'une « dame » qui habitait une grande ville des États-Unis et disait : « Un auteur digne de ce nom n'aurait pas eu besoin d'un chapitre entier pour nous dire tout cela. » Sapristi ! Voyez-vous ça ! *Merci*, madame ! Une autre émanait d'une militante féministe de Winnipeg. Celle-là, pour sûr, ne me porte pas dans son cœur, pensant que je *déteste* les femmes. De toute façon, par son langage, elle s'apparente davantage à un charretier ivrogne qu'au sexe féminin. Les femmes ? Je les adore. Pourquoi diable les haïrais-je ? Il faut dire que certaines d'entre elles sont bien susceptibles !

Mais la minorité n'a pas d'importance. Presque

toutes — environ neuf sur dix (c'est la vérité) —, sont sincèrement intéressées par ce que j'écris, et elles aiment mes chandelles. Elles sont avides d'en savoir toujours plus sur les aspects de la métaphysique, la lévitation, etc.

De plus en plus de gens se passionnent pour la baguette et le pendule de radiesthésiste. Telle personne qui a été témoin des mouvements d'une baguette qu'un homme tenait à la main en arpentant un champ me demande ce qu'il y a de sérieux dans les histoires de sourcier.

Une chose est sûre : la radiesthésie est un phénomène authentique, si l'on sait comment se servir d'une baguette de coudrier ou de tout autre rameau fourchu. Il en va de même avec le pendule, à condition que son utilisateur sache exactement ce qu'il fait et ne se livre pas à un numéro dans le seul but d'impressionner les badauds.

Il s'agit d'abord de savoir sur quoi repose le fonctionnement du pendule. La radio, que tout le monde connaît de nos jours, nous a familiarisés avec certaines ondes que nous serions incapables de percevoir et de détecter sans un intermédiaire.

Un terrible brouhaha se produit en permanence au-dessus de nos têtes, brouhaha que, Dieu merci, nous ne pouvons entendre, et qui est celui des ondes aux origines multiples : ondes longues, ondes courtes, haute fréquence, etc., toutes ne pouvant être perçues que par le moyen d'appareils spéciaux et dans des conditions spéciales. Il suffit de placer un mystérieux instrument entre les ondes et le haut-parleur ou le tube cathodique, et nous obtenons le son ou l'image.

Ce mystérieux instrument se trouve en connexion avec une antenne qui capte les ondes et les transmet au récepteur — radio ou télévision — dans lequel un ensemble de fils, d'éléments de cuivre, de mica ou de papier permet de « trier » les sons et de détecter un signal cohérent. Celui-ci passe ensuite dans une autre section du récepteur où il est amplifié; sa fréquence est réduite et modifiée de façon à être décryptée. De l'amplificateur il passe ensuite à la lampe, puis au haut-parleur ou au tube cathodique, et les auditeurs ou les téléspectateurs obtiennent quelque chose qui se rapproche du son ou de l'image émis à l'origine. Ce processus est ici simplifié à l'extrême; une fois détectés, il faut encore recueillir les signaux, les amplifier et les émettre. Et il faut également que la longueur d'onde soit réglée pour une bonne réception du son ou des images.

Radio et radiesthésie sont des processus très semblables. Bien évidemment, la baguette de coudrier (ou autre accessoire du même genre) ne se justifie que si l'on projette de chercher la présence d'eau souterraine dans un espace donné. Il est néanmoins préférable, et plus pratique, d'utiliser un pendule, doté des mêmes pouvoirs — si ce n'est davantage — que la baguette divinatoire. Nous nous en tiendrons donc au pendule; en effet, à moins de vivre et de travailler dans une région boisée, où les branches sont à portée de main, il n'y a aucune nécessité à s'encombrer de morceaux de bois. Un pendule est un fragment de matériau fixé à un fil qui n'en gêne pas les mouvements; nous verrons plus loin les différents types de pendule, mais nous pouvons

d'ores et déjà affirmer que les radiations susceptibles d'être indiquées par un pendule sont fondamentalement semblables à celles de la radio. Ces radiations sont émises par tout matériau en cours de métamorphose ou sur le point de changer d'état. Nous savons, par exemple, qu'après d'innombrables années le radium se transforme en plomb. Nous savons aussi que la matière est un agrégat de molécules animées de mouvements plus ou moins rapides, selon leur taille. Les atomes composant la matière sont susceptibles d'être décrits et possèdent des caractéristiques précises permettant de définir leurs vibrations. Grâce au pendule, nous pouvons capter certaines vibrations atomiques, les reconnaître, les nommer et les situer.

Dans le processus de la radio, le système d'antenne absorbe, attire, capte ou intercepte les ondes se propageant dans l'atmosphère. Peut-être ces ondes sont-elles repoussées par la couche de Heaviside ou d'Appleton. Il faut en outre un fil de terre établissant le contact avec le sol, car les pôles positif et négatif sont nécessaires. Le sol peut être pris comme pôle négatif et l'air comme pôle positif. C'est ainsi que, dans le cas du pendule, le corps humain, agissant à la manière d'une antenne, capte l'onde aérienne, les pieds établissant le contact avec la terre. Et, pour qu'un pendule fonctionne correctement, il est nécessaire — à moins d'avoir recours à une autre méthode de prise de courant au sol — d'être bien campé sur le sol.

Utiliser un pendule est d'une déconcertante facilité, et c'est encore plus facile si l'on sait

pourquoi la chose fonctionne. Ce rappel était donc nécessaire pour une meilleure compréhension de ce qui va suivre.

Le pendule fonctionne vraiment ! Il permet par exemple aux Japonais de déterminer le sexe d'un enfant avant la naissance. On se sert pour cela d'un anneau d'or suspendu à un fil que l'on fait osciller au-dessus du ventre de la femme enceinte ; la direction ou le type de mouvement indique le sexe de l'enfant à naître. Chinois et Japonais utilisent également un pendule pour déterminer le sexe des œufs !

Un poste de radio utilise le courant électrique pour reproduire un son émis à partir d'une station éloignée. De même, les appareils de télévision utilisent le courant pour reproduire l'image. Et c'est encore ainsi que la baguette de coudrier ou le pendule sont utilisés : il faut avant tout disposer d'une source de courant et quelle source de courant est meilleure que le corps humain ? Notre cerveau n'est après tout pas autre chose qu'une batterie, une centrale téléphonique ou un autre système. Il est en tout cas une source de courant électrique qui satisfait tous nos besoins et « détecte » les impulsions. C'est lui qui fait osciller un pendule, qui le fait tourner, donner des saccades ou exécuter des mouvements. Pour qu'un pendule fonctionne, il faut donc un corps humain et, bien sûr, un corps humain vivant. Il ne faut pas espérer faire mouvoir un pendule en le fixant à un crochet ; dans ce cas il n'y aurait aucune source de courant et le pendule n'aurait aucun effet.

Il serait tout aussi inutile, le pendule étant fixé

à un crochet, de l'alimenter en courant électrique car celui-ci doit se produire sous forme d'ondes variant selon le type d'action désiré. De la même façon que la radio transmet des notes hautes, basses, fortes ou douces, le pendule reproduit les variations d'un courant modulé.

Qui fait varier le courant ? l'inconscient, bien sûr ! L'inconscient qui est la plus brillante entité avec laquelle nous soyons en rapport. Le lecteur qui lit ces lignes ne consacre à sa lecture qu'un dixième de son conscient ; que l'on songe à sa compétence s'il faisait appel aux neuf dixièmes restants ! On peut certainement avoir recours au subconscient. Il est brillant. Il connaît tout ce que l'individu a vécu, il est capable de se souvenir du plus petit incident survenu avant notre naissance même. Que de choses nous parviendrions à savoir si nous pouvions atteindre notre subconscient, n'est-ce pas ? Or, nous le pouvons, avec de la pratique et de la confiance.

Le subconscient peut aussi entrer en contact avec d'autres esprits. Il n'est pas de limite à son pouvoir et, quand il est allié à d'autres esprits, les résultats sont surprenants.

Il ne s'agit pas, en l'occurrence, de composer un numéro sur un cadran et de demander à parler à notre subconscient ; nous devons considérer cet esprit comme un maître très occupé à trier, classer et emmagasiner des connaissances. Il a tant à faire qu'il ne peut perdre la moindre parcelle de son temps. Mais, si nous le relançons au point de l'importuner — d'une manière courtoise, s'entend — il sera possible qu'il réponde

à notre appel. Il nous faut donc tout d'abord nous familiariser avec notre subconscient.

En vérité, notre subconscient est la part la plus importante de notre être, et je suggère que nous lui donnions un nom, au choix, pourvu qu'il nous soit agréable. Ce peut être « Georges » pour un homme, et « Georgina » pour un subconscient féminin. Une seule chose compte : le nom choisi doit être inséparablement lié à l'idée de notre subconscient. Ainsi, quand nous devons faire appel à lui, nous pourrions lui dire par exemple : « Georges, j'ai besoin de votre aide (nous lui spécifions alors ce que nous attendons de lui), mais n'oubliez pas, Georges, que nous ne faisons qu'un et que ce que vous faites pour moi, vous le faites également pour vous. » Nous devons répéter cela lentement, en nous concentrant, et à trois reprises.

La première fois, Georges haussera probablement les épaules et dira : « Oh ! voilà ce raseur qui m'importune encore, alors que j'ai tant de travail », et il retournera vaquer à ses occupations. Vous répéterez votre requête et, cette fois, il vous accordera un peu plus d'attention, sans toutefois prendre encore aucune initiative. Mais, à la troisième interpellation, il commencera à comprendre que vous êtes décidé à le faire agir, il laissera échapper un soupir métaphysique et se mettra à l'écoute.

Ceci est un fait dont je puis affirmer le sérieux, pour m'être livré à cette opération pendant un grand nombre d'années, ce qui ne me rajeunit pas. À propos... mon subconscient ne s'appelle pas « Georges » ; je garde secret le nom que je

lui ai donné, et chacun doit faire de même. Ne riez pas et, surtout, ne plaisantez jamais sur ce sujet, car la chose est des plus sérieuses. Nous ne sommes que le dixième d'une entité et notre subconscient représente les neuf autres dixièmes ; c'est pourquoi nous devons lui montrer du respect et de l'affection, prouver que nous sommes dignes de sa confiance.

Si vous n'obtenez pas de votre subconscient qu'il coopère, alors vous ne pourrez jamais accomplir ce dont je veux vous entretenir. Mais si vous mettez mes conseils en pratique, un monde vous sera accessible. Faites connaissance avec votre subconscient. Donnez-lui un nom que vous ne révélez à personne.

Vous pouvez vous adresser à votre subconscient, mais, si vous le faites, il est préférable de lui parler lentement et en répétant chaque phrase. Imaginez que vous téléphoniez à quelqu'un qui est à l'autre bout du monde, que la communication ne soit pas très bonne et que vous soyez obligé de répéter plusieurs fois pour vous faire comprendre. Le fait que votre interlocuteur éprouve des difficultés à vous suivre n'implique nullement qu'il soit stupide et, si vous parvenez à établir une communication convenable, vous pouvez fort bien découvrir que vous avez affaire à une personne très brillante et d'une intelligence peut-être supérieure à la vôtre !

Quand vous utilisez le pendule (nous y reviendrons de façon détaillée), il importe que vos pieds soient posés bien à plat sur le sol ; ce contact une fois établi, adressez-vous à votre

subconscient à peu près en ces termes : « Subconscient — ou tout autre nom que vous lui aurez donné — je désire savoir ce que je dois faire pour réussir dans telle ou telle entreprise. » Si vous acceptez de faire fonctionner le pendule, vous pouvez le faire se balancer d'avant en arrière pour « oui » et de droite à gauche pour « non », tout comme nous quand nous faisons « oui » ou « non » de la tête. Vous devez répéter votre message trois fois, expliquer très clairement ce que vous désirez que fasse votre subconscient et ce que vous attendez du test. Si vous ne savez pas ce que vous voulez, comment votre subconscient pourrait-il vous donner une quelconque information ? Par ailleurs, si vous ne savez pas avec précision ce que vous voulez, vous serez incapable de le reconnaître quand il l'exécutera.

Nous avons débuté avec la radiesthésie. Voyons donc d'abord ce que nous appelons « le pendule du sourcier ». Permettez-moi ici une petite digression. Comme moi, vous jugerez sans doute fastidieuse la répétition du terme « subconscient » ; aussi, pour parler de lui, nous l'appellerons désormais « Georges », tout comme les pilotes donnent des surnoms affectueux à leur pilote automatique.

Le pendule du sourcier doit être une sphère de deux centimètres et demi de diamètre environ. Le mieux est encore un pendule en bois ou en « métal neutre ». Mais dans un premier temps n'importe quel pendule fera l'affaire pourvu que son diamètre soit de la dimension indiquée plus haut. Procurez-vous un fil comme celui dont se

servent les cordonniers pour coudre les semelles, d'un mètre soixante de long environ. Attachez une extrémité au pendule que vous aurez perforé à cet effet, et fixez l'autre extrémité à une baguette ou même à une bobine de fil vide. Entourez le fil sur la bobine de sorte que, celle-ci se trouvant dans la paume de votre main, le fil du pendule se trouve situé entre le pouce et l'index de votre main droite si vous êtes droitier, et entre le pouce et l'index de votre main gauche si vous êtes gaucher. Avant tout, vous devez régler votre pendule pour le type de matériau que vous désirez localiser. Supposons que vous vouliez chercher de l'or; vous prendrez un bout de Scotch de deux centimètres sur lequel vous déposerez une minuscule parcelle d'or (prélevée sur une bague, par exemple), puis vous collez l'adhésif sur le pendule qui se trouve ainsi sensibilisé à ce métal. Je précise qu'une parcelle microscopique suffit.

Cette préparation faite, placez votre bague ou un autre objet en or entre vos pieds en vous tenant debout. Puis déroulez lentement le fil de façon à amener le pendule à cinquante centimètres de vos doigts. A ce point, le pendule doit exécuter un mouvement circulaire complet. S'il ne se comporte pas ainsi, abaissez ou élevez un peu le fil; autrement dit, faites des essais pour déterminer avec quelle longueur de fil le pendule oscille le plus librement pour l'or. Une fois ce point déterminé, faites un nœud sur le fil en notant la longueur exacte. Ainsi, le nœud n° 1 marquera l'or. Retirez ensuite votre adhésif portant la trace d'or et ramassez l'objet en or déposé

entre vos pieds. Recommencez l'expérience avec un objet en argent : pièce de monnaie ou bijou quelconque. Cette fois vous fixez une infime parcelle de ce métal sur le pendule, toujours à l'aide de ruban adhésif. De nouveau, vous tâtonnez pour trouver la longueur de fil pour faire le nœud n° 2 marquant l'argent. Vous pouvez continuer ainsi, avec différents métaux et substances. Si vous parvenez à dresser un tableau précis, vous retirerez beaucoup de joie de la « prospection ». Vous découvrirez qu'en général — en termes de longueur — c'est la maçonnerie qui répond en premier (à environ trente centimètres de longueur). Ensuite, vous trouvez la porcelaine, puis la matière végétale, l'argent et le plomb ; plus bas, l'eau. Ensuite, viennent l'or, le cuivre et le laiton. Et enfin le fer, un peu au-dessous de soixante-quinze centimètres. Si donc vous êtes curieux de savoir ce qui est sous vos pieds, vous vous tenez simplement debout et pensez au métal à découvrir, puis vous ajustez votre fil et vous vous avancez très lentement.

Il faut insister sur ce point — et je ne cesserai de le redire : vous devez dire à « Georges » exactement ce que vous cherchez — or, fer, argent ou autre — et le prier de faire osciller le pendule dès qu'il sent les radiations. Vous devez demeurer très concentré et penser avec force à la chose que vous espérez trouver, et uniquement à cette chose.

Laissez-moi vous dire en passant que si vous cherchez une porcelaine ancienne et que, soudain, votre esprit vagabondant, vous vous mettez à penser à une femme, votre pendule réagira

comme si vous aviez trouvé de l'or. Femmes et or sont en effet sur la même longueur de fil. De même, si la pensée d'une femme est axée sur un homme, le pendule réagira de la même façon que si un diamant était enterré sous ses pieds ! Ce qui constitue évidemment une source d'erreurs. Imaginez que, ayant obtenu la réaction à un diamant, vous vous armiez d'une pelle et d'une pioche et qu'au lieu du diamant vous tombiez sur le cadavre d'un homme (la chose est possible !).

Pour toute recherche pratiquée à l'intérieur, il convient d'employer un pendule à fil plus court afin de ne pas avoir à débrouiller chaque jour une longueur inutile de fil. Les pendules qu'on trouve dans le commerce sont déjà munis d'un fil ou d'une chaîne de quinze centimètres de long, parfois plus, parfois moins. Ceci est d'ailleurs sans importance.

Supposons maintenant que vous vouliez découvrir si une personne vit dans un secteur donné ; vous vous asseyez à une table ou à un bureau, qui ne doit avoir ni tiroir ni quoi que ce soit en dessous, car le pendule se trouverait influencé par tout objet se trouvant dans un tiroir. Vous êtes donc assis devant une table dépourvue de tout accessoire, et vous avez à portée de la main quelques feuilles de papier blanc ordinaire. Vous confiez alors à votre pendule, ou plutôt à « Georges », ce que vous voulez. Vous lui dites, par exemple : « Voilà, je veux savoir si Maria B. vit dans cette région. Si oui, voulez-vous me faire signe en imprimant au pendule un mouvement de va-et-vient d'avant en arrière et, dans le cas contraire, un mouvement latéral ? »

Par ailleurs, sur une feuille de papier, vous écrivez « oui » en haut à droite, et en bas à gauche, et « non » en haut à gauche et en bas à droite ; au centre, vous placez un petit « x » pour indiquer le point au-dessus duquel vous allez tenir le pendule, cinq centimètres au-dessus, environ.

Asseyez-vous confortablement. Peu importe que vos pieds soient ou non chaussés mais ils doivent reposer bien à plat sur le sol. Une fois vos pieds en contact avec le sol, vous étalez une carte de la région concernée à votre gauche tandis qu'à droite vous avez votre feuille de papier. Très gentiment, vous promenez le pendule sur la zone de la carte en disant : « Georges, voici la région en question. Maria B. est-elle en un point de cette zone ? » Vous promenez le pendule à cinq centimètres au-dessus de la carte. Ayant parcouru toute la zone d'investigation, vous répétez : « Georges, je vais commencer à chercher. Voulez-vous m'aider et dire *oui* ou *non*, selon le cas ? » Ensuite (si vous êtes droitier), posez votre coude droit sur la table et tenez la chaîne de votre pendule entre le pouce et l'index. Assurez-vous que le pendule est à environ cinq centimètres au-dessus de la lettre x. Si vous êtes gaucher, tous les gestes sont inversés, naturellement. Dès lors, vous êtes en situation et, vous étant assuré qu'on ne vous dérangera pas, vous faites savoir à Georges que vous êtes prêt à entreprendre la recherche. Regardez la carte et placez votre index sur la route où vous pensez que Maria B. est susceptible de vivre. Jetez un coup d'œil au pendule. Il se balancera alors paresseusement,

sans indiquer aucune direction précise, mais si vous arrivez sur la zone où vous croyez que vit la personne en question, le pendule répondra oui ou non.

Il est préférable de commencer avec une carte à petite échelle, qui vous permettra de couvrir une zone plus étendue ; dès que vous obtiendrez la plus légère indication, comme si Georges protestait (« Diable ! c'est un secteur trop vaste, j'ai besoin d'être plus près ! »), vous prendrez une carte à grande échelle, afin de pouvoir (avec la pratique) localiser chaque maison.

Il importe que vous preniez une feuille vierge après chacun de vos tests, afin de ne pas être influencé par ce que vous avez lu sur la première feuille.

Mais ce n'est pas tout : vous devez formuler vos questions convenablement. Car, voyez-vous, Georges est un individu sourd à la plaisanterie, extraordinairement dépourvu d'imagination et qui prend les choses à la lettre. Il est inutile que vous lui demandiez : « Georges, *pouvez-vous* me dire si Maria B. vit ici ? » Dans ce cas, la réponse serait « Oui », car Georges peut en effet vous dire si Maria B. vit là. Il le *peut*. Et c'est ce que vous avez demandé. Quelle que soit la question que vous posez, elle doit être formulée de façon à ne pas désorienter Georges. Elle doit être sans ambiguïté. En attendant d'avoir acquis une maîtrise dans ce domaine, vous pouvez écrire d'abord vos questions pour les relire attentivement avant de les poser. Je le répète : *Vous devez être certain de ce que vous demandez avant de poser votre question.*

Quand vous aurez acquis un peu d'expérience, vous constaterez qu'il est très facile de localiser une personne absente. Il vous suffira d'avoir deux cartes — l'une à petite échelle et l'autre à grande échelle — de la région où la personne est censée se trouver. Vous devrez ensuite être capable de composer son image mentale : est-ce un homme de haute taille ou une petite jeune fille ? Ses cheveux sont-ils bruns ou blonds ? Que savez-vous sur lui ou sur elle ? Vous devez constituer un dossier aussi complet que possible sur la personne, car (je le répète), à moins de savoir exactement ce que vous cherchez, il ne vous est pas possible de savoir quand vous l'avez trouvé. Il peut arriver que vous soyez obligé de garder le lit et qu'il vous soit impossible d'avoir les pieds collés au sol. Ce problème est le mien et je l'ai résolu ainsi : je dispose d'une tige de métal de quatre-vingts centimètres que je tiens dans la main gauche — il s'agit de l'antenne d'un poste de radio portatif ; c'est ainsi que je capte les ondes tout comme une personne qui, plus mobile que moi, aurait les deux pieds au sol.

Quand je capte quelque chose sur une carte, ou sur la lettre d'un mot, je prends un crayon à mine de plomb avec lequel je touche la lettre ou la carte, et mon vieux pendule se met à osciller puis me donne la réponse. Ne permettez jamais qu'on touche votre pendule. Il doit être imprégné jusqu'à saturation de vos propres impressions. Vous devez avoir plusieurs pendules — en bois, en métal neutre, en matière plastique, et peut-être même un creux, ce qui vous permettrait, au lieu d'utiliser le ruban adhésif,

de glisser un fragment de matériau à l'intérieur. Vous découvrirez rapidement que, pour les choses personnelles, un de vos pendules sera plus sensible que les autres ; et vous en augmenterez la sensibilité en le portant constamment sur vous. Si vous suivez mon conseil, et si vous ne permettez pas à d'autres de se servir de votre pendule, ou même de le toucher, vous aurez le plaisir de découvrir que vous possédez un instrument aussi puissant et aussi précieux qu'un radar d'aviateur par nuit de brume.

Le pendule ne peut pas se tromper. Georges ne peut pas avoir tort. Mais vous le pouvez, vous. Vous pouvez commettre une erreur dans la formulation de vos questions et dans votre interprétation des réponses. En informatique, il est nécessaire d'utiliser un langage spécial, sinon l'ordinateur ne comprend pas ce qu'on attend de lui ; agissez donc comme si votre pendule était un ordinateur et donnez à vos questions une forme qui ne puisse prêter à confusion ; n'oubliez pas que le pendule ne peut répondre que par oui ou par non. Il peut également exprimer l'incertitude en composant la forme d'un huit. De même, il est capable d'indiquer le sexe d'une personne : s'il s'agit d'un homme, il tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, alors que pour une femme, il tourne dans le sens opposé. S'il est en présence d'un homme efféminé, le pendule peut se tromper de sens ; mais est-il alors vraiment dans l'erreur ? Il indique que l'homme n'est pas... ou plutôt qu'il est féminin malgré les attributs physiologiques qui lui permettent de se donner pour un spécimen du genre masculin. Sa

tournure d'esprit peut être féminine, ainsi le pendule se révèle être un juge bien supérieur au meilleur des médecins !

Oh !... j'allais oublier : avant d'utiliser le pendule, ayez soin de bien vous nettoyer les mains. Si par hasard vous aviez jardiné ou écrasé votre cigarette dans un pot de fleurs, le pendule réagirait à la terre fixée aux pores de votre peau. Prenez soin d'avoir les mains toujours très propres. Que votre table le soit également. De même, à quoi servirait cette préparation si le chat de la maison s'était installé sur les feuilles de papier que vous vous apprêtez à utiliser !

Avec un pendule, et une longue pratique, vous pouvez déceler la présence de minéraux d'après une simple carte. Si vous cherchez de l'or, avec votre pendule muni d'un fragment de ce métal, vous promenez votre doigt sur la portion de carte dans laquelle vous supposez la présence de ce métal et, ne songeant à rien d'autre, vous vous concentrez sur l'idée de l'or. Vous procédez de même s'il s'agit d'argent. Toutes ces démarches sont d'une extrême simplicité ; elles vous semblent impossibles jusqu'au jour où vous découvrirez qu'elles vous sont accessibles. Ce n'est que grâce à l'entraînement qu'un pilote d'avion devient capable de décoller et d'atterrir. De même, ce n'est que la pratique et la confiance en soi qui vous permettront — devant votre carte et avec votre pendule — de dire : « Ici, il y a de l'eau, beaucoup d'eau » ; et quand vous vous rendrez ensuite sur le lieu en question, vous découvrirez en effet qu'il y a de l'eau à une certaine profondeur.

La force de l'oscillation du pendule est une indication de la profondeur à laquelle se trouve ce que vous cherchez. Cet ouvrage n'est pas consacré au pendule ou à la radiesthésie mais je puis vous dire que seule la pratique vous apprendra la longueur à donner au fil ou à la chaîne, et comment évaluer la profondeur. Souvenez-vous que vous devez apporter toute votre concentration à la recherche et à son objet.

Le pendule, promené sur une signature, peut également vous apporter de précieuses informations sur le signataire. C'est un exercice très utile. N'oubliez pas que vous devez être précis quant à ce que vous voulez savoir ; si vous demandez une information en deux parties, Georges risque de ne pas répondre à la bonne ! Et assurez-vous que vous exprimez avec précision à votre subconscient ce que vous essayez de trouver, et l'action que vous attendez du pendule pour qu'il vous fournisse l'information que vous recherchez.

Venons-en maintenant à la façon de tenir le pendule. Vous posez votre coude sur la table : le droit pour un droitier et le gauche pour un gaucher. Puis vous abaissez votre bras jusqu'à ce que le pendule suspendu au bout de sa chaîne ou de sa ficelle soit environ à cinq centimètres de la table. Vous tenez la chaîne ou la ficelle entre le pouce et l'index et vous pouvez, si vous le voulez, la raccourcir afin d'obtenir un meilleur balancement.

Ceci étant bien clair — du moins, je l'espère — vous gardez votre avant-bras incliné suivant l'angle qui vous est le plus confortable. Le pendule

ne peut fonctionner que si vous êtes détendu. Un repas trop copieux ou une préoccupation étrangère au pendule vous empêcheront de lui demander quoi que ce soit. Votre attention ne doit jamais être distraite, votre esprit doit être en repos et vous devez vouloir coopérer avec votre subconscient.

Des gens se sont plaints à moi en ces termes : « Vous m'avez troublé en écrivant que l'inconscient fait varier le courant. Quel est le rapport entre l'inconscient et le subconscient ? »

Essayons d'éclairer définitivement ce point. Nous sommes constitués du « moi », qui n'est conscient que pour un dixième. Situons-le au bas de l'échelle ; au-dessus il y a le subconscient qui est comme l'opérateur contrôlant le tableau de distribution... en l'occurrence, votre cerveau. C'est à travers le cerveau que le subconscient est en contact avec le moi, et il est également en contact avec l'inconscient, ou « surmoi ». Pour atteindre ce dernier, il faut s'adjoindre l'aide du subconscient qui, une fois convaincu de la nécessité que vous soyez en contact avec votre inconscient, le contactera.

Le pendule bougera alors en fonction des indications que vous « percevrez ».

Laissez-moi vous dire en passant que, si vous parvenez jusqu'à votre inconscient par le truchement de votre subconscient, vous serez en mesure de vous guérir de bien des maux. L'inconscient est comme le président d'une compagnie : il ne connaît pas toujours les petits ennuis de santé dont souffrent les gens qui sont sous ses ordres. Il n'en est informé que quand les choses

deviennent plus sérieuses et il vit en général dans l'ignorance des doléances des ouvriers aux échelons inférieurs. Si l'ouvrier peut obtenir du contremaître de l'usine qu'il discute de ses problèmes avec le président, le grief peut être résolu avant de devenir trop grave.

Si donc vous souffrez d'une douleur persistante, parlez-en à Georges, dites-lui clairement ce que vous ressentez et demandez-lui de vous guérir. L'inconscient est celui que l'on n'approche pas. Le subconscient est l'intermédiaire entre vous — qui n'êtes conscient que pour un dixième — et l'inconscient, qui, lui, est « tout-conscient ».

Le pendule peut vous aider à choisir le cheval gagnant dans une course si vous formulez votre question intelligemment ; mais si vous demandez à Georges : « Pouvez-vous me dire quel cheval va gagner la course de quatorze heures trente ? » vous n'obtiendrez pas de réponse.

Revenez à présent sur ce que je vous ai dit au sujet de la localisation sur une carte. Si vous voulez savoir qui va gagner une course donnée, vous devez disposer de la liste des chevaux participant à la course et vous devez vous concentrer : « Tel cheval gagnera-t-il ? » Puis, tenant un crayon dans votre main gauche, vous devez le promener lentement sur chacun des noms, en l'y laissant trente secondes, sans cesser de penser au cheval et en vous interrogeant sur ses chances de gagner. Si la réponse est « non », recommencez avec le cheval suivant et continuez jusqu'à ce que vous ayez détecté le gagnant. Vous pouvez y parvenir avec une certaine pratique. Comme

moi, vous n'ignorez pas que le jeu n'est pas très moral et que les paris peuvent être néfastes, mais c'est votre problème. J'essaie de vous faire comprendre que vous n'obtiendrez de résultat satisfaisant qu'à la condition d'exprimer votre question sans la moindre ambiguïté, pour que la réponse puisse être « oui » ou « non ». Pénétrez-vous bien de cette idée afin de ne pas courir le risque de recevoir une réponse ambiguë que vous auriez vous-même suscitée. Je sais que vous avez une dernière question à me poser : « Où puis-je acheter des pendules ? »

Ils sont en effet assez difficiles à obtenir, ceci à cause de la cupidité des fabricants qui vendent n'importe quoi pour faire de l'argent le plus vite possible. Les pendules que l'on trouve dans le commerce sont le plus souvent des accessoires absolument inefficaces. Je vais essayer de persuader Mr Sowter de stocker des pendules de qualité d'un type spécial. Ce seront des pendules de bois et de métal neutre ; ces derniers seront dotés d'une petite cache permettant de placer un fragment quelconque à l'intérieur (par exemple, quelques cheveux d'une personne absente). Mr Sowter pourra également vous fournir des livres. Je vous donnerai ses nom et adresse à la fin de ce chapitre mais je vous répète qu'il est parfaitement inutile de dépenser votre argent pour des babioles qui ne vous seront jamais d'aucune utilité. Un bon pendule, propre à remplir son rôle, vaut entre 150 à 200 francs. Vous n'hésiteriez pas à dépenser cette somme pour l'achat d'un petit poste de radio bien loin de vous rendre autant de services. Si vous avez su me lire

et si vous pratiquez sérieusement, le pendule peut vous aider à trouver la fortune. La pratique est la clef de tout. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. Pratiquez donc jusqu'à ce que vous arriviez à vous servir du pendule de façon instinctive. C'est alors que vous connaîtrez le succès.

Il est un détail que je tiens à mentionner. C'est un geste de politesse élémentaire mais d'une grande importance : dès que vous avez fini de vous servir de votre pendule, portez-le à votre front en le serrant dans vos mains, et en remerciant Georges ou Georgina d'un ton solennel pour l'aide qu'il ou elle vous a apportée. Dites « merci » par trois fois. Si vous omettez de le faire, vous pouvez fort bien ne pas recevoir de réponse au cours des deux ou trois séances à venir. Et souvenez-vous de ceci : vos remerciements, tout comme vos requêtes, doivent être exprimés par trois fois.

On m'a reproché une ambiguïté dans ce chapitre. Je n'aurais pas expliqué clairement comment on doit se tenir quand on sensibilise son pendule avec un petit fragment d'or ou d'argent. D'accord ! Je m'explique : prenez l'objet de métal — or, argent, plomb ou cuivre — et posez-le sur le sol, entre vos pieds. Tenez-vous très droit, votre bras gauche le long de votre corps. Élevez alors votre main droite de façon que votre avant-bras soit parallèle au sol, et vérifiez si la position est commode ; si vous serrez votre coude gauche contre votre corps vous ne recevrez pas de votre pendule les oscillations et les mouvements inopportuns, mais seulement ce que dictera Georges.

Ce qui importe avant tout, dans la position de votre bras, c'est que vous vous sentiez à l'aise.

C'est tout !

Vous pouvez vous procurer pendules, livres et autres accessoires en écrivant à :

Mr E.Z. Sowter
Touchstones Ltd.
33 Ashby Road
Loughborough
Leicestershire
Angleterre

Le vent soufflait et, sur les parties saillantes de la maçonnerie, de petites chandelles de glace se formaient. Autour des piliers de ciment, la poussière blanche tournait dans un bruit de cornemuse, tandis que le long des allées, le vent mugissait sourdement sa lamentation à l'été défunt.

Dans la Bikersdike, les brise-glace peinaient et geignaient, chargeant la glace qui s'épaississait. Ils avançaient, menant des attaques répétées, puis reculaient prudemment dans la partie dégagée, s'arrêtaient un instant avant de se ruer en avant, crachant d'énormes panaches de fumée ; la glace céda enfin, non sans protester par de sonores craquements ; les arêtes fracturées continuaient encore longtemps après le choc décisif à s'effriter.

Des silhouettes encapuchonnées se penchaient nonchalamment sur des pelles, s'agitant juste assez pour ne pas geler de froid. Le vent devint plus âpre encore, et sa plainte plus sinistre. Comme un seul homme, les ouvriers jetèrent

leur outil sur l'épaule et disparurent lentement dans la neige. L'espace d'un instant, une forme verte obscurcit la fenêtre puis disparut dans la tourmente; un sac d'ordures que le vent avait soulevé alla éparpiller son contenu à travers les jardins.

L'obscurité était presque totale. La neige voilait les gratte-ciel, masquant les lumières et transformant la perspective en un décor mystérieux fait d'ombres mouvantes et de petits points lumineux mal définis. D'une embarquée à l'autre, les voitures finissaient par être clouées sur place, la visibilité devenant nulle.

La neige tombait sans discontinuer. Toute la nuit, légers et insoucians, les flocons tourbillonnèrent pour composer un monde qui, dans les premières lueurs de l'aube, ressemblait à une autre nature morte. Pas un être humain, pas un véhicule, pas un oiseau ne rompait cette uniformité blanche.

Crac! Un bruit sec comme un coup de pistolet. Le vieil homme sursauta et se retourna douloureusement dans son lit. La baie vitrée venait de se fendre en deux, n'ayant pas résisté à l'écart de température entre l'intérieur et l'extérieur. L'air glacé s'engouffrait par la fissure, la température dans la pièce s'abaissait progressivement. La chambre n'allait pas tarder à être inhabitable.

Sur la petite galerie extérieure, le vieil homme frissonnait dans son fauteuil roulant. Toutes les fenêtres de l'immeuble gémissaient sous le froid.

La journée semblait ne pas devoir finir; mordant, le froid s'infiltrait partout. Le long de la fêlure, sur la vitre, l'air glacé laissait se former

de petits amas de givre couvrant le sol d'une poussière blanche.

Le lendemain, après s'être fait prier longtemps, des ouvriers vinrent remplacer la vitre brisée, ce qui demanda une demi-journée de travail. Ils passèrent en revue tous les appartements qui avaient subi des dégâts et, lentement, la chaleur se réinstalla. Délaissant les piles de couvertures maintenues tièdes par les bouillottes, les chats réapparurent.

Une autre nuit vint ; la température ne cessa de baisser, et aux premières heures du jour, le vieil homme fut réveillé en sursaut par un craquement sinistre. Il surveilla, horrifié, les progrès d'une nouvelle fissure qui peu à peu gagnait toute la hauteur de la vitre. De nouveau le froid et le givre s'installèrent dans la chambre. Plus tard, dans la journée, les ouvriers constatèrent que le cadre de la fenêtre était gauchi. Il ne restait au vieil homme qu'à changer d'appartement.

Après plusieurs semaines, il put enfin reprendre son travail. Des montagnes de lettres auxquelles il lui fallait répondre étaient arrivées : « C'est si agréable de vous écrire en sachant que vous répondrez à mes questions, et cela sans me demander d'argent ! Je ne fais plus appel à M. X. car il demande cinquante dollars par question ! » lui écrivait une femme. Le veinard ! pensa le vieil homme. Moi qui ne reçois même pas un timbre pour la réponse !

« Quand vous en aurez fini sur cette terre, quel genre d'aventure allez-vous connaître ? Reviendrez-vous en ce monde ou sur une autre planète ?

J'aimerais tellement être renseignée sur vos aventures à venir ! » lui demandait une autre.

Chère madame, ma vie n'est pas, comme vous le dites, une « aventure ». Elle est un travail et une lutte ; lutte contre les partis pris, les préjugés et la haine des journalistes et de leurs pareils. Si vous vous penchez sur le problème, vous découvrirez que tous ceux qui sont venus sur la terre avec une mission ont été persécutés par des esprits bornés. Il est vrai que les chiens aboient contre quiconque a l'air étrange, et que les puces piquent n'importe qui, sans égard pour son rang. Je ne vis pas une « aventure », mais je me débats dans d'énormes difficultés, essayant d'accomplir ma tâche et me heurtant à mille obstacles. Aussi, ne parlez pas d'aventure en ce qui me concerne. Mon aventure se réduit à une souffrance inutile, comme celle que connaît un bon maître aux prises avec des enfants irresponsables et sans cœur. Quand je quitterai cette terre, je n'y reviendrai jamais, pas plus que je ne retournerai à son système. Ma mort — sans aucun doute — ne manquera pas d'être exploitée par quelque faiseur stupide qui, abusant de la crédulité des gens, annoncera dans les journaux d'occultisme : « En direct avec Lobsang Rampa... depuis les Champs célestes, la réponse à toutes vos questions ! » N'en croyez pas un mot. Je ne serai pas dans ce secteur et je puis vous affirmer que les gens qui proclament qu'ils reçoivent des informations directes et des réponses des défunts ne rendent service ni à eux-mêmes ni au défunt. Les disparus ont une autre vie à vivre, une autre tâche à accomplir. Si vous aviez

émigré dans un pays lointain, où les communications avec un ami que vous avez quitté sont mauvaises, pourriez-vous cesser de faire votre nouveau job simplement parce qu'un idiot du « vieux pays » vous dirait : « Oh ! il faut m'aider. J'ai annoncé que j'étais en contact direct avec toi. Tu ne peux pas me laisser tomber ! » Vous ne l'aideriez pas, n'est-ce pas ? Vous avez vos propres occupations, et ces gens-là, à l'affût de l'argent, ne vous intéressent pas.

Quand j'aurai quitté cette terre ? Eh bien, je serai dans un lieu tout différent. Je sais où j'irai et ce que je ferai. Aussi, après mon départ, n'écoutez aucun des mensonges que vous lirez sur mon compte dans les journaux et qui ne seront que des attrape-nigauds.

« Vous affirmez qu'il ne peut y avoir de positif sans négatif, de bien sans mal. Cela demeure-t-il vrai, dans toutes les dimensions, pour une époque ou pour tous les temps ? Dieu, par le seul pouvoir de Son amour, éclairera-t-il l'obscurité ? Ou existera-t-il toujours quelque part une obscurité sans fin — un vide — qu'il devra éclairer et combler par Son embrasement positif ? » me demande-t-on encore.

La « croyance » chrétienne, telle qu'elle est enseignée de nos jours, ne correspond pas à ce que le Christ lui-même a enseigné. Des prêtres avides d'augmenter leur propre puissance ont altéré et interprété les enseignements du Christ.

Il est sûr qu'il ne saurait y avoir de positif sans négatif ! Toute la vie consiste en impulsions, en vibrations (en courants électriques, si vous préférez), et si vous essayez de faire fonctionner

votre poste de radio avec un seul fil connecté à la prise, il ne marchera pas. Le positif et le négatif sont essentiels pour obtenir un « courant », et il est stupide de voir Dieu comme un vieux bonhomme qui, une lampe de poche à la main, s'en va éclairer les coins sombres ! Ce sont les hommes, et non pas Dieu, qui se chargent de telles besognes. Sur terre, par exemple, la majorité des gens emploient leur temps et leur énergie à se nuire mutuellement. Nous sommes à l'« âge de la destruction systématique ». On voit de pauvres représentants de l'espèce humaine — véritables nullités — démolir de grands hommes comme Churchill, simplement pour apaiser leur sentiment d'infériorité. « Après tout, se disent-ils, il n'est qu'un homme comme nous ; il peut faire la culbute, lui aussi. »

Les chrétiens ont tendance à penser qu'il n'est d'autre forme de religion que la leur, et ils croient que leur Dieu circule avec une lampe dans chaque main, et peut-être quelques chandelles dans la bouche, essayant d'éclairer les païens, qui se passaient fort bien des chrétiens avant le début du christianisme. Le christianisme, en outre, n'est pas autre chose qu'une mixture d'hindouisme, de bouddhisme, de foi juive, etc., le tout arrangé de façon à convenir à une époque donnée. Aussi, de grâce, n'écrivez plus de telles foutaises sur Dieu rencontrant chacun de nous et partout. Les choses ne se passent pas ainsi !

« Sitôt chassé par l'éblouissante lumière de l'amour de Dieu, Satan se retirera-t-il simplement dans l'espace et le temps infinis, emportant

avec lui ses ténèbres ? Ne considérera-t-il pas, à un moment donné, qu'il a intérêt à s'unir avec le Créateur dans l'équilibre et l'harmonie ? Est-il à jamais tenu de défier la volonté de Dieu ? » poursuit ma correspondante.

Il faut un positif et un négatif — et non l'un des deux seulement —, et il n'est pas possible que Satan se sauve à bride abattue pour échapper à un Dieu imaginaire qui s'acharnerait contre lui. Si une chose pareille se produisait, il y aurait une stase : un état où tout serait stationnaire, où rien ne pourrait plus bouger. Je répète que positif et négatif sont nécessaires — l'un étant aussi important que l'autre — et que sans négatif il ne saurait y avoir de positif.

« Il y a eu une guerre dans les cieux et, de ce fait, on peut imaginer qu'il fut un temps où une unité complète a existé entre les êtres et les choses, sans conflit entre positif et négatif. S'il en est ainsi, ce conflit est-il maintenant devenu irrévocable ? » me demande encore ma correspondante.

Mais, chère madame, il ne s'agit pas d'une bagarre entre un bon et un mauvais garçon. Prenez une batterie et une ampoule électrique ; quand vous tournez le commutateur, vous ne faites que compléter le circuit de façon à obtenir de la lumière, positif et négatif étant connectés à l'ampoule. Si vous supprimez le vieux Satan — ou le négatif (appelez-le comme il vous plaira) — la lumière s'arrêtera et, n'ayant plus rien à faire, la pauvre vieille batterie ne tardera pas à mourir. Faites l'essai vous-même. Procurez-vous une batterie et deux longueurs de fil (de soixante-dix

centimètres chacune); reliez la batterie et l'ampoule, et vous obtiendrez de la lumière. Déconnectez le négatif, et vous n'aurez plus rien. Les choses sont aussi simples que cela. Cette « lutte sans fin » est l'image même de la vie. Un bébé lutte pour quitter le ventre de sa mère; il grandit en luttant contre les maladies; il lutte pour faire ses dents, et vous n'ignorez pas que ce combat n'est pas silencieux mais horriblement sonore! La lutte ne cesse jamais, tout au long de la vie. Certains luttent pour éliminer un associé ou un supérieur dont ils convoitent la place. La lutte, croyez-moi, est inévitable! N'êtes-vous pas obligée de lutter, le matin, pour vous arracher à votre lit?

La lutte ne s'arrête qu'avec la vie. Quand votre existence finit sur cette terre, vous commencez une autre existence et une autre lutte, de façon peut-être plus courtoise, mais c'est encore une lutte.

Mon interlocutrice continue: « Je suis affligée à l'idée d'un éternel combat entre un bonheur extatique et un désespoir vide — combat auquel on ne saurait prévoir de fin heureuse. Mais — tout comme pour l'exploration et l'analyse des vérités qui tout d'abord m'ont alarmée — j'ai la ferme conviction que la vérité, quelle qu'elle soit, nous libérera lors du dénouement final. »

Nous y voilà! Je vous dis la vérité, comme je l'ai d'ailleurs fait dans tous mes livres; si vous m'aviez cru, vous connaîtriez déjà la vérité et vous sauriez que nous luttons tous pour atteindre un objectif final. Il ne consiste pas à s'asseoir au milieu d'un groupe de hippies, devant le

poster coloré de quelque Dieu plus grand que nature et tout décoré d'or. Dieu est tout autre chose. Dieu est complètement différent de l'image que s'en font les chrétiens moyens. La représentation qu'ils en ont n'est qu'une parodie de celle que les anciens « païens » avaient de leurs dieux de l'Olympe. Pour eux, Jupiter menait joyeuse vie au sommet de quelque mont mythologique, en compagnie d'autres dieux et déesses. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils ne devaient pas avoir très chaud là-haut, car l'imagerie nous les montre assez peu couverts, et s'ils cabriolaient au sommet de leur montagne, c'est qu'ils y étaient contraints pour ne pas geler. Mais revenons à notre sujet.

Débarrassons-nous tout d'abord de tout préjugé et considérons le vrai problème ; prenons le communisme. Au début, des hommes se sont dit : « Pourquoi certains auraient-ils tout ? Nous sommes ouvriers, et nous aussi, nous voulons tout. » Ils se sont donc rassemblés et ont formulé une théorie : tous les hommes et toutes les femmes doivent être égaux ; chacun doit posséder la même quantité d'argent. Ils oublièrent que, dans ce domaine, ce qui est vrai aujourd'hui ne l'est pas nécessairement demain. Révoltés de voir que, pour les « capitalistes », les choses continuaient comme par le passé, les communistes élaborèrent une politique — si l'on peut employer ce terme — où toutes les valeurs du capitalisme étaient inversées ; leur idéologie formulée, ils partirent évangéliser et convertir les gens, les amenant à quitter leur travail pour connaître la famine, sans voir que leur action signifiait la misère pour le monde.

Les premiers Romains et les premiers Grecs avaient une bonne religion et un excellent mode de vie, et les gens étaient heureux, plus heureux que les hommes d'aujourd'hui. La liberté sexuelle était plus grande et d'une qualité plus pure. La camaraderie existait entre hommes et femmes; mais cet état que connaissaient les Grecs et les Romains suscita la jalousie d'un petit groupe qui considérait que c'était trop beau pour être naturel. S'emparant alors des enseignements d'un grand homme, ils les altérèrent, les déformèrent et prirent le contrepied de tout ce qu'avaient fait les Romains et les Grecs. Le sexe devint méprisable et malpropre, et ne fut permis aux hommes que comme un encouragement à la soumission aux prêtres. Au lieu d'être les égales des hommes, comme elles l'avaient été au temps heureux des Grecs et des Romains, les femmes devinrent des esclaves, des biens meubles dont les hommes disposaient selon leur bon plaisir. Cette situation n'est pas rare quand de tels groupes — souvent composés exclusivement d'homosexuels — se mettent à détester autrui. Ainsi, au fil des années, les chrétiens n'eurent d'autre idée que de convertir, de convertir à tout prix, et même au prix de la vie des convertis.

Si la chose vous semble étrange, rappelez-vous les croisades : des gangs de brigands armés violant la retraite de populations pacifiques. Et, si cet exemple ne vous suffit pas, méditez sur la cruauté de l'Inquisition espagnole, où l'on « torturait un homme pour sauver son âme ». Quelle montagne de stupidités ! Tout le monde, bien

sûr, ne voit pas les choses de la même façon et souvent les points de vue diffèrent sur un même sujet.

Et tous ces discours sur l'exploration de « vérités » parallèles ? La vérité est que les humains sont sur cette terre pour acquérir une forme de développement qui fera d'eux des créatures plus riches en spiritualité ; et s'ils ne le font pas, d'autres créatures viendront prendre leur place. Il en est de même pour les plantes ; le jardinier les met en terre, puis leur prodigue des soins ; s'il constate qu'elles ne se développent pas comme elles le devraient, il les arrache et les remplace par des spécimens d'une autre espèce. C'est ce que sont les humains, et les chevaux, et les porcs ; des plantes différentes, des spécimens différents, des développements différents.

« Si quelque paix totale et définitive gagnait les mondes des êtres rationnels, les mondes opposés seraient-ils voués à un sort contraire, c'est-à-dire voués pour l'éternité à l'enfer ? Ou bien leur dénouement serait-il lui aussi fait de paix, se manifestant de façon opposée, quoique inconnue ? Tous les dieux, êtres intelligents et rationnels, n'apprendront-ils pas, un jour, les leçons nécessaires ? Et ne retourneront-ils pas à une conscience totale et à une unicité avec le Créateur ? Le plan d'amour infini de Dieu consiste-t-il à créer continuellement de nouveaux êtres susceptibles de choisir de se donner à Lui, après avoir livré un terrible combat entre forces positives et négatives au cours de leur vie, entre le "bien" et le "mal" ? Après avoir traversé toutes leurs épreuves pour retourner à Dieu, seront-ils

suivis par de nouvelles générations identiques dans un processus de création infini ? » me demande encore ma correspondante.

Si la « paix » gagnait ce monde — une paix parfaite, s'entend — cela signifierait que les hommes n'auraient pas à revenir sur cette terre ; ils auraient appris la leçon qui consiste à maintenir la paix, et ils avanceraient vers quelque état supérieur d'évolution à partir duquel ils seraient prêts à apprendre autre chose. Mais ce « retour à Dieu » est une sottise. Vous ne retournez pas à Dieu à la fin de votre vie terrestre, comme un petit enfant retourne vers sa maman ou son papa. Ce n'est pas comme cela que les choses se passent. Beaucoup de choses, d'innombrables choses, sont encore à apprendre. Il y a des milliards d'années à vivre en différentes étapes ; et, en rapport avec ceci, je dois dire à mes lecteurs que j'ai reçu une lettre très injurieuse de deux personnes — un homme et une femme — vivant en Australie. Ils affirment avoir été « en contact avec les merveilleux Jardiniers de la Terre » et prétendent que tout ce que j'ai écrit dans *L'Ermite* est le produit de mon imagination car, disent-ils, les « Jardiniers de la Terre » ne feraient jamais le moindre mal à un humain. A mon avis, ce sont mes correspondants qui ont le cerveau fêlé... L'humanité n'est pas la forme la plus élevée de la création ; elle n'en est qu'un spécimen ; la fourmi en est un autre ; le ver solitaire apprend une chose, et l'homme une autre ; ou plutôt il devrait l'apprendre, ce qui est tout différent.

Je dois redire de façon définitive que nous

sommes sur cette terre pour apprendre et pour accomplir certaines choses, et que la vie continue indéfiniment sous forme de cycles. Je préfère quant à moi voir les choses comme le mouvement du pendule. Il est au sommet de son oscillation, et c'est alors l'Âge d'Or où tout est merveilleux et paisible, mais où personne n'apprend. Puis, le pendule retombe, et tout va de mal en pis. A son point le plus bas, c'est l'heure des guerres, des crimes et autres horreurs. Puis le pendule reprend, insouciant, son mouvement vers le haut. C'est de nouveau l'Âge d'Or, l'époque heureuse où personne n'apprend, car c'est un fait, et un fait navrant, que seules la souffrance et les difficultés sont source d'enseignement. Quand un être a tout ce qu'il désire, il ne songe qu'à s'installer dans son confort et ses privilèges et ne fait plus le moindre geste pour s'aider lui-même ou aider autrui.

« Est-il possible que nous rencontrions nos contraires individuels ? » me demande un autre correspondant.

Je présume qu'il veut parler de l'âme sœur, et, si c'est bien le cas, la réponse est non. Vous ne rencontrerez pas votre âme sœur en ce monde, car si cela était, vous seriez complet et ne pourriez plus demeurer sur la terre. Vous ne pouvez rester en ce monde que si vous avez quelque chose qui vous y « amarre » : défaut ou imperfection. Les êtres qui viennent d'ailleurs sont comme des plongeurs : contraints, pour rester en submersion dans ce monde morne, de porter l'équivalent d'une ceinture de plomb et de bottes du même métal. Ainsi donc, s'il arrivait qu'une

personne rencontre son âme sœur, elle se trouverait dans une situation qui approcherait de la perfection et, dans un monde tel que le nôtre, la perfection est impossible. Aussi, pour rencontrer votre âme sœur, vous devez attendre d'avoir quitté ce monde.

« Vous déclarez en termes définitifs que chacun de nous trouve Dieu par son seul effort personnel et qu'il ne doit, pour le faire, dépendre d'aucune aide extérieure. Voulez-vous dire que la responsabilité qui consiste à se confier à Dieu, librement, repose entièrement sur les épaules de chaque individu et que, sans tenir compte du bien ou du mal qui lui a été fait par les autres, chaque homme choisit sciemment la ligne de sa vision du monde ? La vérité et la justice — ou la tromperie et l'injustice — peuvent, bien sûr, influencer le cours de nos vies, soit vers la lumière, soit loin d'elle, mais n'est-ce pas l'application de la Règle d'Or qu'il est vital pour chacun de pratiquer, et donc d'aider les autres ? »

Je dis en effet que chacun ne doit dépendre que de soi. Il est stupide d'adhérer à des cultes ou à des associations, et d'en attendre le « salut », car ces groupes sont à « but largement lucratif » ! Prenons un exemple : une personne meurt — quitte cette terre pour le royaume astral — et se rend au Hall des Mémoires pour répondre de ce qu'elle a fait et n'a pas fait dans sa vie. Personne n'est là, à l'exception de l'âme nouvellement arrivée (appelez-la entité si vous voulez) avec sa connexion avec l'inconscient ou « surmoi ». Je vous le répète avec insistance : vous serez seul, et vous répondrez seul. Nul ne le fera pour vous

et vous n'aurez avec vous ni le secrétaire ni le directeur de telle ou telle secte. Nul ne s'avancera pour parler à votre place et en votre nom.

Vous devrez vous présenter seul, nu et sans doute honteux de l'être. Si vous rejetez sur cette terre l'idée d'appartenir à l'une de ces associations ou à l'un de ces cultes, vous vous préparerez à répondre seul quand vous atteindrez l'Autre Rive.

S'il s'agit pour vous de répondre à votre « sur-moi », vous aurez besoin, bien sûr, d'avoir quelques bonnes réponses, et pour cela, le meilleur moyen est d'obéir à la Règle d'Or: Faites aux autres ce que vous aimeriez qu'ils vous fassent. La personne qui m'adresse cette question me donne l'impression de se livrer à toutes les contorsions mentales possibles pour échapper à la vérité: vous devez apprendre à être responsable, seul, de vous-même. Et si vous aidez autrui par adhésion et obéissance à la Règle d'Or, alors vous inscrirez un sérieux crédit à votre compte de la banque astrale.

Dieu ne se tient pas tout là-haut avec une grande canne à la main, pas plus que le diable ne se présente avec des instruments de torture. Dieu est une force positive, et le diable une force négative; ce ne sont pas des personnages voués à la louange ou à la torture. Durant votre séjour sur cette terre, il ne vous est pas possible de comprendre les choses qui se produisent dans d'autres dimensions, pas plus qu'il n'est possible à une limace cachée dans la vase de comprendre les expériences auxquelles se livrent les hommes qui vont sur la lune, ou le travail des habitants

des gratte-ciel ; elle ne s'expliquerait pas davantage le processus déclenché par la mise en marche d'un téléviseur. De même, il est impossible aux habitants de la troisième dimension d'essayer de comprendre ce que font ceux qui vivent dans la neuvième, la dixième ou la vingtième dimension. Tout est relatif. Nous pouvons, dans une certaine mesure, comprendre ce que font les gens sur la terre, mais comment nous serait-il possible de comprendre ce que font ceux de la vingtième dimension ? La compréhension des concepts d'une autre dimension ne vous est possible que si vous avez l'expérience de cette dimension.

Vous savez désormais que tout est vibration. Et cela sur n'importe quelle planète, dans n'importe quel système et dans n'importe quel univers. Cela nous donne une faible explication des autres dimensions. Il est rare, en vérité, qu'une personne perçoive un son par l'odorat ou la vue, cependant, tous les sons sont des vibrations et se situent sur la même échelle. Il existe des entités capables de « voir » le son et des animaux capables d'entendre des sons au-delà de la capacité humaine. Les chiens, par exemple, répondent à un coup de sifflet imperceptible pour l'homme. Les chats perçoivent les couleurs sur un spectre différent du nôtre. Pour eux, le rouge est argent. Une autre expérience vous aidera à mieux comprendre.

Imaginez que vous deviez expliquer à un aveugle de naissance la différence entre le jaune et l'orange. Comment ferez-vous ? C'est impossible. Vous ne disposez d'aucun moyen pour lui

expliquer cette différence. Si cette personne était particulièrement sensible et pouvait *sentir* la différence, vous pourriez peut-être lui expliquer la différence entre le vert et le rouge.

Vous vous évertuez à comprendre à quoi ressemblent les autres dimensions et, pour cela, vous êtes amenés à supprimer une des dimensions que vous connaissez...

Prenons maintenant le cas d'un sourd : comment lui faire sentir la différence entre deux notes voisines sur la gamme ? Ce n'est pas facile, n'est-ce pas ? A moins que vous ne soyez capable de répondre à *mes* questions, je ne peux rien vous dire de la neuvième dimension.

J'ai un autre problème qui ne manquera pas de vous faire dresser les cheveux sur la tête ! Le voici : Selon les philosophes zen, le bien et le mal n'existent pas, ce qui élimine le besoin de jugement.

Qu'avez-vous à répondre à cela ? Selon moi, à l'échelon suprême des choses, le « bien » et le « mal » sont autres que ce qu'ils sont sur la terre. Ici-bas, il existe des lois et des règles que l'on doit respecter dans l'intérêt de ce qu'on pense généralement être le bien commun. Il n'est pas bien de voler, il sera donc préférable — du moins en théorie — de mourir de faim plutôt que de voler pour se nourrir. Si un fumeur étourdi met sa pipe allumée dans la poche de son pantalon et que celui-ci prenne feu, il ne devra pas — en théorie — le retirer car se trouvant nu, il sera indécent et pourra être accusé d'« outrage à la pudeur ». Laquelle des deux solutions considérez-vous préférable et plus juste ? Brûler vif ou s'exposer impudiquement aux regards d'autrui ?

Je voudrais faire une parenthèse pendant que nous en sommes au sujet de l'indécence : dans certains pays, la femme doit avoir le visage couvert mais elle peut, tout en demeurant parfaitement décente, dénuder la partie inférieure de son corps. Dans d'autres régions, l'idée de décence est inversée. Nous voyons donc que l'idée de décence varie selon les latitudes. Le bien et le mal, le juste et l'injuste sont des institutions de l'homme et n'ont aucun fondement stable au-delà de ce monde. Mais si l'on énonce son propre jugement dans le Hall des Mémoires, on doit le faire selon les critères en vigueur au cours de sa vie sur la terre. Le fait d'avoir transgressé des lois purement artificielles — si vous êtes, par exemple, dévêtu en public — sera sans importance et nullement considéré comme une offense dans la réalité supérieure du monde astral.

Du reste, pourquoi les chrétiens, qui pensent que l'Homme est fait à l'image de Dieu, font-ils un scandale quand une personne se montre nue ? Dieu serait-il indécent ? Il s'agit là, bien entendu, d'une réflexion strictement personnelle.

Lorsque viendra l'heure de vous juger, vous aurez à répondre à des questions comme celles-ci : Avez-vous fait du mal à autrui ? Avez-vous rendu service à autrui ? Prenons un exemple : si vous convoitez le travail d'un collègue et que vous complotiez de façon à le faire renvoyer pour prendre sa place, vous commettez un péché car votre acte va à l'encontre de la loi de l'Univers qui dit : « Ne fais pas de tort à autrui. » Mais si, pour aider quelqu'un à obtenir un em-

ploi — que vous le savez capable d'assumer —, vous dites un de ces mensonges pieux pour l'y aider, alors vous n'aurez pas mal agi.

Très loin au-dessus des lois de pacotille et des règles de l'humanité, se situent les grandes lois fondamentales qu'on ne peut enfreindre qu'à ses risques et périls. Sur terre, les lois humaines ne sont pas faites pour l'individu, mais pour la majorité, et bien souvent une loi visant à servir les intérêts de la majorité ne le fait qu'au préjudice de l'individu.

Qu'importe ! C'est une de ces choses qu'il faut accepter si l'on est assez fou pour choisir de vivre en communauté. La liberté est relative. Si nous étions libres de faire n'importe quoi, nous pourrions pénétrer chez n'importe qui et emporter tout ce qui nous plaît, ce qui ne serait pas au bénéfice de la communauté dans son ensemble ; il existe des lois destinées à protéger la majorité contre la minorité et c'est à nos risques et périls que nous les enfreindrons ; des risques et périls sur cette terre, s'entend ; ailleurs ces lois n'ont plus la moindre importance. Voulez-vous par exemple me convaincre de l'importance qu'il y a à interdire d'acheter un paquet de cigarettes après vingt heures du soir en Angleterre ? Cette interdiction n'est qu'un enfantillage né dans le cerveau d'un homme et peu importe si aucun citoyen n'en a jamais compris le sens !

« Si j'ai bien compris, les entités de la quatrième et des autres dimensions sont occupées à aider les âmes de la troisième dimension où nous vivons et elles n'y restent que pour nous

aider au-delà de ce monde. Qu'en retirent-elles ? » me demande-t-on.

Mais c'est faux ! Considérons la vie — toute la vie — comme une école. Oh, bien sûr ! j'entends déjà les gens me dire : « Vous vous répétez... Vous nous avez déjà dit cela. » Mais il faut croire que je n'ai pas été assez clair, puisqu'on n'a pas compris. Aussi, ne vous fâchez pas et écoutez-moi : Toute la vie est une école, avec ses classes et ses niveaux. Il se trouve que sur cette terre, nous sommes en troisième (dimension). Les gens de la quatrième dimension sont en quatrième année... et ainsi de suite. Dites-moi sérieusement, en essayant de vous souvenir du temps où vous fréquentiez l'école, si les étudiants restaient volontiers, une fois leurs cours terminés, pour aider ceux de la classe inférieure ? Ne les considéraient-ils pas plutôt comme indignes de leur attention ? Laissez-moi donc vous dire ceci : des maîtres de seconde peuvent se laisser convaincre ou s'offrir spontanément pour prendre en charge la classe de troisième, mais ils découvrent alors que les élèves en question n'ont pas le moindre désir d'apprendre et de progresser. (L'aviez-vous quand vous étiez vous-même à l'école ?) Ainsi, les malheureux maîtres s'entendent critiquer méchamment et finissent un jour par en avoir assez. Ils disent alors au directeur : « Désolé, nous ne supportons plus ces bons à rien, si vous ne nous changez pas de classe, ils nous rendront encore plus fous. Que pouvez-vous faire pour nous ? » Croyez-en mon expérience : les maîtres d'ici-bas — maîtres venus d'autres dimensions — se donnent beaucoup de

mal pour aider les gens de la troisième dimension. Et, si ces derniers faisaient l'effort d'apprécier ce qu'on fait pour eux, ils progresseraient plus vite ; car même les meilleurs maîtres se lassent d'être persécutés.

J'ai été pris à partie ; ce n'est pas la première fois et je crains, hélas ! que ce ne soit pas la dernière. On me reproche mes idées et l'on me dit : « Vous ne pouvez pas en rester là ! Les gens ne comprennent pas ce que vous entendez par « Dieu » ! Tantôt il s'agit d'un concept, tantôt d'une personne. Comment justifiez-vous ces différences ? »

Par malheur, un ennui ne vient jamais seul. N'êtes-vous pas de mon avis ? Eh bien, je dirai qu'il y a « Dieu » et « dieux ». L'individu moyen prie son Dieu, mais en réalité, les prières vont directement à l'inconscient (au « surmoi »). Si vous voulez vous adresser un peu plus haut, vous pouvez prier le Manu de la planète. Et si vous avez des « relations » là-haut, vous pouvez adresser vos prières au Manu de l'Univers. Comme j'ai essayé de l'expliquer dans mes livres (apparemment sans grand succès !), le « système-Dieu » ressemble à s'y méprendre à une chaîne de magasins où le directeur de chaque succursale est « Dieu » pour sa cohorte de subalternes. Pour tous les sous-chefs, Dieu est le président de la compagnie. Il faut donc dire clairement qu'on peut prier quiconque considéré comme étant notre « Dieu ». Ce peut être le « surmoi », ou un Manu, ou un Chef Manu, ou même le Dieu de l'Univers. Mais il n'est pas le « Dieu supérieur ». Le « Dieu supérieur » est tout différent ; on ne

peut le considérer actuellement que comme un concept car, comme je vous l'ai déjà dit, il est impossible de décrire des choses à dix ou vingt dimensions avec des concepts tridimensionnels. Continuez donc à regarder votre Dieu comme une personne ou une entité, mais comprenez qu'il existe une entité infiniment plus élevée.

Derrière sa porte close, le très respectable — le plus honnête homme de Montréal — épiait par une fente la scène qui se déroulait dans la rue.

Celle-ci était transformée en champ de bataille : voitures de police et motocyclettes allaient et venaient dans le vacarme des moteurs, tandis que bouteilles et pavés voltigeaient pour aller s'écraser sur le sol à grand fracas. De l'autre côté de la rue, où Hy Mendelson montait la garde sur Simons Cameras, le grand immeuble de *La Presse* se dressait, tel un symbole de la puissance médiatique.

Mais le personnel du journal faisant grève, les grosses machines bruyantes étaient réduites au silence ; de même, le téléscripneur ne crachait plus ses kilomètres de messages et les hordes de reporters ne pourchassaient plus « les gens dont on parle ». La grève de *La Presse*, c'était aussi pour certains « l'air soudain devenu plus respirable ». Puisse-t-elle continuer !

Mais pour quelqu'un comme Hy Mendelson, le patron de Simons Cameras, la grève représentait

une chute effrayante de son chiffre d'affaires. Derrière son immeuble, on avait ouvert un passage et devant chez lui, grévistes, policiers et barricades, constituaient une mise en scène impropre à favoriser son commerce. (La grève, bien sûr, a pris fin maintenant, et les affaires de Hy Mendelson sont redevenues prospères!)

Pourquoi tant de grèves quand tant de gens sont sans travail ? Si les travailleurs sont mécontents, qu'ils laissent leur travail à d'autres. Pourquoi tenir un pays entier sous chantage, un continent même, à cause du simple caprice de quelques meneurs (avidés d'argent) à la tête de syndicats d'inspiration communiste ? Le journalisme et les syndicats : voilà les deux fléaux de la vie moderne !

Hy Mendelson est un homme honnête. Pourquoi devrait-il courir à la ruine — et tant d'autres avec lui — à cause des grévistes ? Quand ce ne sont pas les ouvriers du journal qui stoppent le commerce dans la rue, c'est la grève des postiers qui interdit de passer les commandes. Je connais Hy Mendelson depuis des années ; c'est un excellent ami, et je suis peiné et irrité de voir que les grèves frappent injustement des gens comme lui.

Montréal ressemblait à une ville assiégée. Grévistes parcourant les rues, policiers tout particulièrement efficaces, gangs de prétendus révolutionnaires flânant insolemment au coin des rues, créatures masculines aux *longs cheveux*, trouvant leur bonheur à exhiber leur crasse et leurs hardes déchiquetées avec recherche, se pavanant

le long des rues, échangeant des saluts barbares et inintelligibles.

De sa maison sur le fleuve, le vieil homme passait son temps à surveiller ce qui se passait. Dans la nuit, il observait la lueur des explosions et guettait les phares des voitures de police lancées à la poursuite des incendiaires, des révolutionnaires.

Il avait assisté à l'arrivée du maire Drapeau, un homme de valeur, le meilleur, peut-être, qu'ait produit le Canada français. Le maire Drapeau, contre lequel s'acharne une presse qui n'a pas la moindre idée de sa grandeur. Force nous est de reconnaître que M. Drapeau a fait de Montréal une grande ville. Oui, Son Excellence M. le Maire est quelqu'un de grand en cette époque minable.

Le vieil homme était dans son fauteuil roulant, près de la fenêtre, quand les membres du F.L.Q. sont passés — escortés par une police menaçante — emportant la croix du Diplomate dans le « territoire étranger » du pavillon cubain sur le site de Terre des Hommes. L'hélicoptère qui les emmenait à l'aéroport avait survolé la maison du vieil homme.

A cette heure crépusculaire, étendu sur son lit, il regarde s'allumer les lumières de Montréal, d'abord timides, puis plus vigoureuses. Soudain, ce sont les myriades de néons colorés des enseignes publicitaires sur les immenses buildings. Là-haut, sur le mont Royal, la grande croix de métal, telle une enluminure, se dressait contre le ciel noir, comme si quelque robot, réagissant au stimulus de l'obscurité, avait tourné le commutateur.

Sur le fleuve, sous les entrelacs du pont Jacques-Cartier, un paquebot s'avançait, avec ses guirlandes de lumières clignotantes, illuminé de la proue à l'étambot, du mât de vigie au mât de misaine. De petits remorqueurs enrubannés de lumières s'affairaient sur l'océan immense.

Dans le ciel nocturne, les lumières mobiles et les vrombissements sourds des jets signalaient les arrivées en provenance de toutes les capitales du monde. Les avions de la Sabena en provenance des villes belges, la Lufthansa, K.L.M. et les appareils anglais. Puis, un avion plus rare — qui a maintenant cessé de l'être —, un avion russe s'appêtait à atterrir. L'aviation de toutes les nations du monde volait au-dessus de Montréal.

Les heures, lentement, s'égrenaient. Les lumières changeaient, certaines s'allumant tandis que d'autres disparaissaient. Dans les rues le trafic diminuait sans s'arrêter jamais, car la ville ignore le sommeil. Le vieil homme se retourna et jeta un coup d'œil hostile à la pile de lettres restées sans réponse. Demain, songea-t-il, je m'y mettrai de bonne heure et liquiderai le tout avant l'arrivée du prochain courrier.

Sur cette pensée, il s'endormit. Peut-être dans la maison croit-on qu'il ronfle et grogne comme un animal, mais quand on voyage dans l'astral, on est autorisé à ronfler !

Le matin revint, comme après chaque nuit... Et avec lui le travail, la besogne harassante et interminable... des lettres, toujours des lettres, encore des lettres.

« J'ai beaucoup lu sur les merveilles réalisées grâce à l'acupuncture, me dit-on, mais personne

ne semble capable d'expliquer avec précision comment agit cette méthode. Les douze lignes importantes le long desquelles on plante les aiguilles pourraient-elles correspondre aux douze centres psychiques du corps, ce qui expliquerait « le mystère » et apporterait peut-être un lien entre la troisième et la quatrième dimension ? »

Il est exact que l'acupuncture est entourée de mystère. La presse a malheureusement dramatisé les choses. L'acupuncture est infiniment plus répandue dans les pays orientaux qu'en Occident, et y est beaucoup plus efficace. Les raisons en sont évidentes.

Les humains — c'est une vérité que je ne cesse de répéter — ne sont que des marionnettes de l'inconscient (du « surmoi »). Quand êtes-vous allé pour la dernière fois voir un spectacle de marionnettes ? Avez-vous jamais tenu une marionnette entre vos mains ? La plus simple d'entre elles est munie d'une ficelle qui contrôle la tête et d'autres qui commandent les bras et les jambes ; elle est donc équipée de cinq points de contrôle. Combien de ficelles peut avoir un être humain, vu l'espèce de marionnette compliquée à laquelle il appartient ?

L'acupuncture intercepte l'influx nerveux dans un secteur défectueux.

Le processus d'acupuncture met temporairement hors circuit la partie défectueuse du système nerveux et provoque une stimulation inverse, ce qui entraîne un allègement considérable de la souffrance.

Revenons à notre marionnette ; l'opérateur tire les ficelles, mais sa main est contrôlée par

son cerveau, et si la marionnette ne se comporte pas bien, ce peut être dû au fait que la main de l'opérateur n'exécute pas les ordres du cerveau. Faisons maintenant comme si la marionnette était un être humain et la main le cerveau de cet être humain ; nous voyons alors que si le cerveau est incapable de transmettre les messages corrects aux membres ou à d'autres parties du corps, ceux-ci fonctionnent mal ; de même qu'il est possible d'allonger ou de raccourcir un fil pour procéder à une réparation temporaire sur une marionnette, il est possible — du moins en principe — d'en faire autant sur un être humain grâce à l'acupuncture.

Mais pourquoi, vous demandez-vous, les résultats sont-ils meilleurs chez les Orientaux ? Tout simplement parce que les Orientaux ont des vibrations différentes de celles des Occidentaux. Ils sont davantage occupés par les choses de l'esprit, par la vie après la mort, par les valeurs morales, par l'éthique. Ainsi les Orientaux sont-ils plus aptes à accepter comme une réalité que l'utilisation des aiguilles selon des schémas précis puisse procurer un apaisement spectaculaire des douleurs physiques.

Les Occidentaux s'intéressent davantage à l'aspect matériel de la vie ; ils sont plus préoccupés par l'idée d'acquérir un pouvoir sur les autres, de gagner très vite beaucoup d'argent et de n'utiliser leur fortune que pour augmenter leur petit confort.

Les Occidentaux sont des matérialistes qui ne croient qu'aux choses dont ils peuvent se saisir, celles qu'ils peuvent démanteler et, quand ils les

ont irrémédiablement détruites, ils disent : « Tiens, c'est drôle ! Ça marchait, après tout. Quel dommage de les avoir détruites pour prouver qu'elles fonctionnaient ! »

Je vais jusqu'à penser que la Bible est responsable de l'idée fausse qui veut que, à moins d'être comme un petit enfant, on ne peut pénétrer au royaume des cieux. A moins d'être d'une grande naïveté et de croire aveuglément qu'il est des choses que, sur la terre, les humains sont incapables d'expliquer, on ne saurait tirer aucun bienfait de l'acupuncture.

L'acupuncture n'est en rien une thérapeutique fondée sur la prière et la suggestion ; la foi n'y a pas de part ; l'acupuncture est un véritable traitement. Mais pour qu'elle soit efficace, votre métabolisme doit être celui de quelqu'un de sensé, capable d'accepter la réalité d'une guérison possible grâce à ce procédé. Attention ! c'est très différent de la thérapeutique par la prière et la suggestion. Certains disent : « Vous m'en avez donné la preuve mais je ne le crois pas. » (Tout comme cette vieille dame qui, voyant une girafe au zoo, s'était exclamée : « C'est une blague... Un animal comme ça n'existe pas ! ») Aussi talentueux que puisse être un acupuncteur, si son patient n'a pas l'ouverture spirituelle nécessaire, la guérison ne se produira pas, et la presse, toujours à l'affût de l'échec, se ruera sur le cas pour le monter en épingle et décourager les malades qui, sans l'intervention nuisible des journalistes, auraient été guéris.

Je tiens à présent à vous soumettre une petite question qui, j'en suis certain, est dans l'esprit

du plus grand nombre. « Doit-on nécessairement retourner dans la quatrième ou troisième dimension — ou même dans la deuxième ou la première — après avoir existé quelque part entre la cinquième et la neuvième dimension, sous prétexte qu'on a mené une vie dissolue dans un de ces plans plus élevés ? »

La réponse est catégorique : « non ». Si un homme s'est mal conduit dans la troisième dimension, il n'est pas rétrogradé dans la deuxième. Tout se passe comme dans le système scolaire : quand un élève a fait une mauvaise troisième, il redouble mais ne retourne pas dans la classe inférieure.

De même, une personne qui lutte dans l'École de l'Évolution ne revient pas à l'échelon inférieur, mais au même. Ainsi, donc, si vous vous conduisez mal, si les leçons ne vous servent à rien, vous reviendrez sur cette misérable terre où les conditions seront encore un peu plus dures, et pour un bon bout de temps.

On ne revient dans les dimensions inférieures que pour des raisons précises, au titre de volontaires. (Vous rappelez-vous la vieille histoire de l'armée des volontaires où le sergent dit : « Hé ! les gars ! Je veux dix volontaires : vous, vous et vous ! ») Il est très possible que ceux des dimensions supérieures qui jettent un regard sur la terre frissonnent devant le spectacle qu'ils découvrent. Ils s'en détournent et parviennent à cette conclusion : un homme, un spécialiste devra revenir sur terre en volontaire, chercher ce qui ne va pas ; puis, l'ayant trouvé, il aidera les habitants de cette planète à revenir dans le droit chemin.

Cette démarche ne s'entreprennd pas sans obstacles, car la loi principale veut que vous ne puissiez pas utiliser pour votre propre bénéfice le savoir que vous avez acquis dans une autre dimension : vous devez vivre comme un habitant de la troisième dimension et vous contenter des moyens d'action inhérents à cette troisième dimension.

Un autre désavantage très courant tient à ce que, étant « différent », le volontaire est souvent l'objet de persécutions. Il est détesté car sa personne, en effet, est un élément étranger, une écharde dans le corps de la terre. Et Dieu sait que personne ne tolère une écharde plantée dans une partie quelconque de son anatomie, et on ne connaît pas de répit avant de l'avoir extirpée. Les volontaires font l'expérience pénible qui consiste à découvrir qu'ils ne sont nullement populaires. Peu importe qui ils sont. Le Christ a été persécuté, et Moïse en a eu plus que sa part. Au cours de leur existence, ils n'étaient pas populaires ; on les considérait plutôt comme des vertueux et des fouineurs. Ce n'est que lorsqu'ils ont quitté la terre depuis des années sinon des siècles que les habitants d'ici-bas commencent à entrevoir qu'ils avaient peut-être fait beaucoup de bien ; on les glorifie alors en rédigeant une Bible ou deux. Mais il faut reconnaître que, pour eux, ce n'est pas d'un grand secours.

A notre époque, le succès de ces malheureux volontaires est rendu très difficile par l'action des journalistes ; ceux-ci, en effet, sont toujours à l'affût de celui qui est « différent » ; et si un homme refuse de « faire le jeu » de la presse,

alors il est persécuté, traité d'escroc, de charlatan, ce qui ne fait que réduire encore un peu plus les chances de réussite de son entreprise. La tâche à laquelle il se consacre volontairement est en bonne voie quand surgit soudain sur sa route un reporter qui invente sur son compte une histoire sordide, « documents » à l'appui. Il n'est rien de tel que ces actions pour ruiner ses efforts.

Une autre question me semble trouver sa place ici : « Étant parvenu à la neuvième dimension, est-on en voie de ne faire qu'un avec le Créateur, ceci irrévocablement et pour toujours ? »

Eh bien, non ! le développement ne s'arrête jamais, car il existe toujours une étape plus élevée à atteindre. On dit avec raison qu'« il y a toujours de la place au sommet d'une échelle ! ». J'ai souvent fait référence à la neuvième dimension, mais laissez-moi vous donner un nouveau but, la neuf centième dimension. Je ne vois pas la nécessité d'essayer de vous expliquer ce qu'est cette neuf centième dimension, mais sachez qu'elle existe, de même que d'autres, plus élevées encore. S'il ne vous est pas possible de comprendre la quatrième et la cinquième, comment pourriez-vous commencer à avoir la moindre lueur sur la neuf centième ?

On s'élève. On s'élève toujours plus. Si on lutte à chaque pas le long du chemin, on met plus de temps à s'élever, mais chacun a sa chance, et j'affirme solennellement que personne n'est jamais totalement détruit, même par les journalistes. Vous vous demandez pourquoi je continue à m'en prendre à ces gens-là ? Dites-vous que j'ai mes raisons. J'ai eu une foule d'ennuis à cause

d'eux — en Angleterre, en Allemagne, en France et, comme vous le verrez, au Canada. Mais je ne suis pas amer et je ne leur en veux pas, ni à eux ni à personne. N'est-il pas stupide, me direz-vous, de rester là, placide et serein, à jouir du temps qui passe, pendant que des gens malveillants vous mettent des bâtons dans les roues ? Surtout, ne croyez pas que j'attaque les journalistes sans raison. Je ne cherche qu'à rétablir les faits. Ce sont *eux* qui ont inventé les histoires qui courent sur mon compte !

Mais revenons aux différentes dimensions : Hitler, Staline et quelques autres du même acabit ne seront pas rejetés dans la première dimension. Ni dans la deuxième. Ils reviendront dans la troisième. Et laissez-moi vous glisser quelque chose à l'oreille. Êtes-vous prêt à entendre une histoire savoureuse ?

Les scélérats et les tyrans de *cette* vie reviennent dans une autre vie, comme des prédicateurs tonitruants. Un homme qui, dans une vie passée, a été un pervers sexuel peut revenir prêcher contre le sexe sous toutes ses formes, et ceci sans se préoccuper le moins du monde du moyen par lequel sera assurée la continuité de l'espèce humaine. De même, la brute qui a dirigé la torture dans un pays de violence reviendra peut-être sous les traits d'un médecin plein d'humanité. Il s'agit, vous le voyez, de compensation, d'équilibre. Si vous êtes un véritable bandit dans cette vie, vous avez toutes les chances de revenir sous les traits d'un saint dans une autre. Votre passage dans le Hall des Mémoires vous aura permis de mesurer le gâchis que vous avez fait de

toutes choses, et vous serez emplis de remords ; vous n'aurez qu'une idée : réparer, et vous passerez d'un extrême à l'autre ; vous en ferez plus qu'il n'est nécessaire. C'est ainsi qu'un pécheur invétéré sera, en passant sur l'autre rive, un de ces prêtres qui courent le monde avec une mission imaginaire, consistant à enseigner aux gens à rester assis sur leur derrière en chantant des hymnes religieux. Il n'y aura rien d'étonnant à voir apparaître, dans les années à venir, un prêcheur prestigieux qui ne sera autre que le vieil Hitler !

Pourquoi dois-je faire face à cette montagne de questions ? Écoutez celle-ci : « La création entière est-elle composée des vibrations données par les octaves musicales, y compris celles plus élevées ou plus basses que celles que peut discerner l'oreille humaine ? »

Tout est vibration, et même la matière, apparemment sans vie, vibre elle aussi ; elle ne pourrait exister s'il en était autrement. Vous ne pouvez percevoir le bruit d'un roc, mais il est quelque part des créatures qui le peuvent et qui, peut-être, lui donneront le nom de Pierre chantante. Toute vibration est vie, toute vie est vibration, et les humains ne perçoivent que le plus infime spectre de vibrations. Il existe des lieux où les rocs chantent et d'autres où les rocs sont vivants. Peut-être leur faudra-t-il cent ans pour accomplir le petit mouvement susceptible d'être perçu par l'homme, mais, ils ont devant eux — à l'échelon terrestre — plusieurs millions d'années, le rythme de leur déplacement les satisfait pleinement. Vu qu'ils se déplacent tous

à la même vitesse, ils n'ont pas conscience de leur lenteur !

La question suivante aurait dû, sans doute, intervenir plus haut dans le texte. « La terre elle-même est-elle destinée à évoluer sur un plan plus élevé ? La lune est-elle sur un plan inférieur à celui de la terre ? Est-elle destinée, elle aussi, à se développer sur un plan plus élevé et à être remplacée — au niveau originel du plan inférieur de la lune — par une autre création ? »

Ces questions me donnent le vertige. Combien de questions semblables m'attendent encore dans le courrier d'aujourd'hui ?

J'affirme sérieusement que la terre est comme une salle de classe. Vous ne diriez pas d'une classe qu'elle évolue, que la troisième évolue soudainement pour devenir la quatrième ou la cinquième. Une classe est une classe — et pas autre chose. Bien sûr, elle voit passer entre ses murs tous les élèves possibles — de même que la terre subit le passage des civilisations et des terribles cataclysmes qui la meurtrissent et anéantissent parfois toute trace de vie. C'est ce qui explique qu'il n'y ait plus trace de Lemure ou de l'Atlantide, ni aucune trace des civilisations qui ont existé plusieurs siècles avant l'Atlantide.

Pensez au paysan qui, muni d'un outil sommaire, arpenté la terre, la travaille, la laboure, la prépare pour la nouvelle semence. Telle est la terre et tels sont les « Jardiniers de la Terre ». Quand une race d'êtres humains dégénère, un phénomène se produit qui vient enterrer tout ce qui a appartenu à cette civilisation décadente ;

et la terre est retournée pour que s'implantent de nouveaux spécimens.

La lune n'est en aucune façon inférieure à sa prétendue planète parente. Elle n'est peut-être qu'un gros astéroïde pris dans le champ de gravitation de notre monde, lequel est proche de devenir le corps prédominant. Il faut aussi se souvenir que les hommes sont habitués à la vie sur la terre et que seule celle-ci leur paraît acceptable. Mais cela ne signifie pas que la vie sur la lune doive être identique à la vie sur la terre. Pourquoi ne pourrait-on pas envisager une vie à l'intérieur de la lune ?

Non, la terre n'évolue pas vers un plan supérieur. Elle n'est qu'une salle de classe pour des êtres qui, eux, évoluent.

Le vieil homme leva les yeux, dérangé par un bruit soudain... Une visite. Il n'en avait vraiment pas besoin, avec tout le travail qui l'attendait. Mais le visiteur s'avavançait. « Hé ! cria-t-il avec exubérance. Puis, un peu plus calme : Dites donc, vous ne lisez jamais les journaux français ? » « Non, dit le vieil homme, je ne les lis jamais... même pas un coup d'œil. »

« Eh bien, vous devriez, dit le visiteur. On y parle de vous. Je ne sais quelle mouche les a piqués, mais ils vous considèrent comme leur ennemi personnel. Que se passe-t-il ? Vous refusez de leur donner une interview ? »

« C'est cela, dit le vieil homme. Je refuse de donner des interviews à la presse, car chaque fois que j'ai accepté de le faire, mes commentaires ont été grossièrement déformés. Il est mille fois préférable de ne voir aucun reporter, ainsi

nous savons que leurs "interviews" sont purement imaginaires. »

Le visiteur se gratta l'oreille. « Ma foi ! je n'en suis pas si sûr ; comment ferez-vous savoir aux gens que vous ne donnez pas d'interview ? Et même si vous le leur dites, qui vous croira ? »

« Ils ne me croiront pas, répliqua le vieil homme. Quoi que vous fassiez, vous n'aurez jamais raison. »

« Je vais vous dire quelque chose, reprit le visiteur. Jusque-là, je prenais votre aversion pour les journalistes pour de la paranoïa ; mais après avoir lu leurs articles, j'ai compris que vous étiez loin d'être un paranoïaque. On dirait que tout le monde a des ennuis avec la presse. Écoutez donc ça ! »

Fouillant dans ses poches, il en sortit une poignée de papiers chiffonnés parmi lesquels il choisit une feuille de papier. Il la défroissa soigneusement en disant : « Voilà quelque chose pour vous ; c'est Thomas Jefferson qui l'a dit, il y a bien des années : *Même les gens les moins renseignés savent que rien, dans un journal, n'est fait pour être cru.* Que pensez-vous de ça ? J'ai aussi cette phrase de Churchill... un vrai joyau : *L'essence du journalisme américain est la vulgarité dénuée de toute vérité. Leurs meilleurs journaux s'adressent à un public de femmes de chambre et de valets sans expérience — et même à des gens très bien dont ils ont tellement faussé le jugement et le goût qu'ils les ont entraînés à apprécier ce style.* »

Le vieil homme sourit : « Oh !... j'ai mieux encore, ou, en tout cas, aussi bien... Savez-vous

ce qu'a écrit un jour le grand général William Sherman ? *Je préférerais être gouverné par Jefferson Davis qu'être dupé par une bande de gribouilleurs de seconde zone. D'une insolence intolérable, ils entrent dans le camp, viennent fouiner parmi les embusqués pour leur tirer les vers du nez, publient n'importe quels bobards, et l'avidité avec laquelle le public avale ces rumeurs fait que certains de nos officiers vont jusqu'à s'incliner devant eux comme des espions — qu'ils sont en vérité.* »

Mais, jugeant inutile de poursuivre sur ce sujet, le vieil homme coupa court : « Je m'excuse, j'ai du travail. Il va vous falloir filer. Je dois répondre aux lettres de tous ces gens si je ne veux pas qu'ils aient une mauvaise opinion de moi. Laissez-moi, s'il vous plaît. »

Et, avec un soupir et un haussement d'épaules, il retourna à ses occupations.

Voici maintenant une question qui devrait tous vous intéresser : « Si, une fois dans le Hall des Mémoires, je considère que j'ai appris ce pour quoi je suis venu sur cette terre, atteindrai-je un plan d'existence en tant qu'esprit ou reprendrai-je une forme humaine, même si je dois vivre sur une autre planète, dans un autre univers ? »

Une fois rendu dans le Hall des Mémoires, si vous considérez que vous avez accompli ce pour quoi vous étiez venu sur terre, alors vous n'y reviendrez pas. Cela n'aurait aucun sens, vu que vous avez accompli votre épreuve. Reprenons l'exemple de la vie scolaire. Vous ne retourneriez pas suivre un cours au terme duquel vous auriez

obtenu un diplôme, n'est-ce pas ? Si vous avez réussi votre « examen de passage » — et si vous êtes satisfait de cette réussite —, vous pouvez demeurer dans le plan astral pour un temps indéfini ou vous rendre dans une autre forme de monde dans lequel la molécule de carbone n'est pas forcément l'élément fondamental de la vie. Peut-être est-ce une molécule de silicium ou quelque autre matière. Et, là, vous aurez tout loisir d'apprendre, dans la sérénité et non dans la souffrance et l'épreuve comme vous l'avez enduré sur cette terre, dans cet enfer. Courage ! Il ne durera pas éternellement.

La même personne me demande encore : « La vie est-elle la même au prochain niveau d'existence : souffrances, peines, épreuves, jusqu'au moment où nous avons appris ce qui nous permet de progresser à ce niveau supérieur d'existence ? »

En vérité, j'ai déjà répondu bien des fois à cette question, mais je veux bien y revenir encore. Fondamentalement, non, la vie n'est pas la même, car à mesure que vous évoluez, vous avez de moins en moins à souffrir. Regardez ce qui se passe sur cette terre : le laboureur est voué aux besognes les plus dures, à des traitements presque inhumains, alors que le président ou le directeur d'une société semble destiné à faire des profits au détriment du reste du monde. C'est, du moins, ce qui s'est passé jusqu'au jour où le mouvement travailliste a renversé les choses. Reste que plus vous vous élevez, plus vous progressez rapidement, et plus faciles sont les conditions de vie.

Mais notez bien ceci ! Je fais ici allusion aux choses physiques fondamentales. Tout le monde sera d'accord pour reconnaître que la tâche du laboureur est dure ; outre la réalité des efforts physiques qu'il a à fournir, il est aussi « houspillé » quand le travail est mal fait.

Le président ou le directeur général d'une compagnie peut, en revanche, s'installer confortablement dans un fauteuil bien rembourré, mais il doit fournir un énorme travail « non physique ». Sa responsabilité consiste à s'assurer que les moins évolués (comme les laboureurs) exécutent leur tâche. Ceci, pour insister sur le fait que plus on s'élève, plus les responsabilités morales sont importantes.

Examinons de nouveau le problème. Les simples travailleurs des champs ont la possibilité de boire et de s'enivrer quand il leur plaît, et personne n'y trouve rien à redire, mais on ne voit guère les gens d'un rang social élevé entrer dans un bistrot où ils risqueraient d'être mêlés à une bagarre. Du reste, ceci ne saurait se produire car ces derniers progressent vers le haut, avec des responsabilités morales et une discipline accrues. Ils acquièrent un plus grand respect pour eux-mêmes et leurs capacités. Le travail physique est pour les gens inférieurs, et si l'on appartient aux échelons du bas, les tâches rudes sont notre lot sur cette terre ; mais dès que l'on progresse vers des dimensions supérieures, les conditions de vie deviennent plus agréables, et les responsabilités auxquelles nous a préparés notre dur labeur augmentent.

Il me semble que ma dernière correspondante

en veut pour son argent ; sa liste de questions n'en finit pas ; et ce sont des questions qui donnent l'impression d'en troubler plus d'un. Voici la deuxième : « Qu'advient-il des planètes habitées, de tous ces niveaux d'existence ? Quand viendra le temps où tout le monde aura traversé tous les plans d'existence et acquis tout le savoir gagné par ces nombreuses vies, que ferons-nous alors ? »

Vous n'êtes pas encore en mesure de discuter ce point à cause des limitations de la compréhension humaine tridimensionnelle. Si vous allez consciemment et volontairement dans le monde astral, vous saurez avec précision ce qui s'y passe. Sachez qu'en termes de compréhension terrestre, ou même humaine, le cycle d'existence n'a pas de fin.

« Vous nous avez dit dans vos livres qu'il y a plusieurs univers. Notre univers empiète-t-il sur un autre univers ou n'y a-t-il entre eux que vide et obscurité ? » poursuit ma correspondante.

Il existe des milliards d'univers. Mais comment expliquer cela ? Imaginez que vous êtes au bord de la mer ; le sable est sous vos pieds et tous ses grains se touchent : certains sont si minuscules qu'ils ne sont que poussière ; d'autres sont des rocs ou même des montagnes. De même qu'il y a du sable sous la mer, il y a des montagnes. Pensez à tous les grains de sable et aux rochers sur la terre, et dites-vous que leur nombre n'égale pas celui des univers existant dans le système universel. Et après ce système, il en existe d'autres à l'infini, et leur nombre dépasse la compréhension humaine.

J'ai répondu à bien des questions posées par des femmes et je dois maintenant répondre à une question — bienvenue — posée par un homme : « Vous racontez — ou plutôt vous décrivez — dans un de vos livres comment vous avez fait un voyage astral vers une planète rouge en compagnie de votre guide, le lama Mingyar Dondup, et d'une autre personne du nom de Zigme. Une fois parvenu là, des gens vous auraient dit que c'était une planète en voie de disparition. Ces gens étaient-ils sous la forme astrale ou humaine, ou bien vous êtes-vous matérialisé en face d'eux ? »

Vous faites une confusion entre le voyage astral et le voyage physique. Il ne s'agit pas, bien sûr, de prendre un autobus pour la planète rouge. Mais quand on voyage dans l'astral, on peut demeurer visible pour quelqu'un doué de *voyance* ou audible pour un *télépathe* ; ainsi donc, la planète rouge où je suis allé était peuplée — bien que faiblement —, et sa population se composait uniquement de gens puissamment évolués et doués de voyance et de télépathie, tout comme, sur cette terre, les gens voient et entendent. Aussi nous voyaient-ils vraiment, comme si nous avions été faits de chair et de sang. Ils pouvaient nous parler et nous pouvions leur parler, nous aussi. Nous étions à même de tout voir sur leur planète et ils pouvaient nous voir. C'était le voyage astral, un voyage conscient et sous notre contrôle, mais cela ne faisait aucune différence, ni pour eux ni pour nous. Nous étions « là ».

Maintenant je veux soumettre quelque chose à votre réflexion : lisez, relisez plusieurs fois ces lignes, et réfléchissez.

Une personne marche devant vous dans la rue, de façon tout à fait normale : mais êtes-vous sûr qu'elle est vraiment là ? Êtes-vous sûr qu'il ne s'agit pas d'un voyageur astral qui stimule votre perception au point de vous faire croire qu'il est un être réel, alors qu'il est peut-être dans l'astral et vibre sur une fréquence compatible avec la vôtre, ce qui fait que vous êtes sûr que vos yeux le voient vraiment ? Vous ne pouvez pas aller taper sur son épaule pour lui demander : « Hé, là ! Êtes-vous ici bien réel, ou êtes-vous une image ? » Mais si vous pouviez le toucher et que votre doigt ne rencontre que le vide, vous auriez un sérieux choc, vous ne pensez pas ?

Encore un autre sujet de réflexion, anodin celui-ci : comme tout le monde, vous entendez des histoires de soucoupes volantes. N'avez-vous jamais pensé au fait que, si ces gens qui viennent nous rendre visite à bord de telles machines étaient si terriblement étranges, nous les verrions ? Quand une chose est par trop différente de ce que l'imagination humaine peut accepter, elle la rejette et, n'y croyant pas, elle ne la voit pas.

Réfléchissez encore ; ces créatures sont peut-être animées d'une vibration différente, d'une vibration qui, pour des humains, se situe dans la zone d'invisibilité. Ils peuvent peut-être voir les humains, mais les humains ne peuvent les voir. Cela vous semble stupide ? C'est bon. Prenez l'exemple des chiens ; ils sont capables d'entendre des sons que les humains ne peuvent percevoir. Nierez-vous pour cette raison que ces sons existent ? Le chien les entend, de même qu'il

entend ceux qui sont perceptibles aux humains. Il entend les deux sortes de sons; pourquoi donc n'existerait-il pas des créatures d'un autre monde fonctionnant sur une gamme de vibrations différente, une gamme telle que les humains ne pourraient la percevoir? Réfléchissez, et voyez si vous n'avez pas l'impression que quelqu'un regarde par-dessus votre épaule!

Mon correspondant a encore deux questions à poser, questions auxquelles j'ai déjà répondu dans un de mes précédents livres. L'une porte sur l'origine de l'homme: « Vient-il de la mer? Les différentes races viennent-elles de l'espace? Qui sont les "Jardiniers de l'Univers"? »

Vous trouverez la réponse à ces questions en lisant *L'Ermite*. Les « comment » et les « pourquoi » y sont clairement expliqués.

L'homme-~~Qui-Aurait-Pu-Être-Un-Ami~~ s'avança pesamment le long du corridor. Le souffle court, il propulsa sa masse entre les piliers et s'arrêta devant une porte dissimulée dans un recoin. Il se reposa un instant avant d'appuyer son index court sur le bouton de sonnette. Un tintement résonna dans l'appartement.

Le vieil homme était étendu sur son lit. La lumière jouait dans les eaux du port et plus loin, près de la piscine des enfants, les mères couvaient du regard leur progéniture en surveillant ses efforts. Sur la branche d'un arbre tout proche, un oiseau chantait la saison des nids. La journée était chaude, riante, et le ciel sans nuages.

Le bruit de la porte fut suivi de murmures : « Puis-je le voir un instant ? » « C'est urgent ? » Bruit de pas et « l'homme » apparut, avec un sourire épanoui : « Avez-vous lu ça ? dit-il d'une voix tonnante en brandissant un hebdomadaire français. Il n'y est question que de vous. Diffamatoire. Scandaleux. Ils s'apprêtent à sortir un livre sur vous. Faites donc quelque chose. »

Le soleil s'était obscurci. L'air avait fraîchi et l'obscurité recouvrait toutes choses. Le jour était soudain devenu sinistre. Ce torchon froissé symbolisait la *haine* des hommes jaloux. Une haine que les années ne parvenaient pas à apaiser. C'était la haine des auteurs dont les livres n'avaient aucun succès commercial. Haine, jalousie, venin contre celui qui parlait et qui, dans ses écrits, disait la *vérité* !

« L'homme » tortilla son chapeau, donnant l'impression qu'il réfléchissait à deux fois avant de demander : « Détestez-vous tous les journalistes ? Tout ce qui touche à la profession ? Ils semblent s'en donner à cœur joie en ce qui vous concerne. La télévision aussi. La nuit dernière, un critique littéraire, tenant en main votre dernier livre, disait qu'il lui avait été impossible d'aller au-delà de la première page, puis il s'est lancé dans une attaque virulente contre vous. Je me suis demandé comment il avait pu juger de la valeur du livre s'il n'était pas allé plus loin que la première page. »

« C'est vrai, dit le vieil homme avec un soupir, il existe une minorité bruyante qui cherche à me faire du mal, à nuire au travail que j'essaie de faire. Mais qu'importe ce que peut dire un critique ; ce n'est jamais qu'un pauvre type qui n'a pas assez de cervelle pour pondre lui-même quelque chose, jaloux de celui qui peut le faire. Les critiques confondent raillerie méchante avec esprit et humour. Ils ne méritent pas qu'on s'intéresse à eux ! »

« Mais, répliqua "l'homme", il n'y a pas de fumée sans feu. Pour que la presse continue sur ce ton, il doit y avoir quelque chose... »

Le vieil homme laissa échapper un grognement. « On voit bien que vous n'êtes pas très renseigné, sinon vous ne diriez pas de telles idioties. »

Il resta immobile sur son lit pendant un moment, à penser au passé et aux événements survenus une dizaine d'années plus tôt. Il vivait à Londres alors, et depuis la parution de son premier livre, il avait connu de sérieuses difficultés. En Suisse, une agence avait fait paraître dans le *Times* une annonce — véritable escroquerie — ainsi rédigée : « Si Lobsang Rampa veut bien entrer en communication avec X, il apprendra quelque chose de très profitable pour lui. » Lobsang Rampa, flairant quelque piège, chargea M. Brooks — agent de *A.M. Heath and Company* — de se mettre en contact avec l'auteur de l'annonce, afin de voir ce qui se cachait derrière. Ce fut très instructif. L'agence admit qu'elle avait eu tort de faire paraître l'annonce, mais révéla qu'elle avait eu des instructions d'un auteur, en Allemagne.

Le vieil homme avait fait l'objet de constantes filatures, il avait été épié sans relâche, et sa vie avait été un enfer. C'est alors que Buttercup vint vivre avec Mme Rampa et le vieil homme, comme une fille adoptive. Plus tard, elle devait les rejoindre au Canada. Ceux qui étaient assoiffés de scandales virent dans cet arrangement une situation de perversions sexuelles — perversions qui n'ont jamais existé. La jeune fille était acceptée comme un membre de la famille, mais, bien sûr, les âmes sales voient le mal partout.

La famille quitta l'Angleterre — terre de persécutions —, s'installa en Irlande, dans le ravissant

village de Howth, proche de Dublin, y noua de solides amitiés. Mais faisant son miel du mensonge, la presse déclencha une campagne de haine contre Lobsang Rampa, répandant toutes sortes d'horreurs ; et par malheur les histoires inventées par les journalistes se révélaient plus miraculeuses que ne l'était l'absolue vérité énoncée par Lobsang Rampa.

Puis, un jour, une horde de journalistes anglais de la pire espèce firent irruption dans le paisible village de Howth. Ils se conduisirent comme des voyous, mettant tout sens dessus dessous ; l'un d'eux alla jusqu'à voler une poubelle devant la maison de Rampa, pour la fouiller dans l'espoir d'y découvrir quelque chose, puis il alla la jeter avec son contenu dans le jardin d'un habitant du village.

Des articles féroces parurent dans les journaux anglais et dans la presse allemande, de connivence avec les Anglais. Lobsang Rampa, cloué au lit par un infarctus, était incapable de rien faire. Le pronostic étant très pessimiste, la presse se prit à espérer que l'accident l'emporterait, histoire d'ajouter du sensationnel.

Les journalistes vinrent tambouriner à sa porte, inventant le mal quand ils ne le trouvaient pas. Ils dirent à Mme Rampa que la vérité ne les intéressait pas et qu'ils ne cherchaient que du sensationnel. Leur chef prétendit qu'il empêcherait la publication de tout autre livre de Rampa — celui-ci est le quatorzième ! — et donna l'impression d'être fou de rage. Malade et en danger réel, Lobsang Rampa ne pouvait tenter un procès en diffamation. Ayant manqué cette occasion, il

laisa malgré lui la presse mondiale s'emparer des « révélations » parues dans les articles en Angleterre et en Allemagne. Et il est évident qu'il est trop tard maintenant, pour leur intenter un procès.

La presse anglaise a été sordide. Celle d'Allemagne s'est prétendue indignée. Pourquoi ? Les journalistes allemands se sont mis en rage sans raison ; *Histoire de Rampa* est vraie et toute sa famille sans exception l'a confirmé. Lobsang Rampa est bien celui qu'il proclame être. Un journaliste a publié un article dans lequel il affirme que Mme Rampa a tout « confessé » : c'est faux. Elle n'a jamais rien eu à confesser !

Son histoire est vraie. Lobsang Rampa est ce qu'il prétend être. Il peut faire toutes les choses sur lesquelles il écrit. C'est la maladie qui l'a empêché d'aller en justice pour défendre son honneur et sa réputation. Et c'est ce qui permet à présent à des journalistes sans foi ni loi de reproduire tous les mensonges parus dans la presse et d'y ajouter le produit de leur imagination délirante. Ils se gargarisent d'allusions à l'aspect sexuel de l'affaire, oubliant à dessein que jamais le sexe n'y fut mêlé. Notre association était pure et innocente ; c'était celle de deux femmes et d'un homme vivant en ermite.

Le vieil homme réfléchissait aux difficultés que rencontraient ceux qui viendraient après lui et qui, comme lui, chercheraient à aider ce monde troublé. Il songeait à cette autre attaque de la presse, quand il vivait à Windsor, dans l'Ontario, au Canada. Inconnu de lui et vivant en Californie, un homme prétendit être Lobsang

Rampa et essaya de recruter des « disciples », les encourageant à prendre mescaline et peyotl qui, disait-il, étaient excellents pour le développement psychique et absolument inoffensifs.

Le hic, c'était que Lobsang Rampa vivait à Windsor et le faussaire à Los Angeles. La fraude fut rapportée par les journaux, ce qui fit bien du tapage. On prouva que Lobsang Rampa n'était pas en Californie et l'affaire retomba, mais jamais la presse ne publia les moindres excuses, ni la moindre rectification officielle.

Se retournant dans son lit, le vieil homme saisit trois ou quatre lettres. Depuis trois mois, des lettres avaient commencé d'arriver, disant : « Où sont mes livres ? Où sont les livres que vous m'avez promis ? » Rampa parcourut une missive sans rien comprendre, puis une autre, en provenance du Colorado, affirmant que, dans une caverne, vivait un homme qui annonçait publiquement qu'il était Lobsang Rampa. Cet homme conseillait aux gens de boire des boissons alcoolisées ainsi que de prendre toutes les drogues dont ils pouvaient avoir envie, affirmant que c'était excellent pour eux. Il leur suggérait d'écrire au siège social, qui leur adresserait gratuitement la collection complète des livres de Rampa. D'où le courrier massif qui arrivait à Lobsang Rampa, alors installé à Montréal.

Le vrai Lobsang Rampa contacta la police du Colorado et fit remarquer que ces fraudes, si elles continuaient, pouvaient gravement porter atteinte à l'idée de la justice américaine. C'est ainsi que furent stoppées les activités d'un autre imposteur.

Il y eut encore de nombreux cas semblables. Le vieil homme se souvenait d'avoir reçu des lettres d'hôtesse de l'air le remerciant de leur avoir promis des livres et lui reprochant de ne les avoir jamais reçus. D'autres l'informaient qu'un imposteur voyageant à bord s'était livré durant le vol à une publicité du plus mauvais goût. Il avait prétendu être Lobsang Rampa, vanté ses dons et ses mérites et promis des livres à tout le monde. Et voilà que ces gens lui écrivaient maintenant, n'ayant jamais rien reçu et révélant la tricherie. La presse n'en a jamais tenu compte, ne s'est jamais intéressée à ces faussaires jaloux. Ainsi donc, la presse aide ceux qui font le mal et jamais ceux qui font le bien. Elle ne redresse jamais les torts dont sont victimes les innocents. Et dans le cas du vieil homme, il semble que la haine des journalistes ait passé les bornes ; ils citent sans vergogne les attaques contre Lobsang Rampa et, si une protestation s'élève, ils s'en tirent avec cette défense classique : « Oh ! c'est dans le domaine public. Vous ne pouvez rien contre nous. Nous sommes dans notre droit. »

La télévision s'est comportée de façon tout aussi sordide. Une chaîne de télévision l'invita : « Venez et dites-nous tout ce qui se cache derrière *Histoire de Rampa*. » Mais ce n'était pas la vérité qu'ils recherchaient. Ils voulaient me faire lire un script préparé par leurs soins et dans lequel je déclarais être un faussaire. Comment pouvais-je accepter ? Je ne suis jamais passé à la télévision.

Une autre fois, on m'a prié de venir devant

l'écran, me garantissant l'authenticité de ce que je dirais : « Vous direz tout ce que vous voudrez. Vous ne serez pas coupé. » Mais ce fut le même scénario. Ce qu'ils attendent de moi, c'est du croustillant, du sensationnel propre à satisfaire les émotions les plus viles. Dans tous mes livres, j'ai cherché à délivrer un message, et ce message est la vérité. Mes livres sont le témoignage de mes expériences.

« Vous devriez écrire un article, me dit le reporter. Pourquoi ne pas révéler à la presse un autre aspect de vous-même ? Raconter votre histoire telle qu'elle est ? Je peux vous arranger un rendez-vous avec M.T. Il viendra vous voir. C'est un homme avec qui l'on peut s'entendre. »

Le vieil homme réfléchit. Il songeait à l'article de ce journal ; puis il dit : « Entendu ! Dites-lui de préparer ses questions et amenez-le ici. Qu'il se prépare à entendre ce que j'ai à dire ! » « L'homme » sourit et se retira en hâte. La famille vint rejoindre le vieil homme, vit l'expression morne de son visage et comprit. « Encore des ennuis ? O Dieu ! Ça ne finira donc jamais ? »

Qu'est-ce que la vérité ? Quelle est votre conception de la vérité ? La reconnaissez-vous quand vous la voyez ? Comment pouvez-vous établir la vérité d'une déclaration ? En acceptant la parole d'un homme qui peut faire la preuve de ce qu'il affirme ou en choisissant d'accepter la parole des journalistes à l'affût de sensationnel ? Les journalistes ne sont pas, bien sûr, les seuls fautifs. Le public a sa part de torts, lui aussi, comme vient de me le confirmer l'aventure arrivée récemment à un Américain. Cet homme avait une

idée qu'il croyait excellente pour améliorer le sort des gens. Il créa un journal consacré aux bonnes nouvelles de la vie de tous les jours ; mais le journal cessa très vite d'exister, car le public, lui, n'est intéressé que par les mauvaises nouvelles.

Nombreux sont les détracteurs de Churchill et d'autres de son envergure ; peu importe si, pour descendre un homme, il est nécessaire de mentir ou de répandre des infamies qui, à force d'être répétées, finiront par s'imposer. Mais laissez-moi vous exposer mes idées sur la vérité.

A notre époque, où des enfants de quatorze ans se plaignent de l'impossibilité de « communiquer », même avec ceux de seize ans, il importe de définir nos termes, afin de permettre aux lecteurs de comprendre. *Qu'est-ce que le vrai ?* Le vrai, tel que je le conçois, est l'énoncé de *faits* qui se sont produits, non de choses issues de l'imagination. Voilà ce qu'est pour moi la vérité.

Et c'est exactement ce qui caractérise mes livres : ils sont en conformité avec mon expérience. *J'ai fait l'expérience* de tout ce que j'ai écrit ; c'est pourquoi ce que j'écris est *vérité*.

Réciproquement, l'imagination est le pouvoir de créer des images mentales de quelque chose qui n'a jamais été l'objet d'une expérience. Mes pouvoirs de création ne sont pas de ceux qui me permettraient d'écrire une histoire imaginaire ; je suis — astrologiquement — « antidoué » pour une telle manifestation de virtuosité cérébrale, et c'est pourquoi je suis *contraint* de n'écrire que la vérité.

Je me répète, au risque d'encourir les reproches

des lecteurs. On n'hésite pas à m'écrire sur ce ton. Il y a tant de gens incapables de comprendre le point de vue des autres ! Leur vie ne leur ayant jamais apporté d'expériences, ils n'ont de joie qu'à détruire et à rabaisser les autres à leur niveau.

L'information traverse parfois des périodes « creuses » — une guerre a pris fin ou le dernier « sexe-symbole » s'est mariée ou a disparu de la circulation — et les journalistes frustrés, encouragés par un éditeur, mijotent un petit scandale inventé de toutes pièces. Ce peut être un malheureux maître d'école accusé d'un crime odieux, et mis au pilori sur la foi de mensonges.

Ayant été accusé, jugé et condamné par une presse malintentionnée en Angleterre et en Allemagne — et les journaux d'autres pays reproduisant leurs articles —, je veux donner quelques détails pour me défendre contre ceux qui essaient *toujours* « d'avoir ma peau », comme ils n'ont cessé de le faire depuis quinze ans.

J'avais pensé, dans ma naïveté, que toute personne accusée avait le droit d'être confrontée avec son accusateur. Je croyais que chaque individu avait le droit de se défendre mais — et je dis ceci très sérieusement — la presse m'a refusé le droit de donner ma propre version des faits. L'occasion de me défendre ne m'a jamais été accordée. C'est à peine si le puissant système médiatique me permet de murmurer. Aussi, voulez-vous me prêter une oreille attentive ?

Je suis un auteur qui n'a jamais eu la moindre intention de le devenir. Il y a quelques années, j'ai essayé, sans succès, de trouver un emploi en

Angleterre. J'étais trop âgé, trop « différent », trop ceci, trop cela. Je me suis démené comme un beau diable dans l'espoir d'aboutir, sans résultat. Puis, un jour, on me donna un rendez-vous chez un agent littéraire qui, m'avait-on dit, pourrait m'être utile. L'homme, qui avait le sens des affaires, refusa de me donner un job mais me dit : « J'ai entendu parler de vous ; écrivez un livre sur votre vie. »

Je sortis de chez lui dégoûté et furieux de m'être déplacé une fois de plus pour des prunes. Rien n'était plus loin de ma pensée que l'idée d'écrire. J'avoue que je considérais cette activité comme ridicule. Mais la faim et le chômage forcé finirent par avoir raison de mes répugnances et je me lançai dans la rédaction d'un livre sur ma vie — livre *vrai* et authentique ! Je mis à nu un passé que je tenais à taire ; je l'ai livré pour pouvoir manger.

C'est là que j'ai déchaîné la jalousie ; le succès de mon livre attira le courroux de gens fortunés contre moi et — pour dire les choses carrément — je fus l'objet d'une « cabale » et attaqué à un moment où, gravement malade, j'étais incapable de me défendre.

Personne n'a jamais pu *prouver* que j'étais un imposteur ; pour trois « experts » qui ont affirmé que je l'étais, trois ou davantage attestaient mon authenticité. Je n'ai jamais été traduit devant une cour de justice, mais accusé par les sordides insinuations de la presse, insinuations qu'une thrombose coronaire qui me clouait au lit ne me permit pas de réfuter.

Les journaux, la télévision et la radio ont

toujours refusé de donner ma version. Ils n'ont jamais voulu imprimer la déclaration par laquelle j'affirme que le contenu de mes livres est authentique. Au lieu de cela, ils n'ont cessé de reproduire leurs mensonges, au point que tout le monde s'y perd aujourd'hui.

Je suis comme ce directeur de « journal propre » dont je vous ai parlé et qui a été « torpillé ». La presse sait que si je mettais les choses au point, le tirage des journaux baisserait. Je tuerais la poule aux œufs d'or — et cela, bien sûr, la presse ne peut l'accepter. Scandales, meurtres et viols sont d'excellents produits propres à assurer une longue vie aux journaux.

L'attitude qui consiste à dire : « Oh ! je sais que c'est vrai... je l'ai lu dans le journal » est une attitude qui m'a nui grandement. Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage. J'espérais sincèrement aider le Tibet en parlant aux Nations unies. J'affirme que mes ouvrages avaient déjà beaucoup fait pour la cause de ce pays, en donnant un « visage humain » à cette population « étrange ». Mais en dépit de mon aide, *certaines* « personnalités » de l'Inde m'ont nui et discrédité. Pourquoi ? Peut-être les avait-on placées devant l'obligation de le faire, sous peine de leur faire perdre l'aide que leur accordaient certaines organisations religieuses. On se demandera comment des chefs spirituels (ou soi-disant tels) peuvent rejeter l'un des leurs. Mais n'a-t-on pas l'exemple du président Mao et du général Tchang Kai-Chek, qui, chinois l'un et l'autre, se sont mutuellement discrédités ? Même ici, au Canada, où je vis à présent, M. Stanfield n'a-t-il pas

cherché par tous les moyens à jeter le discrédit sur M. Trudeau ?

Prenez le cas de l'Irlande du Nord, où des chrétiens s'entre-tuent, chacun croyant détenir la vérité. Tous sont irlandais et chrétiens et cependant ils se déchirent ; et la presse, par ses reportages incendiaires, jette de l'huile sur le feu. Si de « bons chrétiens » se comportent ainsi, comment s'étonner qu'en Inde des Tibétains puissent, soumis à des pressions politiques et religieuses considérables, renier un des leurs vivant au loin « pour le bien de la majorité » ?

Mes livres disent la vérité. Qu'importe que je sois né à Lhassa ou à Londonderry ? L'auteur n'a aucune importance. Seul compte ce qu'il écrit. Ces livres ont-ils appris quelque chose à quelqu'un ? Si oui, ils ne sont pas inutiles. Quant à vous, lecteur, ce ne sont pas les quelques sous que vous avez déboursés pour un livre de poche qui vous donnent le droit de vous ériger en juge, en jury ou en bourreau. C'est malheureusement ce que font certains et en y prenant un cruel plaisir.

Nous y voilà. Il n'appartient qu'à vous de choisir ce en quoi vous voulez croire. Je répète que mes livres sont l'expression de la vérité. Je le proclame parce que des milliers de gens m'ont écrit pour me dire que je les avais aidés, que j'en avais empêché certains d'attenter à leur vie, que j'en avais aidé d'autres à mourir ou à accepter la mort avec sérénité, etc. Ne pensez-vous pas que, en fonction de cela, j'ai droit à un peu de considération et à quelques égards, au lieu d'être harcelé par une presse tonitruante qui me

relance jusque chez moi ? Ils ont même réussi à me chasser de Montréal.

Je cite la *Gazette* de Montréal du jeudi 15 juin 1972, qui portait en manchette : « Des Tibétains au Québec essaient de maintenir la Tradition. Étrangers dans une Terre promise. »

« Nous serons des étrangers pour un bon bout de temps », murmura Lynne Borjee en prenant son thé.

Elle jeta un coup d'œil rapide à son amie, Kesang Ichhemorito, et sourit d'un air songeur, cherchant l'expression anglaise correcte.

A vingt-deux ans, Kesang est une jeune fille timide, réservée, avec un visage aux pommettes saillantes, et au sourire irrésistible ; elle avouait n'avoir aucune confiance dans les journaux de Montréal.

« Quand nous sommes arrivées ici, un journal a écrit sur nous, disant que nous ne savions même pas ce qu'était un maillot de bain et que nous nagions en imperméable. Nous avons beau être des étrangères, nous ne sommes pas stupides. » Lynne n'avait pas davantage apprécié l'histoire : « Nous n'avons jamais vu le reporter qui a écrit cet article », dit-elle. Où est la vérité ? Qui dit vrai, le journaliste ou les réfugiées tibétaines ?

J'ai dû constater qu'il existe des choses bien étranges. Notre vieil ami John Henderson, dont vous avez entendu parler dans le passé, m'a envoyé une coupure de presse dont il ne m'est pas possible de citer tout le contenu car mon éditeur estime qu'en le faisant, j'empiéterais sur les droits de quelqu'un, et on se doit de plaire à son

éditeur, n'est-ce pas ? J'ai donc reçu cet article du *Charlotte Observer*, daté du 26 avril 1971, dont le titre est pour le moins sensationnel : « Des Japonais affirment que Jésus est mort et a été enterré dans leur pays à l'âge de cent douze ans. Jésus n'a pas été crucifié. Il aurait sacrifié son frère sur la croix et pris la fuite. » L'article était signé John Justin Smith, reporter au *Charlotte Observer*. Si vous vivez en Amérique, il serait intéressant de vous procurer ce numéro et de lire tous les détails.

J'ai une excellente amie au Japon à qui j'ai dédié ce livre, et qui mène là-bas une enquête pour moi ; je vous conseille vivement de trouver ce numéro ; sa lecture pourrait vous être d'un réel intérêt. Comme je dois me souvenir des exigences de M. mon éditeur (que Dieu le bénisse), je me contenterai de répondre à quelques autres questions.

Et j'en ai là d'excellentes. Celle-ci, par exemple : « Pouvez-vous m'expliquer comment l'art ou toutes autres activités créatrices augmentent nos vibrations ? Et en quoi de telles vibrations sont-elles profitables ? »

Tout, individus et choses, se compose de vibrations. Il en existe de négatives et de positives. Vous êtes sans doute nombreux à avoir joué avec un diapason. Si vous disposez de deux diapasons, tenez-en un en posant son extrémité sur la table, puis frappez sur le second pour le faire vibrer, en prenant soin de placer son extrémité sur une table assez loin du premier ; le premier se mettra à vibrer par résonance. N'hésitez pas à faire cette expérience.

Quand nous recevons des vibrations agréables, elles nous aident à vibrer agréablement, c'est-à-dire qu'elles augmentent notre intensité de vibration et, partant, nous rendent plus heureux, plus réceptifs. Mais, que quelque chose vienne abaisser nos vibrations, et nous devenons immédiatement désagréables et maussades.

Qu'est-ce que la peinture sinon un ensemble de matières arrangées de telle façon que le résultat, sur le plan des vibrations, nous plaît et augmente l'intensité de nos vibrations. Ainsi, donc, l'art — qu'il s'agisse de peinture ou de musique — peut élever notre spiritualité en augmentant nos vibrations. Souvenez-vous que les hautes vibrations sont bonnes et positives, et que les basses sont négatives et pas toujours bonnes.

La question suivante présente un lien avec la précédente. Une correspondante m'écrit : « Ma question porte sur la peur, un sujet sur lequel, je suppose, beaucoup de gens aimeraient avoir quelques informations. Vous avez expliqué que la peur n'est autre chose que l'imagination incontrôlée se débattant contre la volonté, celle-ci étant toujours perdante. Quelle est la cause de la peur ? »

Revenons, si vous voulez bien, à l'art. Quand nous voyons un bel objet, nous l'apprécions et en retirons du plaisir. Mais si nous voyons un spectacle terrible — tortures ou autres — nos vibrations en sont d'autant diminuées et nous sommes conduits à penser : « Mon Dieu ! si jamais pareille chose devait m'arriver ! » Une telle pensée déclenche dans notre système vibratoire une réaction en chaîne, et la vibration

désagréable que nous appelons peur s'enclenche et va en s'amplifiant.

Il est des gens qui, traversant un cimetière la nuit, sont pris de panique au moindre bruit, car ils se laissent entraîner par leur imagination — visions de fantômes, etc. Ils sont incapables de se contrôler, le mécanisme de la peur étant déclenché en eux, il ne peut s'arrêter. Autrement dit, leurs vibrations s'abaissant, ils deviennent la proie de la peur.

La peur se produit quand on laisse son imagination vagabonder. Si vous voulez la dominer, il vous suffit d'avoir la *certitude* que rien ne va vous faire du mal. Persuadez-vous que vous êtes une âme immortelle et que, même si votre personne physique peut subir un dommage quelconque, votre *moi*, votre essence est invulnérable. Moins vous redoutez la peur, moins elle vous gagne, ainsi vous parvenez à une discipline qui ne permet pas à ce sentiment de vous atteindre. Vous connaissez alors le contentement et la satisfaction, vous marchez la tête haute, les épaules en arrière. (Si par bonheur vous ne vous déplacez pas en fauteuil roulant !)

« Vous avez décrit de quelle façon les drogues peuvent nuire à notre spiritualité et lui faire du mal, m'écrit-on ensuite. Un tel dommage peut-il être réparé au cours d'une vie ? Vous dites, également, qu'il ne faut jamais prendre de drogues, mais vous conviendrez que beaucoup de gens ont, par l'usage de drogues, connu des expériences dans le domaine spirituel. Je crois que vous n'avez pas tout à fait raison en affirmant que les drogues sont dangereuses. J'aimerais savoir ce que vous avez à répondre. »

Oui, madame, j'ai dit et je répète que les drogues sont dangereuses, parce qu'en les absorbant, vous altérez artificiellement vos vibrations et rendez presque impossible (j'ai dit « presque ») votre développement spirituel naturel.

Les drogues sont de terribles poisons qui souillent votre corps astral et détériorent votre corps physique.

Faut-il vraiment droguer des athlètes pour augmenter leurs performances ? Croyez-vous que l'on doive prendre de la Benzédrine pour se mettre en train et tenir le coup ? Si c'est votre point de vue, alors je vous conseille de lire quelques-uns des rapports de police. Prenez les conducteurs de poids lourds qui, chaque jour, parcourent des distances considérables. Ils connaissent une énorme fatigue et, tout naturellement, « pour tenir le coup », quelques-uns ont recours aux drogues, aux « goof-balls », comme on les appelle au Canada. Tous les rapports de police et les statistiques des compagnies d'assurances prouvent de manière irréfutable que l'usage de ces produits provoque accidents, morts et dommages mentaux. Mais si les firmes de produits chimiques pouvaient, sans courir de risques, vendre plus de drogues, elles le feraient, car ce qu'elles veulent c'est gagner de l'argent ; mais il est monstrueux de continuer à vendre L.S.D. et amphétamines lorsque l'on sait que ces poisons détruisent l'individu et devraient être interdits.

Mais que peuvent espérer ceux qui ont goûté à la drogue ? Rien n'est désespéré en ce qui les concerne. Il faut manger et boire raisonnablement,

et ne pas se livrer à des abus tels que l'onanisme. Personne n'est au ban de l'humanité et chacun peut être secouru, s'il le désire. Si, toxicomane, vous souhaitez vous débarrasser de votre vice, vous le pouvez; et lorsque vous parviendrez sur l'autre versant, vous découvrirez que votre forme astrale s'est remise des effets nocifs provoqués sur votre psychisme par l'habitude de la drogue.

Je veux ajouter ici quelques mots sur le suicide. J'ai été choqué par le nombre de gens qui m'ont écrit pour me dire qu'ils se droguaient et ne voyaient pas d'autre issue que le suicide. Le suicide est une erreur. Vous devrez revenir dans ce monde, dans des conditions pires encore. Si vos difficultés sont écrasantes au point de vous amener à envisager le suicide, parlez-en à un prêtre ou à l'Armée du Salut, ouvrez l'annuaire du téléphone et appelez la première association d'aide venue. Il en existe. Parlez-leur, dites que vous êtes en train de craquer, mais surtout n'envisagez jamais de vous détruire. Si vous le faites, c'est que vous avez abandonné tout espoir. Si vous êtes en vie, il y a une solution à votre problème. Le suicide n'en est jamais une, car — je le répète — vous reviendrez dans des conditions encore plus dures.

« Comment se fait-il que certaines personnes naissent sous un signe du zodiaque et d'autres sous un autre ? Si nous naissons comme Taureau, comment pouvons-nous comprendre les problèmes d'un Cancer ou d'un Scorpion ? Je ne comprends pas pourquoi c'est ainsi. Pouvez-vous nous le dire ? » me demande une correspondante.

Oui, je peux vous le dire. Chacun d'entre nous traverse tous les signes du zodiaque — et il y en a douze. Chacun doit passer par chaque quadrant du zodiaque. C'est ainsi que vous pouvez vous trouver, dans une vie, entrant dans le signe de la Balance et, dans une autre (pas nécessairement la suivante), être à mi-chemin dans le signe de la Balance. Vous devez donc vivre sous chaque signe et sous chaque partie du signe, afin d'acquérir l'expérience complète de chacun des signes.

« Parlez-nous du futur. Est-ce que pour nous, gens de l'Occident, notre compte est bon ou les choses vont-elles s'arranger ? Je viens d'acheter un terrain dans les montagnes Rocheuses ; je veux y faire construire une maison et j'espère vivre en paix », me supplie le signataire de cette lettre.

Vous devez vous souvenir que tout, dans la vie, procède par cycles. L'Âge d'Or s'accompagne pour chacun du contentement de soi et d'un certain laisser-aller. Ceux qui n'ont plus de raisons de lutter pour acquérir quoi que ce soit connaissent bientôt la chute, la négation des libertés, et c'est le communisme. Puis, de nouveau, on se remet à lutter pour la liberté, pour la spiritualité ; on met de côté ses petites misères et les conditions s'améliorent. La vie devient plus agréable, et c'est de nouveau l'Âge d'Or.

Pour l'heure, nous vivons sur cette terre des temps difficiles ; le pendule est dans sa phase descendante, mais consolez-vous ! Le malheur que connaîtra le monde ne sera pas aussi terrible que celui qui instaura autrefois des mystiques

sinistres, car chaque fois les conditions s'améliorent un peu. Ainsi, nous approchons de l'heure la plus sombre, celle qui précède l'aube; la lumière percera l'obscurité et ce sera la naissance d'un nouvel Âge d'Or... Et ainsi, jusqu'à la fin des temps, la terre et tous les mondes connaîtront ces cycles de bonheur et de malheur. Courage! Personne n'est jamais seul ou abandonné. Souvenez-vous qu'il existe toujours un espoir, et que si vous souhaitez sincèrement une aide, vous pouvez la trouver à tout moment.

Il devenait de plus en plus difficile pour moi de sortir en fauteuil roulant. Les rideaux se soulevaient sur mon passage, et des regards curieux suivaient mes déplacements.

On chuchotait « C'est lui ! » ou l'on sortait carrément pour venir m'accoster : on avait entendu parler de moi à la télévision française, on avait lu ce qu'on disait sur moi dans les journaux français. Certains allaient même jusqu'à dire que cela ressemblait à s'y méprendre à une conspiration destinée à me nuire.

Le nombre de ceux qui se promenaient « en touristes », caméra au poing — mais toujours braquée sur moi —, allait en augmentant. Un jour, comme je circulais sur le bord de la route, en fauteuil roulant, une voiture lancée à vive allure s'arrêta à ma hauteur d'un coup de frein brusque. La caméra dans une main et l'autre sur son volant, le conducteur se mit à rouler au pas tout en me filmant, ce qui était plutôt dangereux.

Vint le moment où les murmures et les indiscretions devinrent intolérables :

— Voilà ce que je vais faire, dis-je à M. Telly ; j'ai été la victime de si nombreuses tromperies, non seulement de la part de la presse, mais aussi de toutes sortes de gens, que j'enregistre tout ce qui est dit sur moi ; ainsi, en cas de dispute, eh bien ! j'aurai du moins une preuve pour moi.

Quelques jours après, j'entendis vrombir le moteur de la voiture rapide de M. Telly. Elle tourna brusquement à droite et vint se ranger devant l'entrée de l'immeuble. Quelques minutes plus tard me parvenait un bruit de pas précipités, puis celui d'une glissade suivi d'un coup frappé à la porte. M. Telly entra.

On aura compris, bien sûr, que Telly n'est pas le nom véritable de mon visiteur — ce qui du reste importe peu, et n'a rien à voir avec le contenu de ce livre. Mais j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile d'inventer une introduction destinée à la télévision, à la radio et aux journaux, le tout participant du même genre d'organisation tapageuse.

M. Telly entra. Après quelques mots de courtoisie, il m'annonça qu'il avait une série de questions à me poser.

— C'est que je suis très fatigué, lui répondis-je, et je ne sais pas si je pourrai supporter une longue interview. Je propose que vous me donniez vos questions ; je répondrai aux unes de vive voix, aux autres par écrit.

M. Telly acquiesça, sortit de sa poche quelques feuilles de papier et les posa devant lui, sur mon lit.

— Avant que nous ne commençons, dis-je, je veux que vous compreniez, monsieur Telly, que

je garde mes droits d'auteur sur la matière de l'interview. Je veux, en effet, l'utiliser pour un livre auquel je travaille actuellement. J'espère que vous comprenez ma position ?

M. Telly rétorqua d'un ton sec :

— Si vous réservez les droits sur notre interview, je ne peux pas l'utiliser.

— Mais si ; vous pouvez vous en servir pour le livre en français que vous êtes en train d'écrire, si j'ai bien compris, et moi, je m'en servirai pour mon livre en anglais. De cette façon, il n'y aura pas de problème.

Mme Rampa, qui suivait attentivement notre conversation, fit un petit signe de tête et M. Telly dit : « C'est bon ! »

— Vous m'avez apporté, dis-je, un article en français qui me fait regretter de ne pas parler cette langue parfaitement. C'est charmant de s'entendre traiter d'aimable imposteur, n'est-ce pas ? En fait, je ne suis ni aimable ni imposteur ; mais je prends cela pour un compliment. L'amabilité est si rare de nos jours. Arabes et Juifs s'étripent mutuellement, les chrétiens essaient de savoir ce que leur voisin a dans le ventre et à Montréal, des bombes explosent dans tous les coins. Oui, je pense que ce qualificatif est un compliment, même s'il est suivi d'« imposteur ».

» Ne voyez ici qu'une simple preuve de l'inexactitude des déclarations de presse. J'ai toujours professé que peu importe la personnalité de l'auteur si ce qu'il écrit est utile à autrui. Peu importe, donc, qui je suis. Ce qui compte, c'est que mes livres ont fait du bien, comme l'attestent

les nombreuses lettres que je reçois. Qu'importe mon identité!

» Cette interview, voyez-vous, ne servira qu'à satisfaire bassement la curiosité du public. Vous semblez croire que c'est une bonne idée, mais je ne suis pas sûr d'être de votre avis.

» Je me plains de ce que la presse — en dépit de l'authenticité de mes déclarations — les altère, les présente hors de leur contexte et les dénature. J'affirme que tout ce que j'ai écrit est vrai. Comment peut-on déformer une déclaration comme celle-ci? Je vous le demande. Et pourtant je suis sûr que la presse trouvera le moyen de le faire. Pourquoi ne se donne-t-elle pas la peine de faire des recherches sur les sujets dont je parle? Elle en a sûrement les moyens. Elle pourrait le faire sur les cas authentiques de transmigration. Il en existe dans la Bible et l'on en trouve des exemples tout au long de l'histoire; dans les grandes bibliothèques du monde entier de nombreux cas véridiques sont consignés. (Je dois être prudent en disant véridiques! Car je vois d'ici le journaliste stupide interpréter ma pensée et s'esclaffer: « Oh! mais par "véridique" il veut dire que lui-même ne l'est pas. ») Je déclare ici que j'ai fait l'expérience de la transmigration.

» Vous me demandez s'il est vrai que j'ai été plombier. Je ne vois rien de honteux à ce métier. Et je suis certain que les services de cette profession vous ont été parfois très utiles. Bien plus, en fait, que ceux des journalistes, surtout quand le robinet de la baignoire fuit. Cependant, croyez-le ou non (cela m'est égal), je n'ai jamais

été plombier. Je le regrette, car je serais sans doute plus riche que je ne le suis, si j'en juge par les factures qu'ils présentent à leurs clients.

» De même, j'aurais pu rendre un fier service à l'un de vos confrères journalistes si j'avais été serurier. Il devait interviewer quelqu'un à bord d'un bateau. Il était plutôt mal considéré dans la profession et avait mauvaise réputation (et pour en arriver là dans ce milieu, il en faut). Bref, à peine à bord, notre journaliste, pris d'un besoin urgent, se rend au petit coin, qui est dans un bateau une pièce des plus exiguës. A peine est-il à l'intérieur que ses camarades barricadent la porte pour l'empêcher d'en sortir. L'interview n'eut pas lieu, et ce fut tant mieux car, outre que c'était un méchant personnage, il était incapable d'écrire la vérité, trait que l'on peut malheureusement étendre à presque toute la profession. Pour en revenir à ce qui vous préoccupe, je n'ai jamais été plombier. Je livre dans *Histoire de Rampa* toute ma vie passée. Voulez-vous connaître le processus ? Eh bien ! imaginez que vous alliez voir un film et que, pour un motif extraordinaire, ce film soit projeté à l'envers et commence par la fin. Vous n'y comprenez rien. La chronologie étant inversée, votre sens du temps est modifié. Supposons maintenant que vous ayez vu ce film vingt ans plus tôt. Qu'avez-vous gardé en mémoire ? Peut-être ne l'aviez-vous pas trouvé très intéressant et, s'il vous fallait le raconter, maintenant que vous le voyez, vous en seriez incapable. J'ai un souvenir précis de ce qui m'est arrivé, à moi personnellement, mais je suis incapable de raconter la vie d'un autre, surtout si je ne le connais pas.

» Qu'est-ce que la transmigration ? Je croyais que tout le monde le savait. Non ? Eh bien, je vais vous le dire une fois encore : c'est le passage d'une âme d'un corps à un autre corps. L'histoire du monde en offre de nombreux exemples. C'est aussi simple que cela. Mais, pour comprendre ce phénomène, imaginez une voiture ; elle s'arrête et le chauffeur en sort ; un autre se met au volant. On peut comparer les deux conducteurs à deux âmes. Tout comme une voiture peut être conduite par deux personnes successivement, le corps, lui aussi, peut être occupé par deux âmes. On peut aussi expliquer la transmigration de la façon suivante. Prenez une batterie électrique : la charge — en l'occurrence, l'âme — s'épuise et la batterie doit être rechargée de temps à autre. On peut donc dire qu'elle reçoit périodiquement une nouvelle « âme ».

» Ces phénomènes sont très accessibles pour un esprit asiatique, pour lequel le sens de la vie est complètement différent de ce qu'il est pour un Occidental, tendu vers la seule recherche de l'argent. L'aspect spirituel de la vie tient une grande place en Extrême-Orient et domine la matière.

» Mais vous en revenez à cette histoire de plombier et vous tenez à savoir comment elle a commencé. Eh bien, en Angleterre, où les snobs abondent, un plombier et un balayeur sont considérés comme assez bas dans l'échelle sociale, et sont censés n'avoir aucune éducation. On les imagine humblement au garde-à-vous, la casquette à la main : « Oui, monsieur, non, monsieur », répondent-ils à leurs clients qui, du fait

de leur distinction, se dispensent de régler leurs factures ! Aussi, quand on veut rabaisser quelqu'un en Angleterre, on se contente de dire d'un air méprisant : « Oh ! Il est fils de plombier ! » Ou ce qui, à leurs yeux, est pis encore : « Il est plombier ! »

» Cela me rappelle l'histoire de lord Hambleton, homme important et cultivé. Quelqu'un qui parlait de lui dans l'intention de le dénigrer déclara : « Ah ! c'est ce quidam qui vend des bouquins ! » Lord Hambleton est en effet propriétaire de la plus importante chaîne de librairies d'Angleterre...

» Nous vivons actuellement dans l'Ère de Kali ; l'Ère de la Dislocation. C'est l'époque où le raté et son épouse au visage couvert de fards ne sont heureux qu'en détruisant ce qui a une vraie valeur, fronçant le nez devant la tradition, crachant sur la culture et ne trouvant jamais le temps pour penser par eux-mêmes, vu que les mass media leur apportent de la vie une vision superficielle qu'ils n'ont plus qu'à avaler, conditionnés, abrutis de faux luxe hollywoodien qui n'existe que dans l'imagination délirante des cinéastes et des publicistes.

» Le pire aspect de notre civilisation actuelle réside dans la façon dont une minorité bruyante peut déclencher la haine contre un homme. C'est au cours des grèves qu'on voit l'ampleur du phénomène. Il suffit de quelques meneurs pour déchaîner la foule et l'amener à l'hystérie. Et malheur à ceux qui ne cèdent pas à la folie collective ; ils risquent d'être gravement malmenés par les crétins les plus musclés du troupeau. C'est

ainsi que le type honnête qui chercherait à comprendre où est la vérité se trouve contraint par la peur, et bien malgré lui, à écouter les agitateurs, les brutes... et la presse.

» Mais voulez-vous me dire pourquoi le directeur d'une grande entreprise devrait nécessairement être situé en bas de l'échelle ? Pourquoi le propriétaire d'un journal devrait-il être ravalé au rang du « pisse-copie » ? Faut-il absolument qu'un important fabricant d'équipement ménager soit mis sur le même pied qu'un soudeur de son usine ? C'est le snobisme à rebours. Qu'était Moïse ? Un enfant trouvé ! Et Jésus, le fils d'un charpentier ! Et c'est un métier encore plus ancien que celui de plombier.

» Mais revenons à notre époque. Il semble que la presse se soit lancée dans une entreprise de nivellement par le bas, qui, dans son esprit, répond à l'idée de la démocratie. C'est ainsi que, pour les journaux, la princesse Margaret est tout simplement Mme Jones. Et le prince Philip, un étranger qui a réussi à se faire accepter par la marine britannique. Curieuse manie. A ce compte-là, pourquoi le directeur d'un journal serait-il autre chose qu'un vulgaire chiffonnier — car, après tout, les deux travaillent dans le chiffon.

» De nouveau, j'insiste sur l'authenticité de mes livres, cela pour une raison bien précise : je tiens à ce que l'on sache que la transmigration est une réalité. Beaucoup d'autres, tout comme moi, viendront sur la terre et, si je peux leur éviter les persécutions que j'ai connues, motivées par la haine, alors ce que j'ai subi n'aura pas été

vain. Ceux qui ont accompli une transmigration et en ont parlé ont été vus comme des êtres étranges, et vous savez qu'on redoute ce qui nous semble « différent » ; et de là à haïr, il n'y a qu'un pas.

» Avez-vous déjà observé deux chiens faisant connaissance ? Les avez-vous vus se flairer, gronder et se tourner autour comme s'ils craignaient de perdre quelque chose ? C'est ainsi que les gens se comportent avec moi ! C'est parce qu'ils me jugent différent d'eux qu'ils me déclarent imposteur. Étant « étrange », je dois logiquement porter en moi quelque chose d'inquiétant. Mais je ne suis pas un imposteur. Je suis le seul de mon espèce pour l'instant, mais d'autres viendront par le moyen de la transmigration. Ils continueront ce que j'ai commencé et que je dois abandonner à cause du piteux état de mes finances et de ma santé, laquelle a beaucoup souffert du harcèlement dont j'ai été victime.

» Les gens attaquent ce qu'ils ne comprennent pas car ils en ont peur. Ils haïssent ceux qui leur révèlent des domaines où ils n'avaient jamais pénétré. Ils essaient de détruire ce qui n'est pas conforme à leurs opinions. N'est-ce pas ce qui se passe en Irlande, où des chrétiens luttent contre d'autres chrétiens pour des différences à peine perceptibles ? Témoin également, ce qui se passe en Amérique, où les Blancs tentent de réduire les Noirs en esclavage car ils les jugent non conformes à leur idéal blanc. Dur est le chemin de celui qui guide vers la vérité. Seuls le sadique et le pornographe sont couverts de louanges et d'or. Qu'importe ! Mes livres sont vrais. Ma femme a

été importunée par des journalistes qui la pressaient d'écrire quelque chose de sensationnel, de « croustillant » dont le public pourrait se régaler. La vérité ne les intéressait nullement car, disaient-ils, elle n'est jamais intéressante. L'un d'eux alla jusqu'à offrir une énorme somme d'argent à Mme Rampa pour qu'elle démente ce que j'affirme, pour qu'elle invente n'importe quoi. Il voulait du sexe, des orgies et autres rites obscènes. Ma femme a refusé, bien sûr, mais tout ceci prouve qu'il existe un certain journalisme qui n'hésite pas à falsifier la vérité ; car la vérité lui est insupportable.

» Je ne parviens pas à comprendre l'extraordinaire intérêt qu'a suscité ma vie sexuelle. Il m'est facile de satisfaire la curiosité des gens. Je n'ai aucune vie sexuelle. Je vis en ermite. On pourrait dire — et on l'a dit — que je vis en pensionnaire dans mon propre foyer. Je ne vois rien là d'immoral. Chacun de nous respecte l'autre et nous ne sommes pas des obsédés sexuels. Nous laissons cela aux autres, aux journalistes.

» Il faut encore que je vous raconte une histoire qui vous amusera ! On m'a communiqué la lettre d'une Québécoise qui déclare triomphalement qu'elle a deviné que j'étais un imposteur en me voyant sur le petit écran, parce que, paraît-il, je regardais mes chats avec amour. Si j'aime mes chats ? Pour sûr que j'aime sincèrement ces deux petites bêtes ! D'ailleurs, j'aime tous les chats et cet amour ne s'étend pas toujours aux humains.

» Encore un mot qui vient du cœur. Je suis stupéfait de voir comment les journalistes démolissent des livres qu'ils n'ont souvent pas lus. Ils

préfèrent peut-être s'en abstenir, de crainte de ne rien trouver à critiquer. Prudence de leur part...

» Je vous autorise à publier tout ce que je viens de dire, à une seule condition : n'omettez pas d'y inclure cette phrase : moi, Lobsang Rampa, je déclare formellement que tous mes livres sont vrais et que je suis celui que je prétends être. J'affirme que d'autres viendront par transmigration. J'espère qu'ils seront mieux accueillis que moi.

» Ô Dieu. Je croyais en avoir fini avec ces sottes questions, et voilà que vous en avez d'autres. Quelles sont-elles ? Critiques ou véritables questions ? Peu importe. Ceux qui critiquent sont ceux qui ne savent rien... Je vous écoute.

— On prétend que vous n'avez pas l'air d'un Tibétain.

— Ah ! vraiment ? Croyez-vous que les natifs de tel ou tel pays correspondent toujours à l'idée que s'en fait l'opinion publique ? Prenez un petit pays comme l'Angleterre. Comment est, selon vous, l'Anglais typique ? Le Gallois brun n'est-il pas aussi anglais que le grand Écossais blond ? Peut-il exister deux êtres plus dissemblables qu'un habitant de Manchester et un de Cornouailles ?

» De même, en Inde, parmi les gens des hautes castes, certains ont souvent la peau si blanche qu'on pourrait les prendre pour des Européens ; pourtant l'Indien typique est petit, au teint foncé, et vêtu de haillons.

» John Bull, symbole de l'Angleterre, devrait incarner l'Anglais typique, mais avez-vous ren-

contré beaucoup de « John Bull » en Angleterre ? Les Américains ressemblent-ils à l'Oncle Sam ? Si l'on prétend que je n'ai pas l'air tibétain, cela me fait sourire. Les pauvres idées conventionnelles prouvent combien les gens qui les expriment sont ignorants de la vie et des forces de la vie. L'imagination populaire, en Occident, se représente le Tibétain sous les traits du Mongol, mais plus il est de classe noble, plus il est blanc et plus il a des traits « européens ».

— Que pouvez-vous nous dire au sujet de la réincarnation ? De nombreuses personnes en rejettent l'idée.

— Comment peut-elle nous troubler ! La plupart des religions enseignent ou ont enseigné la réincarnation. Puis-je vous rappeler que les enseignements du Christ étaient bien différents, à l'origine, de ce qu'enseigne de nos jours la religion chrétienne ? Les choses changent. Le Vatican donne périodiquement de nouvelles interprétations de certains points des Écritures. Et tel saint qui fut honoré durant des siècles cesse soudain de l'être. Il suffit d'un décret du pape pour transformer ou annuler des dogmes acceptés pendant des siècles. Il en va de même pour la réincarnation. Le Christ a enseigné que les humains retournaient dans la « Maison du Père ». Mais, vers l'an 60, les prêtres décidèrent de modifier l'enseignement du Christ. Ils virent dans la réincarnation la possibilité pour les humains de s'en donner à cœur joie dans cette vie et d'expié dans l'autre, et encore dans un avenir passablement éloigné. La réincarnation fut donc écartée chez les chrétiens. Les documents

originaux — entre autres, les manuscrits de la mer Morte — enseignent la réincarnation. N'est-il pas amusant que moi, un non-chrétien, je doive apprendre le christianisme aux chrétiens ? De nombreuses religions enseignent que les hommes reviennent sur la terre, tout comme les enfants retournent à l'école ; chaque année, après les vacances, ils « renaissent » à la vie scolaire. S'ils ont fait des progrès, ils passent dans la classe supérieure ; et après de nouveaux progrès, ils abandonnent la vie scolaire pour quelques mois, retournent dans leur famille et reprennent l'école l'année suivante, cela jusqu'à la fin de leurs études. Le processus est identique dans la réincarnation. Nous quittons cette terre pour y revenir, et cela jusqu'à la fin du cycle de notre expérience terrestre. C'en est alors fini de cette terre.

— J'ai là un magazine dans lequel on peut lire que vous avez été plombier.

— Nous y revoilà ! J'aimerais pouvoir vous appliquer le tarif pratiqué par les plombiers ! Je ferais de meilleures affaires ! Je vous répète que je n'ai jamais été plombier et, d'ailleurs, comment pourrais-je être plombier alors que je passe la plus grande partie de mon temps dans un fauteuil roulant, ou cloué au lit ? De quoi vous prouver, si besoin est, qu'on ne peut ajouter foi à la presse !

— On prétend que vous êtes très riche et que vous vivez luxueusement.

— Regardez autour de vous. Est-ce là l'idée que vous vous faites du luxe ? Ne m'avez-vous pas dit que je devrais au moins avoir un tapis ?

Et puisque nous en sommes à ce sujet, sachez, monsieur Telly, que je n'ai ni télévision ni voiture. Je ne vis pas dans le luxe et mes revenus sont loin d'être ce que prétendent mes détracteurs. Mes éditeurs prélèvent la moitié de mes droits d'auteur ; il y a aussi les honoraires des agents littéraires : vingt pour cent des droits, à quoi il faut ajouter les impôts.

» Si l'on me reproche de vivre dans cet immeuble, laissez-moi vous dire que les loyers y sont moins élevés que dans beaucoup d'autres. De plus, j'y trouve, en ce qui me concerne, de nombreux avantages. Le portier filtre les indésirables, ce qui, pour moi, n'a pas de prix. Seuls ceux que j'autorise à me voir peuvent passer la porte. Mais si vous êtes curieux de savoir où va mon argent, je vais vous le dire. Je l'emploie à la recherche sur l'aura. Tous les hommes ont une aura. Je n'entrerai pas dans le détail, vu que j'ai tout dit sur ce sujet dans mon livre *Les Secrets de l'aura*. S'il était possible de photographier l'aura des hommes, on pourrait prédire à temps les maladies et, de ce fait, les prévenir et les guérir. Longtemps avant de se manifester physiquement, la maladie est visible dans les couleurs de l'aura. La recherche et l'équipement coûtant fort cher, il arrive que l'argent vienne à manquer pour mes besoins médicaux.

» Je voudrais, à ce propos, glisser ici quelques remarques. Je ne comprends pas pourquoi l'on me pose tant de questions personnelles et indiscretes. L'achat d'un de mes livres n'autorise pas le lecteur à m'interroger sur ma vie privée. Est-ce que je me permets d'écrire à mes lecteurs

pour me renseigner sur leurs revenus et leur vie sexuelle ? Pardonnez mon interruption... Continuez.

— On s'étonne de vous voir vivre avec deux femmes.

— Question absurde ! Le pape lui aussi a des femmes autour de lui ! Et même une gouvernante. Pourquoi ne précisez-vous pas que je vis avec quatre *femelles*, tant que vous y êtes ? Deux femmes et deux chattes siamoises qui sont de grandes « dames ». J'ai déjà dit ce qu'était ma vie sexuelle. Ou plus exactement mon *absence* de vie sexuelle. Inutile d'insister là-dessus, si ce n'est pour rappeler que même Gandhi vivait avec des femmes, ainsi que le Christ qui, d'après les Évangiles, n'éloignait pas les prostituées qui font partie du genre humain, n'est-ce pas ? Au Tibet, certains moines sont mariés, et leurs épouses partagent leur vie au monastère. Je ne parviens pas à comprendre qu'on puisse poser des questions aussi absurdes !

— Pourquoi êtes-vous venu vivre au Canada ? Était-ce pour vous cacher, comme la presse anglaise semble le dire ?

— Il faut bien vivre quelque part et si j'avais choisi Tombouctou, il se trouverait sûrement quelqu'un pour demander : « Pourquoi Rampa vit-il à Tombouctou ? » Pourquoi le Canada ? Qu'avez-vous à reprocher à mon choix ? Nous y vivons vous et moi parce que cela nous plaît. J'ai pris la nationalité canadienne et je suis canadien à part entière.

— Pourquoi êtes-vous aussi asocial ? Pourquoi vivez-vous en ermite ? Avez-vous peur de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Vous me donnez envie de rire. Mais le temps presse, alors je vais essayer de répondre à une question stupide de façon sensée. Je vis en ermite pour la simple raison que je suis excédé par les questions stupides que ne cessent de me poser les gens. Je réagirais différemment si j'avais à répondre à des questions intelligentes ; et puis, j'ai reçu des gens si égoïstes... « Que de choses vous pouvez faire pour moi », me disaient-ils ; mais personne n'a jamais songé à me demander ce qu'on pouvait faire pour *moi*. Avant de me replier sur moi-même, j'ai reçu quantité de gens qui ont déformé les faits de ma vie. Certains sont allés tout droit vendre aux journaux — et très cher — des informations fausses. Aussi ai-je décidé de ne plus satisfaire leur curiosité. Je ne suis pas une attraction, ni un phénomène de cirque.

» Mais pour répondre à la seconde partie de votre question, je vous dirai que je ne crains pas de rencontrer les gens. Je n'en ai pas envie, pour toutes les raisons que je viens de vous dire. Vous, monsieur Telly, est-ce que vous recevez n'importe qui chez vous ? Pourquoi rencontrerais-je des gens qui ne pensent qu'à me critiquer ou à obtenir quelque chose pour rien ? Ce n'est pas parce que j'écris des livres que n'importe qui peut se procurer pour quelques dizaines de francs que je suis obligé de répondre à des questions stupides. Je ne permets pas qu'on force ma porte. Il faut que je vous raconte une histoire : j'étais dans mon appartement précédent quand un homme vint frapper chez moi, un soir, après minuit. Il arrivait du Moyen-Orient et portait

plusieurs valises. Nous lui ouvrîmes et il insista pour entrer : « Je suis venu pour vivre avec vous comme un fils. » Pouvez-vous imaginer une chose pareille ?

» Nous réussîmes à le persuader de repartir. Je le vis plus tard, dans la matinée, et il s'en retourna, apparemment satisfait. Quelques mois plus tard, je recevais une lettre de chantage dans laquelle on exigeait de moi deux mille dollars, et une autre m'ordonnant d'embrasser une certaine religion — dont je n'avais jamais entendu parler — et d'écrire en louant dorénavant ladite religion. C'était incroyable mais tout à fait sérieux. Malheureusement pour l'homme en question, sa sixième lettre contenait une indication sur son adresse. Les premières, je le précise, étaient anonymes. J'ai fait part de cette histoire au service d'inspection des postes et à la police de la région.

» L'homme était entré illégalement en territoire américain. Il en a été chassé, inutile de vous le dire !

» Certaines personnes sont venues à moi en prétextant qu'elles étaient dans la plus grande détresse ; d'autres m'ont écrit que des choses effroyables risquaient de leur arriver si je n'intervenais pas pour les sauver. J'ai accepté de les recevoir, par pitié. Me croirez-vous si je vous dis qu'une femme s'est jetée sur moi ? Je me suis refusé au risque de m'en faire une ennemie, mais elle n'a jamais essayé de me nuire. D'autres encore ont inventé des histoires de toutes pièces pour que j'accepte de les recevoir. C'est à cause de ces procédés que je ferme ma porte.

— Vous avez monté, en Angleterre, une affaire de « pierres à toucher » et de disques... Comment pouvez-vous prétendre que vous êtes pauvre alors que vous avez des intérêts dans des affaires qui sont très certainement lucratives ?

— Je n'ai aucune affaire, ni en Angleterre ni ailleurs. Je vis de mes seuls écrits. Mon agent, M. Knight, défend mes intérêts. Il est exact qu'on fabrique ces « pierres à toucher ». Il est vrai aussi que c'est moi qui les dessine bénévolement.

— La presse canadienne a publié des propos du dalaï-lama disant que vous êtes un imposteur. Qu'en dites-vous ?

— La presse a fait beaucoup de battage autour d'une prétendue déclaration du dalaï-lama affirmant que je ne serais pas un sage « authentique ». Il n'a pas dit cela mais : « Nous n'accordons pas créance... », ce qui est très différent. Chacun sait que les gens « haut placés » ont des secrétaires autorisés pour répondre au courrier... Si vous n'êtes pas dans « les petits papiers » du secrétaire — ce qui est mon cas — vous risquez de vous attirer plus d'une remarque déplaisante.

» A ce propos, vous m'avez dit vous-même que des deux lamas qui avaient étudié « l'affaire Rampa », l'un avait fait un rapport désobligeant, et l'autre m'était acquis. Pourquoi faut-il que les journalistes retiennent toujours ce qui vous est défavorable ?

» Un écrivain américain réputé, qui s'est rendu auprès du dalaï-lama, est revenu porteur d'un message m'assurant que, dès que le Tibet serait libéré, le dalaï-lama serait ravi de m'accueillir au

Potala. Ne faites pas dire au dalaï-lama ce qu'il n'a pas dit et n'ajoutez pas foi à ce qu'écrivent les secrétaires, animés de mobiles que je connais !

» Je tiens à faire une autre remarque au sujet de mon identité qui rend la presse perplexe. Pourquoi ? Sur ce point, je suis en excellente compagnie. Qui était Shakespeare ? Et Bacon ? Et Moïse ? Autant de questions sans réponses. J'ai déjà évoqué cette coupure de presse où il est dit que le Christ a vécu au Japon et qu'il y est mort. Voilà la preuve de l'imbécillité des médias. Qu'en pensez-vous ? C'est dans les journaux, comme l'on dit... Pourquoi donc faut-il croire aux ignominies que la presse publie sur mon compte ?

— Quel âge avez-vous ? Pourquoi refusez-vous de le révéler ?

— Je refuse, en effet. C'est mon affaire. Je suis très âgé, ce qui ne nuit pas à mes écrits. Mon âge ne peut servir de preuve à rien, et je ne veux pas en fournir ; surtout pas à la presse. Ceux qui me lisent sont dans l'ensemble de braves gens modestes et convenables. Ils me croient. Peu importe l'avis d'une minorité braillarde qui soulève l'opinion et dont on ne comprend qu'elle est nuisible que si l'on devient sa victime ? Ma réponse à votre question est : non, je ne vous révélerai pas mon âge. Je ne veux pas le révéler !

Ce questionnaire prolongé était très fatigant. Assis au pied du lit sur lequel le vieil homme s'était adossé, M. Telly fouillait dans ses poches, ne cessant d'en extraire de petits bouts de papier portant de nouvelles questions. De temps à autre une idée lui venait à l'esprit, lui en suggérant une nouvelle. Quand il n'écrivait pas, il griffonnait, et ses griffonnages étaient ô combien révélateurs !

— Allons-y. Voyons vos questions, dit le vieil homme.

— Eh bien , si vous êtes si fort et si savant, pourquoi êtes-vous impuissant à guérir vous-même votre maladie ?

— Ah, elle est bien bonne ! Il y a quinze ans, j'ai subi tous les examens possibles dans un des plus célèbres hôpitaux de Londres. On m'a donné encore six mois à vivre. Un autre grand hôpital de cette même ville me l'a confirmé. A vous de juger.

» Au Canada, il y a plus de deux ans, on m'a annoncé que je n'en avais plus que pour deux ou

trois mois. Permettez-moi de vous rappeler que les persécutions dont j'ai été l'objet de la part de la presse n'ont pas amélioré ma santé ; et la foi la plus ardente ne fera pas repousser un bras amputé, pas plus que la science médicale ne pourra rendre un poumon. Faut-il être sot pour poser une telle question !

— La presse prétend que vous vous êtes contenté de marcher dans les pas de Mme Blavatzki¹ ou d'Alexandra David-Neel. Est-ce exact ?

— Vous ne reculez devant aucune énormité... Non, je n'ai marché dans les pas de personne. Je n'ai jamais lu Mme Blavatzki, et pas davantage Mme David-Neel. J'écris à partir de mon expérience personnelle et de mes connaissances personnelles, et cela me suffit, comme cela suffit à mes lecteurs. Pourquoi ne lisez-vous pas vous-même les livres de ces deux auteurs ? Vous seriez ainsi à même de juger si les miens sont un

1. Mme Blavatzki (Hélène Petrovna Hahn), née en 1831, épouse d'un haut fonctionnaire russe, a fait de nombreux voyages pour rencontrer les plus grands initiés orientaux. Elle réussit, en 1851, à pénétrer en Himalaya où elle séjourna pendant sept ans. Là, elle entra en contact avec les mahatmas de la « Grande Fraternité Blanche », des maîtres prestigieux parvenus, dit-on, à une condition semi-divine. C'est d'eux qu'elle reçut la mission d'aller révéler au monde les connaissances qu'elle avait eu le privilège de recevoir. Elle fonda à New York, en 1875, la première société théosophique. A partir de cette date, sa carrière se déroula aux États-Unis, en Angleterre et en Inde. Elle mourut à Londres en 1891. Depuis, deux organisations connues en France se réclament d'elle : *La Société théosophique* (dite branche Adyar) et *La Loge unie des théosophes*. Elle est l'auteur de : *Isis dévoilée* et *La Doctrine secrète*.

plagiat. Votre opinion m'intéresserait au plus haut point !

— J'ai ici un autre article d'un journal français dans lequel on prétend que vous avez été engagé par Hitler pour vous rendre au Tibet, afin d'y suivre une préparation, pour ensuite revenir auprès de lui comme conseiller.

— Croyez-vous honnêtement que l'on puisse répondre à pareille question ? Mais je vais le faire, bien qu'elle me semble issue de cerveaux plutôt fatigués ! Je n'ai pas été engagé par Hitler pour me rendre au Tibet mais, si vous voulez la vérité, et rien que la vérité, lisez mon dernier livre.

— Voulez-vous nous parler de certaines des questions qui vous sont posées ? De la réincarnation, de la transmigration ? Les gens ne comprennent pas toujours.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus ; j'ai tout dit dans mes livres précédents ; si on les avait lus, on saurait à quoi s'en tenir, on connaîtrait la définition de l'aura, de la réincarnation et de la transmigration.

— Ne voudriez-vous pas nous éclairer sur le « passage d'un corps à un autre corps » ?

— Savez-vous ce que je vais faire ? Je vais vous donner un extrait de *Histoire de Rampa*¹. Vous n'aurez qu'à le reproduire. C'est ce que je vois de plus simple.

— Pourquoi cachez-vous tant de choses vous concernant ? Et pourquoi vous appelez-vous Rampa ?

1. *Histoire de Rampa*, J'ai lu, n° 1827.

— Ma réponse va vous surprendre ! Je suis allé en Uruguay et là-bas, on ne peut avoir un nom de plume et un nom d'état civil. Pour faire suivre mon courrier, je devais m'en tenir à un seul nom. J'ai accepté de signer un acte établissant mon changement d'identité, ce qui est parfaitement légal. Je m'appelle donc maintenant Tuesday Lobsang Rampa. Je tiens à votre disposition copie de l'acte et vous autorise à la publier.

» Maintenant ça suffit. Je dirai pour conclure que ceux qui choisissent de ne pas me croire sont libres. Ce n'est pas parce qu'on mène le cheval à l'abreuvoir qu'il veut boire. Quelle est la question suivante ?

— Elle concerne la transmigration ; nombreux sont ceux qui regrettent de ne pas recevoir de réponses personnelles aux questions qu'ils vous posent dans ce domaine.

— Ô mon Dieu ! J'ai si souvent traité de ce problème dans mes livres que je suis las d'être encore interrogé là-dessus. Mais je vais répondre puisque vous insistez. La transmigration est la prise de possession, par une âme qui vient de quitter son enveloppe charnelle, d'une autre enveloppe charnelle qui, à cet instant précis, a été abandonnée par son occupant. Le phénomène se produit fréquemment et n'est en rien mystérieux. Mais reprenons les choses à l'origine. Si nous croyons en Dieu ou en l'Être suprême, nous devons nécessairement croire en sa bonté essentielle, en sa justice essentielle (votre ignorance me contraint à simplifier). Et nous avons aussi le droit de penser que sa justice et sa bonté

s'étendent à nous. Pourquoi un homme naîtrait-il comblé dans tous les domaines, à l'abri des persécutions de la presse, alors qu'un de ses semblables du même âge naîtrait dans la pauvreté, la maladie et serait exposé, pour la faute la plus bénigne, aux attaques de journalistes sans scrupules ? Tous deux naissent et meurent, l'un entouré de l'estime générale, l'autre destiné à la solitude et au chagrin. Si l'on croit en un Dieu juste, cette situation est impossible. Les corps ne sont que des « véhicules ». La science occidentale tâtonne encore et approche à peine d'une vérité connue des Orientaux depuis plusieurs siècles. L'homme est le véhicule d'un être qui lui est supérieur ; il est contrôlé par l'âme, ou surmoi. Appelons cela l'âme, car à moins d'avoir étudié ces questions, vous risqueriez de vous égarer. (Vous êtes déjà « égaré » car vous êtes journaliste mais c'est une autre histoire !) Revenons à l'âme. Quand une personne est désincarnée, c'est-à-dire quand elle n'est qu'une âme, elle se trouve dans un état plus « glorieux » où elle ne connaît ni souffrance physique ni persécution. Elle peut néanmoins avoir à *apprendre*, et rien ne s'apprend sans une certaine dose de souffrance. Il arrive même que celle-ci soit trop forte, voire intolérable. (Je parle d'expérience.) Cette âme choisit alors un corps qu'elle occupera quand elle gagnera cette terre. Je vous donne un exemple : si vous décidez de faire du tourisme, vous choisissez un véhicule assez puissant pour vous faire au besoin traverser la forêt vierge sans problèmes mécaniques ; un véhicule auquel vous pouvez vous fier. En revanche, si vous

décidez de prendre part à une course automobile, vous aurez besoin d'un engin plus nerveux. De la même façon que vous choisissiez une voiture en fonction de ce que vous comptez lui demander, l'âme choisit un corps qui lui permettra de faire face aux épreuves qu'elle aura à surmonter.

» Vous n'ignorez pas que lorsqu'on est sur l'autre versant de la vie, on est en mesure de voir beaucoup de choses sur cette terre. Imaginez que vous vous trouviez dans un petit bois : vous pouvez croire être dans une grande forêt. De même, si vous êtes sur une île, aussi petite qu'elle soit, elle constituera tout votre univers. Mais si vous survolez en avion ce que vous pensiez être une immense forêt vierge, vous serez surpris de ne voir qu'un petit taillis. Voilà comment vous voyez les choses depuis l'autre versant de la vie.

» Auteurs jaloux et journalistes stupides sont une calamité sur cette terre, mais ils subiront dans une vie future ce qu'ils font subir aux autres. Cela pourra au moins leur apprendre quelque chose et, s'ils n'apprennent rien, eh bien ! ils reviendront vie après vie, jusqu'à ce qu'ils aient enfin compris. Mais je m'éloigne de mon sujet : la transmigration. Reprenons l'exemple du tourisme : des circonstances imprévues exigent que vous vous procuriez une voiture de course ou un autre type de véhicule ; vous, l'âme du véhicule, devez abandonner votre voiture de tourisme et emprunter la voiture de course ou le... bulldozer ? Disons le bulldozer. Vous montez sur l'engin et effectuez certains gestes pour le mettre en marche. Vous faites

savoir à la machine ce que vous en attendez. Vous la dirigez et vous en retirez toutes sortes d'impressions (surtout si vous allez dans le fossé!). Eh bien, vous êtes alors très sensiblement dans la même situation qu'une âme qui a pris possession d'un autre corps.

— Sans doute! Mais pourquoi un homme prend-il possession du corps d'un autre? C'est une question que les gens ne cessent de poser.

— La raison est évidente. Je vais essayer de vous l'expliquer simplement. D'une part, nous avons un être qui a désespérément besoin d'un corps pour assumer une tâche qui lui a été imposée par d'autres, qui ne lui plaît pas et qu'il n'a pas choisie. Son propre corps, à cause de la dureté des hommes, est sur le point de l'abandonner. Ce corps, vieux et usé, ne se prête plus à la tâche qu'on attend de lui. D'autre part, il y a le corps d'un autre être las de la vie et dont la sensibilité a été malmenée par l'existence. Vous pourriez dire que c'est un raté, mais il s'agit plutôt d'une victime de la vie. Et il est fort possible que, finalement, ce soit lui le gagnant. Quoi qu'il en soit, ce corps possède une âme qui en a assez de la vie sur cette terre et qui s'est malencontreusement engagée dans la mauvaise voie. Elle sait qu'elle n'arrivera pas au bout de sa tâche et a déjà songé au suicide. Cependant, son corps vibre en harmonie avec le premier, usé et fini. Les deux corps sont sur la même longueur d'ondes. Le second pourra convenir.

» Permettez-moi de revenir à l'image des véhicules: si vous conduisez une voiture que vous appréciez particulièrement, vous vous sentez

comme chez vous, vous l'avez bien en main, elle vous convient. Mais si vous choisissiez une voiture d'une mauvaise marque, elle peut être à l'opposé de votre tempérament, même si vous n'avez rien de précis à lui reprocher; vous ne vous sentez pas à l'aise, vous n'êtes pas heureux au volant et vous ne pouvez vous empêcher de souhaiter la changer. Il en va de même pour les deux hommes dont j'ai relaté le cas dans mon livre: *Histoire de Rampa*; l'un des deux a pu approcher l'autre, et ils se « sont entendus pour cette transmigration ». De tels cas ont existé tout au long de l'histoire de l'humanité.

— Oui, tout est plus clair, à présent, à l'exception d'un point: pourquoi ce corps particulier a-t-il été choisi ?

— Je vais essayer de compléter mon explication. Pourquoi tel corps a été choisi et pas un autre ? Je vous l'ai déjà dit: parce que ces deux corps avaient une fréquence fondamentale identique et vibraient tous deux en harmonie; leurs « contrôles » étaient semblables et, de ce fait, une prise de possession immédiate était possible. L'un des corps — ou enveloppe charnelle — était prêt à être libéré et son âme, plus que désireuse de l'abandonner. Qu'ajouter à cela ? Le corps était prêt, à un moment précis et pour un but précis, et point n'était besoin de le crier sur les toits. Le véhicule était là, disponible. Le fait que l'homme fût marié était accessoire mais avait son importance. Par bonheur les choses se sont passées de façon satisfaisante pour tout le monde.

» Vous ne pensez pas que je pourrais, à mon

tour, vous poser une ou deux questions ? Y répondrez-vous ? Voici ce que j'aimerais savoir : j'ai toujours pensé que l'amitié impliquait la loyauté. Nous avons été bons amis, vous et moi. J'ai toujours cherché à vous aider ; mais depuis que cet article est paru, votre attitude à mon égard a changé ; vous êtes devenu hostile, or je suis toujours le même. Vous n'avez rien pu découvrir sur moi que vous ne sachiez il y a douze ou treize ans. La seule nouvelle récente me concernant est celle que nous venons d'apprendre : un jaloux va écrire sur moi pour la simple raison qu'on m'en veut de ce que mes livres se vendent. Comment cela peut-il modifier votre attitude envers moi ? En ce qui me concerne, mes sentiments à votre égard sont intacts car je peux voir au-delà des apparences. Avez-vous quelques commentaires intéressants que je pourrais inclure dans mon livre destiné aux lecteurs de langue anglaise ? Je suis périodiquement attaqué depuis des années par des imbéciles qui ignorent tout du contenu de mes livres. Vous-même, les avez-vous lus ? Voilà quelques années, en Angleterre, un garçon s'est suicidé et l'on a retrouvé près de lui mon livre *You Forever (Les Secrets de l'aura)* ; il n'en a pas fallu davantage pour que l'ouvrage soit taxé de « livre assassin ». Je ne cesse pourtant de répéter que je suis opposé au suicide. Ce n'est ni une solution ni une issue. Mais la presse, dont vous faites partie, en a profité pour me charger et dire que j'encourageais le suicide. J'ai mis les journalistes anglais au défi de trouver une seule ligne dans mes livres où j'aie, d'une façon ou d'une autre, conseillé ou

excusé le suicide. Aucun n'a relevé le défi. Allez-vous le faire ? Tous les faits saillants me concernant sont relatés dans *Histoire de Rampa*. L'avez-vous lue ? Si oui, pourquoi votre comportement envers moi a-t-il changé ? Vous me regardez de travers mais j'ai ma sensibilité, comme vous avez la vôtre. Peut-être en ai-je même plus que vous. La balle est dans votre camp.

— Laissons cela pour le moment et venons-en à ce qui, apparemment, trouble les « penseurs » de la presse : les expériences « extra-corporelles ».

— Je reçois beaucoup de courrier de gens qui ont lu mes livres ; ils se souviennent de leurs expériences « extra-corporelles », disent-ils. Il est vrai que la mémoire nous revient au fil des années. Une fois acquise la gymnastique du souvenir, elle ne vous quitte plus. En fait, l'homme moyen n'est pas censé se rappeler ses expériences « extra-corporelles », pas plus que ce qu'il a été dans ses vies antérieures, et c'est bien ainsi, car celui qui aurait été roi dans une vie antérieure et qui reviendrait en mendiant, jugerait son retour intolérable. Il ferait un mendiant plein d'arrogance et se nuirait à lui-même. N'est-il pas dit quelque part que ceux qui ont bu l'eau du Léthé oublient le passé de façon à pouvoir vivre le présent en préparant l'avenir ? C'est une bonne précaution prise par la nature — ou par Dieu, si vous voulez — que d'accorder aux hommes l'oubli temporaire du passé, afin de leur permettre de vivre pleinement dans le présent en préparant le futur.

» J'ai abordé ce sujet en disant que si nous croyons en un Dieu bon, nous devons croire

également qu'il existe une récompense pour ceux qui naissent misérables. Si nous n'avions qu'une vie à vivre, comment pourriez-vous, monsieur le journaliste, expliquer l'équité d'un Dieu qui permet qu'un être naisse au sommet de la puissance et de la fortune, et un autre déformé physiquement, à peine doué mentalement et, de plus, dans le dénuement ? Une seule existence serait une injustice pour l'individu défavorisé et un favoritisme marqué à l'égard de celui qui est comblé. Ce n'est là, bien sûr, qu'un aspect de la question. Il existe dans les religions de l'Inde diverses preuves établies de la réincarnation. Le christianisme est, vous le savez, une religion moderne en comparaison de certaines religions asiatiques et indiennes. En réalité, les religions indiennes ont préfiguré le christianisme. Le Christ prit possession du corps de Jésus (« Et l'Esprit du Seigneur entra en Jésus ») puis il « erra dans le désert ». C'est un fait avéré, il se rendit en Extrême-Orient, traversa l'Inde et le Tibet. Il rencontra les sages de ce temps et, de toutes les religions, il formula celle qui semblait convenir le mieux aux hommes de son époque. Ainsi, donc, le christianisme tel que le conçut le Christ était un mélange des religions orientales et des religions mythologiques.

» Mais, vers l'an 60, les prêtres qui avaient adhéré à cette foi, estimant de leur intérêt de le faire, considérèrent que le dépouillement et la pureté de la religion chrétienne diminuaient leur puissance ; ils travaillèrent alors à falsifier les enseignements du Christ et à trahir sa pensée. Le Christ n'était pas misogyne et ne voyait pas

les femmes comme impures. Si l'on étudie les documents, on découvre que le Christ était marié et avait des enfants ; mais ce point a été soigneusement tenu secret par les « experts » en théologie qui craignaient que la révélation de cette vérité au peuple ne détruise la mystique du christianisme.

» Je vois que vous n'acceptez qu'avec réticence la réincarnation. Je ne peux vous apporter aucune preuve même s'il en existe ; la vie m'a appris qu'on ne peut convaincre celui qui refuse d'être convaincu. Ceux qui étudieront les religions orientales et asiatiques y découvriront les preuves de la réincarnation. Mais vous qui ne prenez même pas la peine de lire mes livres pour me condamner, aurez-vous la curiosité de vous lancer dans l'étude des religions hindoue, brahmanique et musulmane ? Le mieux pour vous est de renoncer et d'attendre qu'une expérience douloureuse vous enseigne qu'il existe infiniment plus de choses, ici-bas, que vous ne semblez le croire.

— Pourquoi ne nous éclaire-t-on pas sur la doctrine de la réincarnation ?

— Vous me demandez pourquoi cette doctrine n'est pas enseignée ? Elle a fait partie de la religion chrétienne. De nos jours les gens cherchent la signification de cette parabole : « Dans le royaume de mon père, il y a de nombreuses demeures. » Le sens leur échappe. Elle signifie ceci : il existe de nombreux plans d'existence, de nombreux degrés de vie astrale.

» A ses débuts, le christianisme, à peine issu des religions de l'Inde, enseignait la réincarnation

et son mécanisme. Ce mécanisme est encore enseigné dans les pays d'Asie. Le malheur est que les chrétiens considèrent le christianisme comme étant la seule et unique doctrine, ou le seul enseignement valable. Quand vous dites : « Pourquoi ne nous éclaire-t-on pas sur ce sujet ? » je ne peux que répondre ceci : tout vous a été dit, mais il existe des initiateurs qui s'obstinent à obscurcir la vérité. Les chrétiens ne constituant pas la majorité numérique, cela n'est pas très important. Si vous étudiez les autres religions, vous verrez que la réincarnation y est enseignée.

» Les catholiques rejettent toute vérité autre que celle d'une doctrine des plus rigides établie par les prêtres pour sauvegarder leur pouvoir. Ceux-ci n'avaient-ils pas décrété que le fait de penser par soi-même était un péché mortel ? Ils ont enseigné qu'il faut croire aveuglément tout ce que les prêtres disent, même ce qui ne semble pas crédible. Les prêtres catholiques ont conditionné et hypnotisé leurs fidèles au point de leur inculquer la peur de penser par eux-mêmes. Même le pape considère aujourd'hui que beaucoup de choses ne vont pas dans le catholicisme. Et c'est pourquoi il y opère tant de changements. Le dalaï-lama lui-même a reconnu devant les journalistes qu'il n'était pas une réincarnation de Chenrezi. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il a expliqué de façon détaillée comment il avait été choisi pour être le dalaï-lama. Si vous étudiez la question vous découvrirez partout la vérité sur la réincarnation, cela à la condition d'être prêt à l'accepter et de ne pas vous aveugler délibérément.

— Pourquoi faut-il que nous soyons obsédés par des problèmes tout au long de notre vie ?

— La vie est faite de problèmes ; l'écolier et l'étudiant en ont, et doivent les résoudre. A l'école, on demande à l'enfant combien de temps mettra un faucheur pour faucher un champ s'il s'adjoit trois hommes et demi et un chien ? Question stupide à ses yeux, mais qui, dans sa vie adulte, trouvera son sens dans le monde du travail. Sur cette terre, l'homme doit faire face à maints problèmes, et plus son degré d'évolution est élevé, plus ses problèmes deviennent difficiles à résoudre. Quand il a atteint la Vie suprême, au-delà de cette terre, au-delà de toute idée de retour vers cette terre, il découvre que la connaissance acquise grâce aux problèmes résolus l'aide dans d'autres sphères d'activité. La vie en ce monde n'aurait aucun sens si elle était sans problèmes. Quel enrichissement retirerai-t-on d'une vie oisive et où toutes les difficultés seraient aplanies ? Plus un homme a de problèmes à affronter, plus il progresse et, à mesure qu'il progresse, ses problèmes deviennent plus compliqués. Les difficultés de la vie ne sont pas l'expiation des fautes commises dans le passé ; elles sont au contraire l'indication pure et simple que l'évolution de tel homme est assez avancée pour lui permettre de subir des épreuves plus difficiles.

» En conséquence, quand je vous dis que vous ajoutez à mes problèmes, je veux dire que vous m'apprenez indirectement à les résoudre ! Quant à l'injustice dont vous faites preuve à mon endroit, vous devrez la payer. Si vous voulez

obtenir de l'argent sans travailler, vous n'aurez d'autre solution que de l'emprunter ; mais vous devrez le rembourser avec les intérêts. Je vous dis le plus sérieusement du monde : tout le mal qui m'a été fait par des gens égarés par la haine et qui m'ont condamné sans me permettre de me défendre, tout ce mal retombera immanquablement sur eux, augmenté des intérêts. Ce n'est pas une baliverne, c'est un fait, et vous le constaterez. Vous découvrirez aussi, quand vous en aurez besoin, que la fidélité et l'amitié n'ont pas de prix. Et, si vous ne savez pas les offrir, vous découvrirez que dans les jours difficiles, cette loyauté et cette amitié, qui auraient pu vous aider, vous manqueront. Ce moment vient inexorablement, pour chacun de nous. N'oubliez pas ce que je vous dis, et attendez.

» Tout se ramène à ceci : je n'ai rien fait de mal ; j'ai toujours dit la vérité, sans jamais tricher. Cependant, la presse — dont vous faites partie — n'a cessé de se poser en accusateur, en juge et en bourreau. Mais je suis encore en vie et j'ai toujours en moi une énorme force vitale. Je ne peux que vous dire à vous, journaliste, que vous retireriez un grand profit de la lecture de la Bible. Au Livre de l'Exode, 22-21, il est dit : « Tu ne tourmenteras ni n'opprimeras un étranger. Car vous avez été étrangers au pays d'Égypte. » Ce peut être l'« Égypte » et ce peut être le « Canada ».

— D'après vous, les animaux accèdent-ils au monde de l'Esprit, et les y retrouvons-nous ? Ont-ils une âme et une intelligence ?

— Je vous affirme que les animaux ont une

intelligence! Certains sont même plus intelligents que bien des hommes. Ma chatte siamoise, Cleopatra, est la petite personne la plus intelligente que je connaisse. Son jugement est extraordinaire. Quant à Tadalinka, elle a d'incroyables dons de clairvoyance, ce qu'on ne peut dire de tous les hommes, n'est-ce pas? Les animaux ont accès au monde de l'Esprit. Si nous reconnaissons l'existence d'un Dieu — et comment pourrions-nous exister s'il n'existait pas? — alors il nous faut admettre que les animaux de toute sorte ont droit à Sa considération; l'homme n'est après tout qu'une forme spécialisée d'animal, et plus sauvage que bien d'autres espèces animales. On prétend que seuls les hommes et les araignées sont capables de viol; cela mérite réflexion. Mais quant à savoir si les animaux ont accès à la vie astrale, tout comme les humains, la chose ne fait aucun doute. Ils passent, eux aussi, par des vies successives, mais chaque espèce se réincarne en fonction de sa propre classification, c'est-à-dire que les hommes ne reviennent pas sous la forme animale, ni les animaux sous la forme humaine. Je répète que, si vous avez lu tous mes livres, vous savez ce qu'il advient des chats dans cette vie.

» Il n'est que les chrétiens pour nier que les animaux ont une âme. Il faut bien dire que, pour la plupart, ils n'accordent que peu de considération à la leur, toujours prêts qu'ils sont à faire du mal à autrui et à prendre l'avantage, ce qu'on ne voit pas chez les animaux. Ceux-ci ne tuent que pour leur survie, jamais pour de l'argent. Ils tuent pour se nourrir et obéissent ainsi aux lois

de la nature ; mais il n'est pas d'exemple d'animaux tuant pour le seul plaisir de tuer, comme l'homme qui tire des perdrix ou des canards. A-t-on jamais vu un animal courir le long d'une route pour essayer d'écraser plus faible que lui, et cela pour passer le temps ? Or les humains le font.

» Les animaux ont une âme et une intelligence. Et si un homme et un animal veulent se retrouver sur l'autre versant de la vie, ils le peuvent — à la condition que tous deux le veuillent — car l'homme n'est pas le maître de la création. Dans d'autres mondes, dans d'autres vies, les hommes ne seraient guère plus que des vers de terre.

— Pourquoi refusez-vous de rencontrer les gens ? Pourquoi êtes-vous aussi peu sociable ?

— Je crois avoir déjà répondu à cette question. C'est le droit de chacun de décider s'il veut ou non voir ses semblables. Et pour parler carrément, pourquoi devrais-je rencontrer des journalistes, des gens qui essaient par tous les moyens de prouver que je mens et que je suis un imposteur ? N'êtes-vous pas scandalisé par le fait de voir des *journalistes* s'inscrire en faux contre tous mes écrits ! Des journalistes ! Avant de dénoncer les prétendus mensonges d'autrui, ne devraient-ils pas procéder à un petit examen de conscience ? Il faut que les choses soient sérieuses pour que le pape en personne en soit réduit, avec les autres dignitaires de l'Église, à réclamer l'honnêteté à la presse. Et ce sont les journalistes qui voudraient me juger ! Risible, vous ne croyez pas ?

» J'ai de bonnes raisons pour vivre en solitaire. J'ai des facultés et des pouvoirs particuliers ;

dois-je vous répéter que tout ce que je dis dans mes livres est vrai, et que je suis capable de faire tout ce que j'affirme pouvoir faire ? Ce qui signifie que j'ai une sensibilité au-dessus de la moyenne. Certaines choses que la majorité considère comme simples et naturelles à accomplir sont pour moi impossibles. En revanche, ma solitude me permet de développer d'autres capacités. Prenez l'exemple de l'aveugle : ses yeux ne lui rendant aucun service, le toucher et l'ouïe développent une acuité particulière afin de compenser le sens déficient. Si les hommes vivent en troupeau, un nivellement se produit automatiquement, alors qu'un homme qui vit seul dans le désert découvre que ses sens se renforcent : sa vue, son ouïe et son odorat gagnent en intensité et en subtilité. Les chasseurs qui vivent dans la brousse ont des sens très aiguisés. En Australie, par exemple, les indigènes sont capables de déceler, plusieurs jours plus tard, le passage d'un homme blanc sur une piste, alors que celui-ci serait incapable de remarquer le moindre signe de présence humaine. La vie solitaire s'impose si l'on tient à développer ses facultés particulières. La vie de groupe, au contraire, émousse les perceptions. Les moines qui vivent en reclus voient augmenter leurs facultés. Ils acquièrent un pouvoir de voyance et de télépathie, et appellent ce pouvoir « la communication avec Dieu ». C'est dans l'ordre des choses. La solitude aide au développement de l'homme. Peut-être faut-il ajouter que dans un groupe, l'aura de certaines personnes est négative, tandis que celle d'autres est positive ; chez les uns, la pensée est puissante,

chez les autres elle est malsaine. Il en résulte des heurts et une importante déperdition d'énergie nerveuse. Il vous est sûrement arrivé de vous sentir « vidé » au sortir d'une réunion mondaine où vous avez rencontré beaucoup de gens. On boit, on bavarde et on danse dans un espace trop restreint. Vous vous sentez très bien aussi longtemps que vous êtes entraîné par le climat d'excitation propre à ce genre de rencontre, mais à peine avez-vous quitté la salle que vous éprouvez un sentiment d'extrême fatigue; vous blâmez l'alcool et croyez avoir la gueule de bois; en réalité, vous vous êtes déchargé en énergie nerveuse, au milieu d'une foule de gens dont les auras sont en conflit. C'est là la seule explication.

» Imaginez une pile d'aimants que vous avez laissés tomber les uns sur les autres. Certains s'attirent, d'autres se repoussent, en fonction, bien sûr, de l'orientation de leurs pôles réciproques. Il en va de même chez les hommes, car le véhicule appelé homme n'est après tout qu'un dispositif électrique. Il existe des ondes cérébrales et l'on admet de nos jours que la pensée peut être enregistrée sur le papier, sous forme de graphique, et que le voltage du cerveau est mesurable. Ces ondes sont donc en conflit quand elles sont en contact trop étroit.

» Chaque individu a une note de base, que je qualifierais de note musicale si quelques-unes de ces fréquences n'étaient souvent bien discordantes. Nous émettons tous un son statique suivi d'un bourdonnement assez semblable à celui d'une ruche. L'homme bourdonne et vrombit,

mais, habitué à ces bruits, il n'en a pas conscience. De même, chaque race a une odeur propre. Les Blancs se disent sensibles à la « mauvaise odeur » des Noirs qui pourraient leur retourner le compliment, mais qui sont trop polis pour le faire ! A l'odeur distinctive de sa race, s'ajoute pour chacun de nous sa propre odeur corporelle ; chacun émet également une note susceptible d'être détectée à l'aide d'instruments et qui est la vibration spécifique de sa race, à laquelle se superpose sa vibration personnelle. Ces deux vibrations peuvent s'accorder ou être discordantes ; la discordance entraîne une difficulté de communication : il s'agit d'un conflit de personnalités qui vide le sujet de son énergie.

— Que pensez-vous de la méditation ?

— La méditation est une nécessité. Des chercheurs américains ont découvert récemment que, chez une personne en méditation, le métabolisme général se trouve considérablement modifié (équilibre sanguin et état général). Cela peut être aisément vérifié à l'aide d'instruments. La méditation a malheureusement inspiré des montagnes de sottises. Et tous ces cultes, ces cours par correspondance, etc., sont d'une parfaite inutilité. Point n'est besoin de cet arsenal de stupidités pour vous aider à méditer. Il ne fait que remplir les poches du « professeur de méditation ». Méditer est un acte aussi naturel que respirer ou penser. Et le côté systématique des « méthodes » a de quoi faire fuir l'homme le plus déterminé. Le monde de l'occultisme compte tant de charlatans ! Là encore, je dirai que les gens n'ont que ce qu'ils méritent ; s'ils faisaient

preuve d'un plus grand discernement, ils s'efforceraient de distinguer l'authentique du falsifié. Cette question me préoccupe beaucoup. Nous envoyons des hommes dans l'espace, ce qui est sans intérêt, vu que ce même voyage peut se faire par voie astrale, et avec de bien meilleurs résultats. L'envoi d'hommes dans l'espace est aussi horriblement coûteux, mais on ne consacre aucun budget à des recherches concernant ce qu'il advient après la mort. Le voyage astral est-il possible ? Je sais qu'il l'est, mais l'homme de la rue l'ignore. Si les hommes de science faisaient preuve de plus d'ouverture d'esprit, ceux qui sont doués de facultés particulières collaboreraient volontiers à ces expériences.

» Mais les choses ne se passent pas ainsi. En général un soi-disant « chercheur » s'adresse à une personne dotée de pouvoirs authentiques et cherche à l'intimider : « Je ne crois pas à vos pouvoirs, dit-il. Faites-moi une démonstration et je prouverai que vous êtes un charlatan. » Comment, dans de telles conditions, ne pas perdre ses moyens ? Les sciences occultes sont délicates et fragiles. Elles exigent un certain climat. Il ne vous viendrait pas à l'esprit de dire à un photographe : « Je vais voir si vous trichez » et d'entrer dans la chambre noire en allumant la lumière, sous peine de ruiner son activité. S'il s'agit de prouver l'existence de pouvoirs occultes, il faudrait au moins que les chercheurs créent un climat de sympathie propice à celui qui a quelque chose à démontrer. Il n'est pas question, pour ces observateurs, de tout « gober » sans preuve mais simplement d'être en situation d'accepter.

C'est la brutalité de l'investigation qui choque le médium et contrarie les forces auxquelles il fait appel. Les journalistes sont les véritables responsables. Ils arrivent avec leur grande gueule et leur scepticisme et, mis en présence d'une preuve irréfutable, ils veulent y voir un « truc », sans savoir au juste ni où il est ni ce qu'il pourrait être.

» Le temps viendra où il faudra se résoudre à faire des recherches approfondies sur la mort et ce qui la suit. On ne peut peser une âme, disent les journalistes. C'est exact, mais qui a jamais parlé de peser les âmes ? L'âme est dans une autre dimension et ils se trompent d'unité de mesure. Chacun de nous n'est qu'une gerbe de vibrations, de même qu'un signal radio est une vibration, ou une fréquence, ou une longueur d'onde. Les humains font partie d'un spectre défini. Sur terre, nous avons un poids ; de même, nous rencontrons une résistance si nous frappons sur un solide. Mais, si nous changeons de dimension les solides terrestres n'en sont plus. Ils peuvent même cesser d'être perceptibles. La même chose se passe sur l'autre versant de la vie : l'âme quitte le corps, mais c'est en un temps différent et en une dimension différente ; l'équipement tridimensionnel est trop fruste pour l'enregistrer.

» Quand les hommes de science voudront bien suivre les suggestions des occultistes en ce qui concerne la façon de procéder aux expériences, nous irons de l'avant et produirons de nombreuses preuves, car il existe d'authentiques occultistes. On ne peut nier qu'il y ait des charlatans

mais il est permis d'affirmer l'existence de milliers de « médiums » indiscutables, doués de facultés occultes authentiques, et qui font véritablement ce qu'ils prétendent pouvoir faire. On devrait les protéger et les imposteurs devraient être frappés d'anathème.

— Permettez-moi d'insister : comment apprend-on à méditer ?

— Je l'ai expliqué tant de fois dans mes livres que je suis fatigué ! Méditer est chose simple. La seule difficulté n'existe que pour ceux qui refusent de croire que la méditation est facile. Si vous compliquez la chose à plaisir et si vous êtes tendus, vous ne parviendrez à aucun résultat. Si vous voulez apprendre à méditer, il vous suffit de lire mes livres. Après tout, même les journalistes devraient le faire avant d'être autorisés à exprimer une opinion. Et ils sauraient au moins de quoi ils parlent lorsqu'ils émettent des critiques, ce qui nous changerait agréablement. Enfin, il faut être courtois avec la presse !

— Vous parlez toujours de « voyage dans l'astral ». Est-ce réel ?

— Le voyage dans l'astral existe. Mais, comme tout le reste, il est difficile à expliquer à ceux qui se refusent à y croire. Aussi difficile que d'essayer de faire sentir à un aveugle de naissance la différence entre deux tons de vert ou entre le rouge et le rose.

» J'ai déjà dit que l'on pouvait comparer le corps humain à une voiture automobile et l'âme, ou corps astral, au conducteur de cette voiture. Celui-ci ramène sa voiture au garage, coupe le contact, et la voiture est immobilisée. Il en sort

et se rend en un autre lieu. C'est exactement ce qui se passe dans un voyage astral.

» Le corps physique peut être fatigué; vous avez travaillé, pour votre journal, à la rédaction d'une affaire à scandale, ou vous avez dû rencontrer beaucoup de gens. Bref, vous êtes fatigué et vous n'avez qu'une idée: vous mettre au lit. Le fait de vous coucher revient à mettre votre voiture au garage. Vous arrêtez le moteur; en d'autres termes, vous vous endormez. Mais le conducteur, c'est-à-dire votre âme ou votre forme astrale, quitte votre corps et s'en va, gagne un autre plan où existent d'autres êtres qui, eux aussi, voyagent dans l'astral. Vous regagnez votre corps, bien sûr, car il existe un lien qu'on appelle la « corde d'argent » et qui peut être comparé à l'onde porteuse d'un programme radio.

» Libéré de votre corps physique, vous voyagez quelque part dans le monde astral. Là, vous pouvez rencontrer une personne que vous êtes destiné à rencontrer le lendemain, en chair et en os, et vous vous entretenez avec elle.

» Puis, ayant réintégré votre enveloppe charnelle et vous trouvant en présence de la personne en question, vous vous dites: « C'est curieux! Je suis sûr d'avoir déjà vécu cet instant! »

» Si vous avez établi ce contact dans l'astral, vos relations avec la personne en seront facilitées, tout comme si la rencontre avait été organisée à l'avance, ce qui est probablement le cas. Bien des hommes importants qui ont notoirement réussi connaissent — consciemment ou non — le secret du voyage dans l'astral, et sont à même d'établir des contacts dans l'astral. C'est

ainsi qu'ils prévoient et préparent ce qui s'accomplira sur le plan terrestre au cours des jours suivants. Toutes les décisions sont prises, tout se passe sans heurt, avec la précision d'un mouvement d'horlogerie.

» La réalité du voyage astral n'autorise pas le doute. Il est simple à réaliser pour quiconque a assez de confiance et de patience pour tenter l'expérience. Mais si vous vous aventurez plein d'incrédulité et de préjugés, vous ne ramènerez aucun souvenir de ce voyage. J'affirme que chacun de nous voyage dans l'astral ; pourriez-vous imaginer que quelqu'un arrête sa voiture et reste assis à l'intérieur jusqu'au lendemain ? Il faudrait bien qu'il finisse par en sortir, ne fût-ce que pour se dégourdir les jambes, ou pour satisfaire ses besoins naturels. Chacun de nous s'évade de son corps pour gagner l'astral. Mais nous oublions l'expérience, soit parce que le souvenir nous terrifie, soit parce que nous refusons d'y croire.

» Certaines personnes font des rêves. Or les rêves sont bien souvent des rationalisations d'événements qui se sont produits dans la réalité. Nous sommes tout d'abord incroyables. Nous refusons d'accepter la possibilité du voyage astral et, comme pour répondre à ce qui serait un problème difficile, notre subconscient s'invente une image fantastique, un rêve étranger à ce qui pourrait se passer dans la vie réelle. Nos rêves sont alors ou la rationalisation d'une expérience astrale, ou les pensées errantes d'un corps dont l'âme, ou la forme astrale, est si loin qu'aucun contrôle ne joue plus dans le processus mental de la forme en sommeil.

» Je répète qu'il est possible de voyager consciemment dans l'astral. Chacun peut le faire pendant son sommeil, mais tout le monde n'en garde pas le souvenir. Il est même possible, avec un certain entraînement, de faire ce voyage en état de veille. La difficulté avec le voyage astral, c'est qu'il est impossible d'emporter avec soi le moindre objet, ce qui est parfois un inconvénient.

» Avez-vous encore d'autres questions ? J'y répondrai puisque j'ai l'intention d'utiliser notre échange pour mon prochain livre. Je vous écoute.

— Qu'avez-vous à dire sur la pollution, ses causes, ses effets ? Et quel moyen conseillez-vous pour résoudre le problème ?

— C'est un très grave problème dont l'homme est entièrement responsable. La nature ne crée pas la pollution mais cherche au contraire à la vaincre. Tout d'abord l'homme épuise les ressources d'oxygène de l'atmosphère. Au Brésil, où l'une des plus immenses forêts doit être abattue, on estime que, si cet abattage se poursuit selon le plan prévu, dans trente ans l'atmosphère aura perdu un tiers de son oxygène. C'est grave, car plus l'oxygène diminue, plus la pollution augmente. L'humanité travaille donc à sa propre extermination.

» La destruction des forêts amène encore d'autres problèmes. Les Américains ont constaté que les déboisements créent des zones semi-désertiques. Naturellement, outre leur fonction d'oxygénation de l'atmosphère, les arbres retiennent l'humus. Leurs racines fixent le sol en profondeur. Contribuant à retenir l'humidité dans le sol, les arbres le vivifient. Mais lorsqu'ils sont

abattus, plus rien ne peut maintenir le sol, et ce qui était une région fertile se transforme bientôt en une région désertique. Le sol s'assèche et s'effrite, emporté par les vents qui, désormais, ne sont plus freinés par le rideau du feuillage. L'homme est seul responsable de l'apparition de ce désert. Et cette substance terrible, l'essence ! Un véritable fléau ! Les engins qui fonctionnent à la vapeur ne créent aucune pollution ; l'humidité de la vapeur d'eau retourne à la terre, pour son plus grand bien. Les vapeurs d'essence, elles, empoisonnent tout. Pour vous en persuader, vous n'avez qu'à regarder atterrir ou décoller un jet. Le sol se recouvre d'une pellicule huileuse à son passage.

» Il y a cinquante ans, il existait des véhicules à moteur propulsés par la vapeur, le vieux *Stanley Steamer*, entre autres. Nous n'avons plus rien de semblable aujourd'hui et c'est bien regrettable. Le *Stanley Steamer* était des plus confortables et des plus rapides. D'une grande puissance, il ne souillait ni l'atmosphère ni la terre. Mais les intérêts économiques ont tué la vapeur et amorcé la destruction collective de l'humanité en inventant le moteur à essence qui provoque le cancer ainsi que d'innombrables maladies.

» Si les hommes, poussés par la passion de l'argent, continuent à produire toutes ces substances chimiques et synthétiques, la vie finira par disparaître de la planète. Nombre de ces composés sont mortels. Nos rivières et nos lacs sont pollués, devenus des réserves de liquide empoisonné. Certaines régions sont obligées d'interdire la baignade et les plages sont si

polluées qu'elles sont devenues impraticables. Quand les navires sont accueillis par une barrière de résidus flottants, c'est que la terre n'est pas loin. Point n'est besoin de radio pour les marins du bord, la couleur des eaux à des milles au large indique qu'ils approchent des côtes.

» Vous me demandez quelle pourrait être la solution. Elle existe car il y a une solution à tous les problèmes. L'humanité devra faire retour à la religion. Peu importe laquelle, mais seule la religion apportera la discipline spirituelle qui nous permettra de régler nos actes. Les croyants et les religieux ne feront pas passer l'argent avant la santé d'autrui. Ils tenteront de protéger la vie au lieu de ne penser qu'à accumuler des biens. Un retour à la nature, aux choses vraies se produira. Les gens pourraient retrouver le bonheur que procurent les paysages naturels et l'espace, au lieu de vivre sur de vastes étendues de terre inhabitées qu'ils finiront par refuser de cultiver, préférant respirer l'air des usines qui fabriquent les produits chimiques destinés à empoisonner l'humanité. Cette situation ne peut continuer. Il faut, pour attirer les gens vers la terre, améliorer le statut des agriculteurs, auxquels notre société ne donne pas la considération qu'ils méritent.

» Il y a des millions d'années, quand la terre était jeune, l'atmosphère était tout autre que ce qu'elle est aujourd'hui. La vie humaine ne pouvait se développer à cause des vapeurs sulfureuses dégagées par les volcans en activité ; de leurs cratères s'échappaient des puanteurs gazeuses éjectées avec force dans le ciel. Puis au fil du

temps l'atmosphère s'est épurée. A mesure que la végétation apparaissait sur la terre, elle augmentait la teneur de l'air en oxygène et la vie humaine se développait de façon à utiliser au mieux cet oxygène. Celui-ci se raréfie maintenant ; nous respirons un air pollué, les maladies des bronches se multiplient, la santé de tous se dégrade. Et, à moins d'un retour aux choses simples de la vie et d'un rejet des sous-produits du pétrole et des produits synthétiques meurtriers, la race humaine est menacée d'extinction à brève échéance. Nous sommes proches de l'an 2000. Il semble, hélas ! qu'une compétition se soit engagée entre toutes les nations ; c'est à qui créera le plus de pollution. C'est ce qu'on appelle le progrès. C'est à qui abattra le plus d'arbres pour fabriquer du papier dont on fera des journaux inutiles. J'ai depuis longtemps affirmé que la presse est, sur cette terre, le pire des fléaux. La meilleure preuve de son caractère nuisible, c'est le gâchis qu'elle fait du papier ; ce papier qui vient des arbres, qui est la chair des arbres. Plus grande est la demande en nouvelles sensationnelles, plus grande est la destruction imposée aux arbres. L'homme est sans cesse à la recherche de forêts encore vierges pour alimenter les journaux.

» Les bûcherons progressent jusqu'au cœur de la nature, en la violant, et laissent derrière eux des scènes de désolation, un paysage lunaire : racines arrachées, rochers mis à nu par le vent. A moins qu'on ne fasse cesser ce scandale pour renverser la situation — c'est-à-dire reboiser au lieu d'abattre —, je crois que nous ne devons pas

tarder à dire adieu à toute vie sur la terre, jusqu'à ce que survienne une autre espèce de créatures susceptibles de s'adapter à ces conditions infernales. Les hommes ne sont pas seuls en jeu, tout ce qui vit sur la terre est entraîné dans l'abîme. Les poissons de mer et de rivière meurent à cause de la pollution; les oiseaux meurent d'avoir mangé des poissons pollués. Tout nous ramène à la nécessité de revenir à la religion et de retourner à la terre. Hommes et femmes se ruent sur le travail pour faire toujours plus d'argent. Pendant ce temps, leurs enfants — qui sont l'avenir du monde — traînent dans les rues en bandes où les forts dominent les faibles et sont bien souvent de futurs voyous. C'est ainsi que la situation ne cesse d'empirer. Celui qui veut un beau verger soigne ses arbres, greffe, élague et sélectionne les espèces. Quiconque veut la meilleure qualité d'élevage animal contrôle la reproduction afin d'améliorer la race. Seuls les meilleurs sujets sont sélectionnés. Mais l'homme qui se prétend le maître de l'univers vit selon un ordre inverse. Plus il est taré et plus il fait d'enfants, des enfants dont il ne s'occupe pas, trop affairé qu'il est à courir après l'argent. Cet état de choses est artificiellement créé par les intérêts capitalistes. La production de masse exige, pour être entretenue, que les gens aient assez d'argent pour acheter tous les biens matériels. Lorsque, dans un ménage, l'homme est seul à travailler, il ne rapporte pas assez d'argent pour acheter tout ce dont il a envie, tout ce dont il croit avoir besoin. D'autre part, les usines ne trouvent pas la main-d'œuvre

bon marché qui leur serait nécessaire, et les femmes, sous l'effet du « bourrage de crâne », sont convaincues qu'elles doivent elles aussi apporter de l'argent à la maison. Et si le père et la mère travaillent tous deux, les enfants risquent d'être livrés à eux-mêmes, et l'espèce dégénère. Le monde animal nous offre l'exemple de ce qui se passe si on le laisse se reproduire à sa guise et sans contrôle.

» La seule solution serait que les chefs de tous les pays du monde s'associent pour former un gouvernement mondial. Les chefs religieux devraient quant à eux cesser de se combattre et s'efforcer de travailler ensemble au bien de l'humanité, en enseignant que le salut n'est pas à la ville mais aux champs et que, sans un retour à la religion, il n'est pas d'espoir pour cette terre.

— Puis-je vous demander votre point de vue sur la contestation étudiante ?

— Mon opinion est que les étudiants se font une idée d'eux-mêmes quelque peu excessive ! Regardons le problème en face : quand vous allez à l'école — et l'université n'est pas autre chose — c'est que vous avez encore à apprendre et, partant, que vous n'avez pas la science infuse. J'avoue que je suis stupéfait de voir tous ces jeunes gens qui ne doutent pas un instant de pouvoir refaire le monde. Pourquoi ne commencent-ils pas par étudier et réussir leurs examens pour s'attaquer ensuite aux problèmes du monde et faire leurs preuves ? Si c'était le cas, ils ne tarderaient pas à la boucler.

— Que pensez-vous des grèves, des conflits ouvriers, et des syndicats ?

— La grève ne devrait pas exister à mon avis. C'est une forme nuisible de chantage. A l'heure où j'écris ces lignes, Montréal est une ville malade, dans une province malade, où grèves et violence semblent de règle.

» Pour ce que j'en sais, les grèves font perdre de l'argent et aux ouvriers et aux employeurs. La négociation serait bien préférable et des tribunaux ad hoc devraient être capables de trancher en cas de conflits.

» J'ai été amené à connaître un certain nombre de leaders syndicaux, et je me demande si ce ne sont pas de simples « hommes de main ». J'ai le sentiment que le travailleur syndiqué moyen est terrorisé par le responsable syndical ; je le serais moi aussi dans la même situation et je me demande si je n'aurais pas recours à la police. On dirait que les syndicats ne fonctionnent qu'au bénéfice des meneurs ; je me suis même laissé dire que plus ils obtiennent pour leurs membres et plus ils exigent pour eux-mêmes. N'a-t-on pas vu des cas de corruption de jury et des passages à tabac de travailleurs innocents ? Comment justifier l'existence des syndicats ? Mon opinion est qu'ils devraient disparaître.

» En Angleterre, les ouvriers avaient autrefois un meilleur système. Il existait des guildes, ou corporations, qui leur venaient en aide. Tous les travailleurs devraient se regrouper au sein de semblables corporations.

» Dernièrement, une grève a éclaté dans le milieu hospitalier et des médecins m'ont confié que des malades étaient morts faute de soins. Que faire pour empêcher les syndicats d'inciter

les grévistes à prolonger la grève, ce qui ne fait qu'aggraver la situation ? J'ai dû entrer moi-même à l'hôpital en pleine grève, et naturellement je suis resté sans soins. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je réagis de cette façon contre les grèves.

— Que pensez-vous de la violence dans le monde ? Où est le remède ?

— La violence dans le monde est un phénomène facile à comprendre. Les gens vivent selon des valeurs faussées. La religion est vilipendée. Les hommes ont cessé de croire aux choses vraies et simples. Ils puisent leur vérité à la radio et à la télévision qui font étalage de violences. Les « journaux à sensations » offrent leur lot quotidien de crimes et de sang. Les gens sont conditionnés et « échauffés » par ces discours et ces images. La presse « en remet ». La télévision montre des résidences de rêve, hollywoodiennes, et l'on se dit : « Pourquoi ne vivrais-je pas moi aussi dans une maison comme ça ? Pourquoi n'aurais-je pas ma Cadillac, mon bateau, mon avion ? L'insatisfaction s'installe en nous et elle est mauvaise conseillère ; n'est-elle pas bien souvent à l'origine des bandes qui s'organisent et se lancent dans le hold-up et le kidnapping ? Il y en a pour inventer des plaintes de toutes pièces et traîner des gens devant les tribunaux ; tout cela pour de l'argent. Telle « sportive » se retourne contre son club et exige quelques millions de dollars. Quelques millions de dollars ! Plus qu'elle ne pourrait gagner en dix existences sur terre, et encore, avec de la chance ! Chacun se surestime. Le moindre dédommagement se chiffre en

millions de dollars, de nos jours, et c'est peu ! Là encore c'est la presse qui est fautive. C'est elle qui, avec ses gros titres, fausse le jugement du public ! Je me suis laissé dire que la vérité n'intéressait pas les journaux. Ils impriment ce que les gens recherchent : le sensationnel. On est même allé jusqu'à me dire que peu importait que je donne ou non une interview, vu que, de toute façon, ce qu'on reproduirait serait inventé de toutes pièces.

» En voici un bon exemple. La semaine dernière, la presse locale a à plusieurs reprises parlé d'une Tibétaine, disant qu'au cours d'une interview, elle avait exprimé nombre de choses remarquables. Ébahie, la femme en question a déclaré n'avoir jamais rencontré le moindre journaliste et n'avoir donné aucune interview ! La conversation sortait tout droit de l'imagination du journaliste. Je suis tout prêt à la croire, ayant moi-même souffert de ce genre de pressions. Comment faire confiance à la presse ?

» Quant à la violence, je dirai que son origine est à chercher dans la démission des parents. Le père et la mère sont au travail et, sitôt la journée finie, ils vont au bistrot pour jouer au loto et bavarder ; les enfants — légitimes et illégitimes — restent livrés à eux-mêmes, dans la rue où les plus forts deviennent chefs de bande, dominant les faibles.

» Je veux revenir à la religion qui peut sauver notre monde. L'animal humain se détériore, devient de moins en moins apte à distinguer le bien du mal. Les religions sont représentées, de nos jours, par des colosses aux pieds d'argile,

moins préoccupés d'enseigner la religion que de faire de la politique, ce qui, sans doute, leur rapporte davantage. Les prêtres devraient être des prêtres et rien de plus, ils devraient s'occuper de l'âme de leurs fidèles et non pas de leurs opinions politiques.

» Voilà donc pour votre question : sans le retour à la religion et sans la censure de la presse, il n'y a pas de véritable espoir pour l'humanité qui court à sa perte.

— Et la guerre du Viêt-nam ?

— J'aimerais pouvoir féliciter les Vietnamiens ! N'est-il pas surprenant de constater que ceux que les Américains considéraient comme des « Jaunes ignorants » ont résisté d'abord à la puissance militaire de la France et ensuite à celle des Américains ? L'Amérique n'a pas pu gagner au Viêt-nam. A quoi ont servi les tonnes de bombes déversées dans les marécages ? C'est un spectacle affreux, bien sûr, mais qui est resté presque sans effets. En revanche, la guérilla s'est révélée payante, et les Américains ont été chassés du Viêt-nam. Ce qui n'a pas empêché la corruption de s'installer là-bas. Les Vietnamiens gardent la haute main sur leur pays, afin qu'il reste ce qu'ils veulent qu'il soit, et non pas ce que voulaient les Américains.

— J'en ai terminé, dit le vieil homme. Je ne répondrai plus à aucune question.

M. Telly se trémoussa sur sa chaise et finit par se lever.

— Sapristi ! Pourquoi n'avez-vous pas un tapis sur le sol ? Il fait froid ici. On trouve des tapis qui ne sont pas si coûteux. Si cela vous intéresse, je vous donnerai une adresse.

— Je vous ai déjà expliqué que je n'aime pas le luxe ; je ne veux pas de tapis.

Faisant le tour de la pièce d'un air embarrassé, M. Telly reprit :

— On devrait amener une équipe de télévision et faire un petit film sur vous. Tout le monde a envie de vous voir à la télé.

Exaspéré, le vieil homme sursauta dans son lit.

— Oh non ! Ça ne m'intéresse pas, pas plus que les idiots qui regardent ce qui se passe sur le petit écran. Après la presse, la télévision est la plus grande malédiction de notre temps. Elle a la prétention de montrer aux gens le meilleur

de la vie et ne fait que leur apporter l'insatisfaction.

— Puis-je apporter ma caméra, des flashes et un magnétophone ? Vous ne direz que quelques mots. D'accord ? Ça me rendrait service si vous acceptiez et, pour vous, ce ne serait pas un si grand dérangement.

Plus le vieil homme y pensait, plus ce projet de film lui déplaisait. Il savait à quoi s'en tenir : on donne le doigt et il faut abandonner le bras. Mais à force de réfléchir, il finit par accepter :

— C'est bon ! A la condition que vous veniez seul avec votre caméra et un magnétophone. Vous m'avez compris ? Si vous amenez une équipe de télévision avec vous, la porte restera close.

Le lendemain, la grosse voiture de M. Telly s'arrêtait dans un hurlement de freins. Quelques minutes plus tard, il apparaissait sur le seuil, bardé de caméras et de magnétophones.

— Je suis venu, dit-il, essoufflé.

Avec habileté, il installa ses caméras, ses lumières et mit le magnétophone en marche. On eût dit un jongleur manchot. Miss Cleopatra s'avança et vint s'asseoir près du vieil homme, afin d'être dans le champ. Puis ce fut l'arrivée de la grosse chatte Taddy. Taddy n'aime pas les caméras et n'apprécie aucune espèce d'interruption dans sa routine, qui se résume à manger et se reposer, mais ce jour-là, il était indispensable qu'elle soit là, elle aussi.

Le vieil homme fit une déclaration en anglais et M. Telly se retira en toute hâte. La paix revint au logis.

Le film passa à la télévision et une avalanche de courrier s'abattit sur le vieil homme et sur M. Telly ; neuf personnes sur dix se disaient intéressées, mais quelques esprits mesquins voulaient lui chercher querelle ; le vieil homme s'était exprimé en anglais et non pas en français sur une chaîne en langue française, disaient-ils. La vie devenait de plus en plus difficile pour le vieil homme. Il semblait qu'il ne puisse jamais sortir sans qu'un journaliste le guette, caché dans l'ombre. On se présentait à sa porte sous les prétextes les plus futiles, dans l'espoir de rencontrer Lobsang Rampa.

Perchés comme des poules sur un mur, deux hommes passèrent plusieurs nuits en face de la fenêtre de sa chambre. Une nuit, ils poussèrent l'audace jusqu'à taper contre la vitre à l'aide d'un bâton, espérant l'amener à écarter les rideaux. L'un des deux tenait la caméra et le flash prêts à l'action. En pure perte car le vieil homme ne se dérangea pas.

Mais ils n'étaient jamais à court d'astuces et de pièges. Quand les petits cailloux, lancés un à un, restaient sans effet, c'était une poignée de graviers qui atteignait la vitre. Il ne leur donnait jamais ce qu'ils attendaient. Le rideau ne s'écartait jamais, ces gens étaient trop sots pour comprendre qu'ils étaient eux-mêmes épiés d'une autre fenêtre. Mais la situation devenait intolérable. Le vieil homme n'osait plus aller en ville.

Les gens qui le montraient du doigt n'étaient pas nécessairement méchants, mais chacun de nous a droit à son intimité ; chacun a le droit, si tel est son désir, de se tenir à l'écart. Or,

Montréal est un village. Si un homme éternue à un bout de la ville, l'écho gagne l'autre extrémité avant qu'il n'ait eu le temps de dire ouf !

La famille prit donc une décision. Elle quitterait Montréal et la province de Québec, qui s'était montrée plutôt inhospitalière.

La petite famille — deux femmes, deux chattes siamoises et un invalide atteint de troubles cardiaques graves — se réunit pour trouver une solution et choisir un nouveau lieu de résidence.

On discuta beaucoup pendant près d'une semaine, abandonnant le problème et le reprenant. On consulta des cartes. On écrivit à des amis pour connaître leur avis. Finalement, on opta pour la Colombie britannique. Un volumineux courrier partit pour deux villes de cette province, Victoria et Vancouver. On écrivit à nombre d'agents immobiliers. Mais pas une réponse ne vint.

C'était incompréhensible. Les choses ne deviendraient claires qu'une fois qu'ils seraient arrivés en Colombie britannique.

Un autre plan fut mis au point. A Vancouver, la famille vivrait à l'hôtel ou dans une pension de famille, tandis qu'elle prospecterait et essaierait de trouver un appartement. Plusieurs lettres furent adressées à différents hôtels de Vancouver, et l'un d'eux répondit en faisant des conditions acceptables. Presque au même moment, un article paru à Vancouver, glissé dans une enveloppe sans un mot, leur fut adressé. Le journal annonçait que Lobsang Rampa, auteur du *Troisième Œil*, venait s'installer à Kitsilano, Vancouver. Kitsilano, le quartier des hippies.

Stupéfaite, la famille examina le problème et décida que, de toute façon, elle n'irait jamais où la presse s'attendait à la voir. Nul, parmi eux, n'avait jamais entendu parler de Kitsilano !

Les premières décisions furent prises en vue du déménagement. Ils signifièrent leur congé au gérant de l'appartement et allèrent s'installer dans une pension. Pendant ce temps, leur mobilier était emballé pour être expédié par camion et franchir cinq mille kilomètres à travers l'Ontario, les Prairies et les montagnes Rocheuses. La famille espérait pouvoir mener une autre vie.

Ce livre, à peine commencé, fut momentanément mis de côté. Impossible d'y travailler dans une pension de famille, avec tant de décisions à prendre et un avenir incertain.

Le vieil homme prit congé de quelques personnes qui s'étaient conduites déceimment avec lui, sans s'occuper de sa vie privée, ce qui prouve que, même à Montréal, on trouve des gens bien. Un ou deux Québécois furent même invités à venir rendre visite à la famille à Vancouver.

Une dernière fois, le vieil homme se rendit au Labyrinthe et traversa le pont vers la statue de Terre des Hommes, c'est alors qu'une voiture s'arrêta brusquement à sa hauteur. Ses passagers l'ayant reconnu, les caméras apparurent, essayant de le prendre en gros plan ; par bonheur, un fauteuil roulant électrique est plus maniable qu'une voiture, et le vieil homme s'échappa. Il fit demi-tour et s'engagea sur la rampe menant aux appartements des résidents du *Plaza* : « C'est fini, je ne sortirai plus, dit-il

à ceux qui se trouvaient là. Impossible d'avoir un instant de paix avec cette foule pendue après moi. » Puis, se détournant, il se revit quelques mois plus tôt, en hiver. Il était seul et avait du mal à monter la rampe glissante. Son fauteuil ne cessait de glisser au bas de la côte.

Là se tenaient quatre jeunes gens de bonne famille que ce spectacle amusait follement. Ayant ri tout leur comptant, ils s'étaient entassés dans une voiture dont les roues arrière patinaient et chassaient des paquets de neige.

Puis vint le jour du départ et un matin de bonne heure, un taxi vint se ranger devant le *Plaza*. Deux femmes, deux chattes et le vieil homme y prirent place ; les valises et le fauteuil roulant furent chargés dans un second taxi, et l'on partit pour l'aéroport de Montréal. Attentes, formalités, embarquement pour Vancouver, avec un arrêt à Winnipeg — une ville perdue qui semble monter la garde au milieu du néant. Ce furent les Rocheuses, à peine des collines à côté de l'Himalaya. Sitôt après, l'avion commença sa descente, le train d'atterrissage sortit, et l'aéroport de Vancouver apparut. Le bruit du moteur changea et, presque aussitôt, les roues touchèrent la piste. Après plusieurs cahots, l'appareil tourna, se présenta latéralement au bâtiment d'arrivée et s'immobilisa.

Un peu engourdis, on descendit et l'on s'entassa dans un taxi jusqu'à l'hôtel.

Un tel voyage n'est pas une mince affaire pour un invalide. Les grandes lignes ont parfois un élévateur qui hisse le fauteuil jusqu'à la cabine mais il arrive aussi qu'il n'y ait rien, et

le malheureux passager handicapé doit se débrouiller comme il peut pour grimper la passerelle.

J'ai un souvenir merveilleux. C'était à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Je venais de voyager une journée en train et devais me rendre de la gare à l'*Admiral Beatty Hotel*. Aucun moyen de transport, sauf un camion de marée ! L'assistant du chauffeur fut avec moi d'une rare gentillesse. Il n'aurait pas accordé plus d'attentions à un oncle à héritage. Il fit avancer mon fauteuil vers l'arrière du camion, où se trouvait le plateau de levage, vérifia que les roues du fauteuil roulant étaient bloquées et se prépara à la manœuvre. La plate-forme du camion se leva, mue par l'élevateur hydraulique, et je me sentis m'envoler dans mon fauteuil. Je n'ai jamais connu plus grand sentiment de sécurité. Cet homme, dont j'ignore le nom, était un parfait gentleman.

Proche de l'aéroport, l'hôtel était agréable, entièrement neuf puisque la construction n'en était pas terminée. La famille suivit le long corridor jusqu'aux ascenseurs. Miss Cléo avait l'air ravie et nous faisait comprendre qu'elle aimerait explorer tous les recoins. Elle est très calée sur la vie en hôtel ; sa première expérience s'est déroulée à Fort Elie, en Ontario ; elle a connu également l'hôtel à Prescott, et a passé pas mal de temps dans un hôtel agréable à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Tout cela pour vous dire que miss Cleopatra et miss Tadalinka sont très entraînées et que Cléo a une qualité que peu d'humains possèdent : quand elle comprend que

ses fantaisies ne sont guère appréciées par les humains, elle ne recommence jamais. Elle n'égratigne pas les rideaux et j'affirme que ces deux petites créatures ne nous ont jamais attiré la moindre plainte dans aucun des hôtels qu'elles ont fréquentés. Au contraire, on les a toujours invitées à revenir.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et nous nous dirigeâmes vers l'appartement. Miss Cléo et miss Tadalinka en firent l'inspection. L'appartement se composant de trois chambres, elles circulèrent de l'une à l'autre, se promenant sur et sous les meubles, jouant les Sherlock Holmes.

La nourriture était aussi une aventure. Un chasseur d'hôtel inconnu, un cérémonial différent, dû au fait que le vieil homme était incapable de se rendre à la salle à manger en fauteuil roulant. Il avait essayé mais il gênait le service à cause des serveurs maladroits.

Les lumières de l'hôtel s'allumèrent. La nuit était tombée sur la vallée de la Colombie britannique, entre les Rocheuses canadiennes. Les sommets étaient encore baignés d'une lumière qui se teintait de plusieurs couleurs. En bas, dans la vallée de Vancouver, c'était le crépuscule. Les réverbères s'allumaient, jetant d'abord une lueur verdâtre avant d'affirmer leur éclat. Le trafic s'écoulait, ininterrompu, en direction de la ville.

Le voyage avait été fatigant. Près de cinq mille kilomètres, à l'étroit, immobiles, avec problèmes et soucis — ce qui n'est bon ni pour la santé ni pour la paix de l'âme. Bref, la famille ne fut pas longue à se retirer. Miss Cléo et miss Tadalinka

n'avaient pas fini leur ronde ; pour elles, la nuit commençait.

La lumière du matin pénétrait à flots dans la chambre. La journée était splendide et le soleil brillait dans le ciel sans nuages. Un climat merveilleux. Le vieil homme s'assit dans son lit et regarda la grand-route par la fenêtre. Voyant de nombreuses voitures et quelques membres de la police montée, il prit ses jumelles et ne tarda pas à comprendre : les *Mounties* traquaient les excès de vitesse. Douze ans plus tôt le vieil homme était venu à Vancouver et, témoin du sérieux de la police, il avait décidé qu'il ne vivrait jamais dans cette ville. Il était descendu à l'hôtel *Vancouver* et, de sa fenêtre, il avait pu observer la police patrouillant sans arrêt et glissant des contraventions sous les essuie-glaces des voitures en stationnement. Ces méthodes de la police de Vancouver l'avaient dissuadé de vivre en Colombie britannique. Ce matin, regardant les *Mounties* à l'œuvre, il constatait que les choses n'avaient pas changé, et il se souvint du nombre de personnes qui lui avaient écrit à ce sujet. Une femme, entre autres, lui disait : « Vous parlez de la police de Montréal qui vous empêche de vous promener, mais si vous venez à Vancouver, vous verrez qu'elle vous empêche même de respirer ! »

C'était l'heure du petit déjeuner. Miss Cléo s'assura que tout était au point, en chatte parfaitement disciplinée et responsable. Assise devant son assiette, elle vérifia que tout était en ordre. Pour Taddy, qui pèse à peu près le double de Cléo, la nourriture, bien sûr, passait en premier !

Le petit déjeuner terminé, le vieil homme, accompagné d'un membre de la famille, se rendit dans le hall de l'hôtel pour y acheter le journal. On le reconnut tout de suite. Il n'avait d'autre solution que de faire demi-tour et de regagner son appartement, où il était en paix. Il s'étendit sur son lit pour lire le journal, pendant que les deux femmes de la famille se lançaient dans la chasse au logis. L'une choisit de se rendre aux adresses auxquelles on avait écrit depuis Montréal, l'autre partit à l'aventure pour tenter sa chance.

Le vieil homme et ses deux chattes passèrent la matinée dans la chambre. A l'extérieur le trafic était de plus en plus dense. Ouvriers de nuit regagnant leurs foyers, ouvriers de jour arrivant en foule vers la ville car, dans ce pays, la distance importe peu. Je connais un chauffeur de taxi qui doit parcourir environ cent vingt kilomètres pour aller travailler et rentrer chez lui, sa journée achevée, et il s'en tire financièrement.

A peine le déjeuner était-il achevé que les deux femmes de la famille rejoignaient le vieil homme avec des nouvelles peu agréables.

— Ils ont bien reçu toutes vos lettres, dit l'une, mais ils ont pour règle de n'accepter aucun animal. Ils ont jugé inutile de répondre.

Les nouvelles que rapportait la seconde n'étaient guère plus gaies :

— Je suis allée partout, raconta-t-elle, dans les endroits les plus incroyables ; c'est partout la même histoire : « Pas d'animaux, débarrassez-vous d'eux et nous serons ravis de vous avoir. »

Vancouver jouit d'un climat merveilleux ; c'est une ville très agréable, avec de beaux parcs, des

paysages superbes mais, pour une raison inexplicable, les animaux y sont haïs. Pourquoi détester ces créatures dont le spectacle est souvent bien plus réjouissant que celui des hommes et qui sont parfois bien mieux élevées que ceux qui leur refusent le droit de partager la vie de leur maître ?

La famille tourna et retourna le problème sous tous les angles, continua ses recherches mais la réponse restait la même : pas d'animaux. Une personne rencontrée par hasard dans un magasin leur donna le coup de grâce.

— Oh ! je sais ! J'ai connu ça. J'ai été contrainte de me débarrasser de mon chat pour me loger. Maintenant j'ai trouvé un studio pour un prix raisonnable.

La famille ne se séparerait pas de Cléo et de Taddy. Elles étaient trop civilisées, trop intelligentes. Si cela devenait nécessaire, si Vancouver était à ce point inhospitalière, eh bien ! nous irions ailleurs, où le climat serait peut-être moins clément, mais où les gens seraient plus aimables.

Les habitants de Vancouver sont plutôt sans gêne et accostent n'importe qui quand ça leur chante ; trois fois en une demi-heure, le vieil homme fut abordé par des gens exubérants et curieux. Mais ce qui lui arriva le lendemain fut encore plus étrange.

Il était dans son fauteuil, installé sur la promenade, attendant l'un des siens occupé à faire des emplettes. Un jeune homme qui passait par là s'arrêta devant lui et s'exclama :

— Oh ! Mais je vous connais ! J'ai une photo de vous.

— Vous n'êtes pas le seul, répondit le vieil homme, revêche.

— C'est vrai ! Vous êtes avec un de mes amis.

La curiosité du vieil homme fut soudain éveillée. Il se demandait qui pouvait être l'ami en question et se laissa aller à demander :

— Une photographie de moi avec un de vos amis ? Qui est-il ?

Minaudant, le jeune homme dit d'un air entendu :

— Oh ! Je vous connais. Je sais tout sur vous. Sur cette photo, vous avez le bras autour des épaules de mon ami. La photo a été prise il n'y a pas si longtemps en Angleterre.

Le vieil homme était stupéfait.

— Mais vous plaisantez ! dit-il. Je ne suis pas allé en Angleterre cette année. Je n'y suis d'ailleurs pas allé depuis des siècles !

— C'est impossible ! Qu'avez-vous à cacher ? J'ai une photo de vous prise à Londres, en août 1972. Vous avez le bras autour des épaules de mon ami.

— Je vous répète que je n'ai pas mis les pieds à Londres depuis belle lurette. Il y a une erreur quelque part.

Le jeune homme secoua la tête, soupçonneux, et demanda :

— Vous êtes bien Lobsang Rampa ?

Ce que le vieil homme reconnut. Triomphant, l'inconnu s'écria :

— Dans ce cas vous étiez bien en Angleterre en 1972, puisque cette photo le prouve.

Sur ce, il le planta là. Dans son fauteuil, le vieil homme hochait la tête.

Tous ces imposteurs sont impossibles, pensait-il. Il n'était pas allé en Angleterre en 1972. Il n'avait jamais passé son bras autour des épaules de quiconque ! Mais il y avait pis... Quelqu'un lui avait déjà dit : « Oh ! Je vous ai vu à la télévision, à Baltimore, il y a quelques semaines. Je ne me souviens plus dans quelle émission.

— Je ne suis jamais passé à la télévision, avait répondu le vieil homme.

— Pourtant, c'était bien votre nom. Vous n'étiez pas tout à fait le même, c'est vrai. Peut-être votre état de santé s'est-il aggravé ? Mais c'était bien le même nom... Tuesday Lobsang Rampa. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de gens qui portent ce nom ! C'était bien vous !

Une autre histoire invraisemblable lui avait été rapportée par une femme de Toronto : « Je viens d'entendre un homme affirmer à la télévision que vous avez prédit la grossesse de son épouse. Elle était enceinte et ils ne le savaient pas ! Vous avez même déterminé le sexe du bébé sans vous tromper ! Cet homme vous connaît très bien. » Je n'ai jamais rien prédit de ce genre. En outre, il me semble que les gens sont assez grands pour savoir qu'ils vont ou non avoir un enfant. Il est curieux de constater que les gens dans le désarroi moral éprouvent souvent le besoin de se servir de quelqu'un qui a un nom. Que de choses ne m'a-t-on fait dire ou prédire !

Quand j'étais à Prescott, j'ai reçu une lettre étrange d'une femme qui vivait à Montréal. Elle me prenait pour son mari et me laissait entendre que j'étais le père de son enfant. D'après elle, je l'avais rencontrée dans l'astral et j'avais fait ce

qu'il fallait pour qu'elle soit dans un état intéressant. Et elle me considérait comme le père astral de cet enfant en gestation. Quelle nouvelle ! Mais... il y a encore plus fort ! Une femme en Angleterre m'accuse également de paternité bien que je vive à près de six mille kilomètres de son domicile et que je n'aie pas mis les pieds là-bas depuis des décennies. Il faut en conclure que j'ai des dons physiques bouleversants. Les esprits malades sont capables d'imaginer n'importe quoi. Je ne livre ces exemples que pour montrer ce qu'un malheureux sage doit parfois subir. Ce que je ressens est, sans doute, assez semblable à ce qu'éprouve le prêtre catholique — célibataire — auquel on donne le titre de « père », et qui n'a jamais pensé à le justifier.

Nos problèmes n'étaient pas résolus pour autant ; la recherche de l'appartement devait continuer. Comment trouver une maison où vivre ? La note d'hôtel grimpaît. Je n'étais pas Rockefeller pour mener un tel train de vie.

Encore des recherches. Encore du courrier. Une lettre me disait : « Je vous connais, docteur Rampa, et j'ai tellement envie de vous rencontrer ! Je ne peux pas vous prendre à cause de vos chats. Mais venez, car je désire vous connaître. »

La famille décida donc de changer d'hôtel pour se rapprocher de l'auteur de la lettre, dans l'espoir que des contacts personnels nous aideraient à trouver une solution.

Elle devait être longue à trouver. Aussi déballai-je ma machine à écrire pour reprendre ce livre qui ne pouvait manquer de ramener un flot de questions.

Le vieil homme prit une lettre dans la pile posée devant lui et se laissa gagner par le fou rire, il appela sa petite famille et lut le récit d'un petit événement ayant eu lieu lors d'un de ces vols qui emmènent les touristes de Los Angeles à Londres. Le groupe devait faire le tour de tous les lieux historiques d'Angleterre. Arrivés à Londres, les passagers prenaient place dans un bus affrété pour eux et qui les conduisait à Runymede — un des grands sites historiques du monde, parce qu'il vit le début de la liberté des hommes.

Debout face à la fournée de touristes américains en bermudas, bardés de caméras et de lunettes de soleil, le guide s'adressait à eux : « Mesdames et messieurs, vous êtes ici dans un haut lieu historique. La Grande Charte y fut signée en 1215. » Regardant alors sa montre, une dinde du troupeau dit d'un air ennuyé : « Domage ! On l'a manqué de vingt minutes ! » Elle avait cru entendre 12 h 15...

Mais, du rire à la mélancolie, il n'y a qu'un

pas et la lettre suivante était celle d'une personne préoccupée par la mort.

« Vous écrivez beaucoup sur la mort et sur les joies qu'elle réserve à ceux qui échappent aux difficultés de la terre, mais vous ne dites rien pour aider ceux qui restent. Pourquoi ne pas parler, dans votre prochain livre, de la douleur et de l'affliction ? »

Cette remarque est juste et l'on se trompe bien souvent sur la douleur et l'affliction. Presque chacun d'entre nous a été frappé par la perte d'un être cher. La douleur est terrible si vous lui permettez de triompher de vous ; elle peut même aller jusqu'à vous détruire. On devrait comprendre que le système en vigueur dans nos sociétés n'est pas le meilleur. Répugnant à montrer leurs sentiments, les anciens Chinois, par exemple, avaient l'habitude de rire en contant la mort d'un être aimé.

Il n'existe aucun moyen de mettre fin au chagrin causé par la perte d'un être cher. Seul le temps peut apporter la guérison. Le temps cicatrise toutes les plaies. Le temps met fin aux malheurs de cette terre tourmentée ; le temps apporte une fin à la vie elle-même.

Une des grandes abominations de notre époque est l'attitude des entrepreneurs des pompes funèbres qui, pour des raisons économiques, essaient de camoufler la mort en un long sommeil bienheureux. C'est ainsi qu'en Amérique on maquille le visage des morts, qu'on frise leurs cheveux et qu'on les installe sur des coussins, comme des gens qui se seraient assoupis.

On a l'impression que tout, de nos jours, conspire à masquer le chagrin, comme s'il y avait de la honte à montrer que la mort d'un être aimé nous affecte.

Quand une personne part pour un voyage à l'autre bout du monde, la possibilité de son retour existe. Mais, quand un être est mort, alors il a bel et bien quitté cette terre, et il est certain qu'il ne reviendra jamais. Le chagrin que nous éprouvons est souvent teinté d'hostilité, due à l'impression d'être abandonné par le défunt. Réfléchissez à cet aspect du problème qui, bien qu'irrationnel en apparence, est profondément vrai ; celui qui reste éprouve une hostilité inconsciente à l'égard du défunt, et un sentiment de culpabilité. Avons-nous fait tout ce que nous devons pour celui qui souffrait ? Aurions-nous pu le sauver ? Amoindrir ses souffrances ? Quand nous perdons un proche, nous nous interrogeons : a-t-on fait tout ce qui pouvait être tenté ? Si la réponse est négative, elle nous prive de la paix de l'âme.

Il est grand temps de voir la mort sous son véritable jour, de la dépouiller de ces monstrueux artifices. Il est temps d'adopter une attitude nouvelle à son égard. On devrait enseigner aux hommes que le chagrin est naturel, qu'il est une soupape de sûreté permettant aux émotions étouffées de se libérer.

Un grand homme comme Churchill n'avait pas peur — quand l'occasion le justifiait — de laisser couler ses larmes ; et il n'en était que plus grand.

Vous vous demandez comment aider quelqu'un qui souffre à cause de la perte d'un être

aimé. Ne soyons pas hypocrites et ne parlons pas d'un parent car, pour les jeunes d'aujourd'hui, la perte ou la mort d'un parent âgé et encombrant est bien souvent ressentie comme un soulagement. Et c'est la honte de se sentir soulagés qui leur fait dire du disparu : « notre parent bien-aimé ».

La première réaction, quand la mort survient, doit être d'en considérer la réalité et d'accepter l'idée que les choses, désormais, seront différentes. Il y aura tout d'abord les inévitables formalités et les frais. On peut apporter une aide réelle à une personne dans l'affliction en l'écoutant, en lui laissant dire son chagrin et évoquer le passé avec le disparu. De cette façon, toute culpabilité — si elle existe — s'atténue ou disparaît.

Il importe d'aider celui qui est dans le chagrin et de ne pas lui permettre de dissimuler sa peine, car celle-ci doit s'épancher. Pour cela, il faut écouter. Le refoulement du chagrin peut amener à de très graves problèmes de santé, à une profonde dépression. J'ai vu une jeune femme équilibrée et comblée qui subit de graves troubles mentaux à la mort d'un proche. Cela n'aurait pas lieu si les voisins et les amis entouraient la personne dans l'affliction, l'engageaient, même par une attention silencieuse, à parler et à se livrer.

Plus d'une fois, il m'est arrivé d'entendre une veuve dire : « Si seulement j'avais agi autrement, il serait encore parmi nous aujourd'hui. » Il y a également ceux qui se lamentent égoïstement : « Pourquoi m'a-t-il laissée ? Que vais-je devenir ? » Le pire est encore l'éloge du défunt : des phrases vides, des mots... Tout être, sitôt

disparu, n'a plus que des vertus. On ment et on embellit ce que fut la vie du disparu. Outre qu'une telle attitude est indigne, elle est malsaine pour ceux qui pleurent le défunt, car elle les amène à croire qu'ils ont perdu quelqu'un d'infiniment plus grand qu'il ne l'était en réalité.

Si une femme meurt en donnant le jour à un enfant, le père risque de se montrer hostile vis-à-vis du pauvre bébé dont l'existence a coûté la vie à son épouse. Et ce sont deux existences qui sont ruinées, ce qui est une injustice grave.

Qu'est-ce donc que le chagrin ? Bien souvent de l'égoïsme, une révolte contre tout changement. La mort, en ce qu'elle a de définitif, est un bouleversement mal accepté.

Pour revenir à l'attitude à adopter envers une personne affligée, il faut l'encourager à parler du défunt, car les larmes sont libératrices. Mais il faut savoir que le jour viendra de passer de l'autre côté de la barrière. Et si vous êtes psychologue — et les meilleurs se recrutent parmi les amateurs et non pas chez les soi-disant professionnels —, vous pouvez aider efficacement ceux qui en ont besoin.

Il ne faut en aucun cas laisser les gens s'installer dans le défaut qui consiste à s'apitoyer sur eux-mêmes. Il y a une nuance que celui qui cherche à aider autrui doit sentir.

Je dois ici mentionner une lettre qui s'applique à la situation : « Quelque chose de terrible s'est passé alors que mon père mourait. Ma fille, âgée de 18 ans, qui était étendue sur un divan, *s'est endormie pendant que mon propre père me quittait*. Je ne le lui pardonnerai jamais ! » Vous

devez savoir que certaines personnes sont des « assistants de ceux qui trépassent ». Ces êtres, peu importe leur âge et leur classe sociale, ont le don d'aider un mourant à passer dans l'autre vie, tout comme une sage-femme est capable d'aider un bébé à naître et à se séparer de sa mère. Alors que la sage-femme doit demeurer vigilante, l'« assistant du mourant », au contraire, doit donner l'impression de s'endormir, car la forme astrale doit se libérer du corps. Ce n'est pas par manque d'égards que la jeune fille s'est endormie, elle a, au contraire, quitté son corps et aidé son grand-père à entrer dans sa nouvelle vie.

On pourrait dire encore tant de choses sur la mort. Au temps de l'Atlantide, par exemple, on gardait des corps dans des chambres froides pour permettre aux « Jardiniers de la Terre » de prendre possession d'un corps, à un moment choisi par eux, et d'apparaître parmi les humains sous une forme humaine. Ces prises de possession de corps sont les premiers exemples de « voyages dans le temps », car les « Jardiniers de la Terre », qui savent et peuvent tout, doivent voyager dans différents mondes et se mêler à différentes espèces. Ce processus n'est pas le même que celui de la transmigration ; dans cette dernière, en effet, une entité prend possession d'un corps à la suite d'un arrangement ou d'une permission, et demeure dans ce corps pour le reste de sa vie terrestre. Les « Jardiniers de la Terre » pouvaient, eux, prendre possession d'un corps provisoirement et aller où ils le désiraient, puis abandonner ce corps comme une voiture de

location. Pourquoi ne pas ouvrir une agence de voyages qui desservirait les lignes de l'astral ?

Il faut dire quelques mots sur l'âge et le vieillissement. C'est un processus auquel nous sommes tous soumis. Peu importe l'aspect intolérable de ce fait, peu important nos révoltes et notre volonté de repousser la réalité ; l'échéance est inévitable. Un jour vient où, au réveil, nous nous sentons plus raide, nos articulations craquent, bref, l'âge nous a rattrapé, en dépit de tous nos efforts pour l'oublier.

Quand les gens vieillissent, la déchéance n'est pas loin. Et c'est normal, ne croyez-vous pas ? Quoi que vous en pensiez, les êtres ne sont que les fleurs du « surmoi » ! Et les fleurs ne sont que des moyens d'attirer l'attention sur les graines. Ainsi, donc, les gens ne sont que les fleurs portant les graines destinées à la reproduction de l'espèce.

L'union d'un homme et d'une femme permet à l'espèce de se perpétuer. Si les hommes et les femmes sont ici-bas, c'est dans le but de continuer l'espèce et d'enrichir ses connaissances. Mais la loi de la nature — la loi fondamentale — veut que, sitôt la reproduction devenue impossible à cause de l'âge, il ne soit plus nécessaire que la vie continue. Quand les hommes ont passé l'âge où ils peuvent contribuer à produire d'autres hommes, ils n'ont plus de raison d'être sur le plan strictement matériel.

Quand l'espèce humaine était jeune — il y a des millions d'années — les hommes ne vivaient guère plus de trente ou quarante ans et, dès qu'ils n'étaient plus capables de procréer, ils

s'éteignaient. Cela ressemble beaucoup à ce qui se passe avec les fleurs. La fleur éclot sur la plante qui la porte avec ses graines à l'intérieur. Puis, vient le temps où elle se fane. Mais elle a accompli sa tâche — qui est celle de porter les graines et de les rendre disponibles — et, une fois qu'elle a rempli sa fonction, sa raison d'être n'existe plus. Il fut un temps où il en était de même pour des hommes.

Mais la science a doublé ou triplé la durée de la vie. Les gens trichent, veulent donner l'impression qu'ils restent jeunes ; leur mémoire reptilienne se souvenant que la fin de leur potentiel reproductif les rend désormais inutiles, ils affichent une apparence de fausse jeunesse, cherchant par là à persuader autrui qu'ils sont encore capables de procréer. Voilà l'excuse qu'ils ont trouvée pour continuer à vivre. Cette attitude est généralisée chez les stars d'Hollywood. Telle vedette masculine se proclame « le plus grand reproducteur » de l'espèce humaine. Telle actrice de cinéma dont les seins agressifs sont dus, sans doute, à la chirurgie esthétique, affirme qu'elle est le « sex symbol » des temps modernes. C'est l'esprit et l'âme qui importent, et non la chair qui habille le squelette.

Dans le passé, les gens mouraient jeunes, à l'exception de quelques personnes choisies en ce monde par les « Jardiniers de la Terre » ; ces vieilles gens étaient les Sages, dont la mission consistait à transmettre le savoir acquis au cours d'une existence plus longue que la normale. L'obsession de la jeunesse que connaît notre époque, celle qui veut que les femmes

remettent leur corps à neuf selon un modèle idéal à mille lieues de l'original, sert de justification à la compétition sexuelle. Si seulement les gens voulaient être eux-mêmes et accepter leur âge, ils seraient infiniment plus heureux. Il y aurait moins de désordres, moins d'hostilité entre les générations.

Si regrettable que ce soit, il est possible que les « Jardiniers de la Terre » soient les responsables de la dégradation morale de l'espèce humaine. Quand un jardin, si beau soit-il, est laissé à l'abandon et négligé trop longtemps, il dégénère. Les hommes ont subi rapidement la déchéance. Ils sont dans la confusion quant à leur origine. Ils ne savent plus pourquoi ils devraient prendre en considération les choses matérielles et métaphysiques. Ils ne comprennent pas où réside l'harmonie. Ils voient le corps mais non pas l'âme, et ils sont portés à ne croire qu'à l'aspect purement physique. Depuis le début du christianisme, les hommes révèrent une trinité composée du Père, du Fils et du Saint-Esprit. En réalité, la Trinité correspond au surmoi — ou Saint-Esprit —, à la forme astrale — ou intermédiaire — et, enfin, sur la terre, au corps physique.

Sur la terre, le corps physique est le laboureur qui accomplit les besognes et apprend les leçons difficiles que le surmoi, plus inaccessible, ne pourrait supporter. Ainsi, la torture physique serait caractéristique du plan inférieur, et l'être raffiné serait mieux armé pour « encaisser » les chocs psychologiques. Les hommes doivent se souvenir qu'ils sont fondamentalement

composés de trois entités — physique, astral et en rapport avec le surmoi. Du physique à l'astral il existe neuf enveloppes différentes, ce qui n'a guère d'importance, vu qu'elles sont dans des dimensions différentes et qu'il est impossible, dans un plan tridimensionnel, de concevoir une existence à neuf dimensions.

Et — pour achever de vous dérouter — je vous dirai qu'il y a plus de neuf enveloppes sur d'autres plans d'existence. Et encore davantage dans les dimensions supérieures. J'y suis allé !

J'ai reçu la lettre d'un ecclésiastique catholique désireux de garder l'anonymat mais qui m'écrit au verso d'une feuille qui porte ses nom et adresse ! Simple étourderie qui annule toutes ses précautions, mais je ne vous révélerai pas son identité. Beaucoup de prélats m'écrivent, des évêques, un cardinal — soit dit en passant — approuvent mon travail. Dommage que je ne puisse les amener à faire des déclarations à la presse ! Un dignitaire de l'ordre des jésuites et enseignant a approuvé mes travaux. Tous m'écrivent, ne craignant pas de me confier leur nom car ils savent que je ne le révélerai qu'avec leur permission. Ils n'apprécient pas la publicité et vous savez, quant à moi, ce que j'en pense !

Mais revenons à notre prêtre catholique si réservé. Il m'écrit une lettre charmante où il se montre stupéfait de découvrir que les gens se refusent à croire le contenu de mes livres. L'Église catholique enseigne à ses fidèles que le chrétien, à sa mort, abandonne son enveloppe charnelle et que Dieu lui donne une enveloppe spirituelle. Je suppose que, ce processus accompli,

tous chantent en chœur Alleluia ! avec accompagnement de harpes et, d'un coup d'aile, s'en vont rejoindre le rivage astral. Tout est parfait. A chacun sa croyance. Mais en substance, cela ne diffère pas de ce que j'écris. Bien sûr, nous abandonnons notre enveloppe charnelle, mais nous ne recevons pas de corps spirituel, car nous l'avons déjà : notre corps astral.

Je regrette que ce révérend se croie dans l'anonymat ; j'aurais aimé lui écrire qu'il se trompe et que les gens ne refusent pas de croire à mes livres.

Je ne pense pas avoir eu, au cours des seize dernières années, plus de quatre ou cinq lettres vraiment offensantes. Je les garde dans mon musée des horreurs même si elles émanent d'esprits dérangés. L'une me menace des foudres de Dieu et me propose d'intervenir si je lui adresse une certaine somme d'argent. J'ai gardé mon argent et je suis encore de ce monde.

Une correspondante m'insulte pour avoir mal parlé des guérisseurs et autres charlatans. Elle proteste, proclamant quant à elle avoir accompli des miracles, guéri des cancers et convoqué les esprits des morts. Elle est furieuse à l'idée que les gens lisent mes livres, ce qui fait baisser sa clientèle. Elle m'accuse de l'avoir ruinée. N'est-ce pas comique ?

Deux hommes m'ont aussi adressé leur requête qui, je l'avoue, dépasse l'entendement. Ils me demandent, en toute simplicité, de les aider à devenir médecins et, pour cela, ils voudraient me voir. Ne pourrais-je leur envoyer deux billets d'avion en première classe, ainsi qu'une somme

d'argent qui leur permettrait de visiter l'Amérique et de décider de leur lieu de résidence ? Je pourrais payer leur formation pendant cinq ans ou plus s'ils décidaient de se spécialiser. De remboursement, il n'était pas question, mais ils m'assuraient qu'ils prieraient pour moi tous les jours de leur vie.

Il va sans dire que j'étais très touché à la pensée que ces messieurs prieraient pour moi avec ardeur si je consentais à leur donner quelques millions de francs ! De nos jours, il convient de faire attention à l'argent et je n'ai pas les talents pour multiplier les billets de banque. Au Canada, comme dans tous les pays, le gouvernement n'apprécie pas qu'on batte sa propre monnaie : mes correspondants n'ont pas eu leur formation et je ne me suis pas lancé dans le métier de faux-monnayeur.

Je me laisse distraire, voyez-vous ! Mais c'est votre faute, à vous qui m'inondez de lettres en réclamant des réponses. Revenons à vos questions.

Voici une lettre d'Inde. Ma correspondante est très troublée. « La membrane qui enveloppe le bébé à la naissance a-t-elle une importance métaphysique ou psychique pour lui ? »

Non, aucune. Pas plus que le fait qu'il soit brun ou blond. L'amnios est un caractère particulier mais n'augmente en rien la capacité psychique ou le pouvoir spirituel. Certaines personnes pensent différemment, mais ce ne sont que des superstitions de vieilles femmes — tout comme celle qui veut que croiser un chat noir à minuit par une nuit sans lune soit un présage

de malheur. Je me demande toujours comment on peut voir un chat noir par une nuit noire ! N'est-ce pas curieux ? Pour d'autres, la rencontre avec le chat noir dans les conditions ci-dessus mentionnées est interprétée de façon absolument opposée. A vous de décider ! Jouer à pile ou face. Mais j'affirme que l'arnios n'a aucune signification.

Une autre question est venue me mettre du baume au cœur : « La plupart des grandes causes qui nous touchent physiquement (cancer, pauvreté, cécité, etc.) ont leurs fondations auxquelles on peut contribuer. N'est-il pas possible de mettre sur pied une fondation qui pourrait aider une cause comme la vôtre ? »

Chère madame, c'est une véritable bombe que vous lancez là ! Si un projet se réalisait la presse s'en emparerait immédiatement en disant que j'exploite le public, que je vole le pauvre monde, et j'en passe.

On m'a suggéré, il y a quelque temps, de mettre sur pied une sorte de fondation. Je ne suis pas emballé par cette idée, tant de « cultes » ont leur fondation pour ne pas payer d'impôts et s'octroyer des salaires confortables pour « services spéciaux ». Je suis honnête, assez pour avoir en horreur, d'instinct, de telles fondations ; si peu d'entre elles sont ce qu'elles ont la prétention d'être !

Je ne peux m'empêcher de penser que si l'on veut vraiment contribuer à la recherche sur l'aura ou sur tout autre sujet pour lequel je me passionne, on peut toujours le faire sous forme de donation après avoir mûrement pesé sa décision.

Voici maintenant une question qui risque de vous ébranler : « Au sujet du Tai Chi, dans *Le Dictionnaire de Rampa*, vous dites que les Sages chinois l'utilisaient pour désigner ce à quoi nous retournons en quittant ce monde. C'est la finalité ou la fin de toutes choses incarnées. C'est la réunion avec le surmoi et l'état qui, sur la terre, ne peut être comparé qu'à la félicité. Pensez-vous pouvoir développer ce sujet ? Nous dire, par exemple, si le Tai Chi a une quelconque signification pour nous et nous parler de ses origines ? »

Je n'ai rien fait d'autre tout au long de mes treize livres ! Quand nous quittons cette terre, nous faisons un pas vers la « maison ». A mesure que nous progressons d'un plan à un autre plan, la joie va grandissant, jusqu'à atteindre la « béatitude », comme l'appelle mon correspondant. Au stade inférieur de l'évolution, notre tâche est ardue et la récompense relativement faible. Mais plus nous nous élevons, plus nos responsabilités sont grandes, plus le travail physique diminue et plus nos aspirations sont hautes ; ce qui fait que, sur cette terre, il nous est possible de travailler avec la pioche et la pelle « à la Gloire de Dieu ». Les besognes les plus dures n'ont rien de honteux, mais elles ne nous permettront pas de vivre sur un pied d'égalité avec le président de la société qui nous emploie. Vous travaillerez plus durement, vous recevrez moins d'argent, mais vous aurez moins de responsabilités, alors que le malheureux assis dans son fauteuil capitonné (j'ai failli dire « sa cellule capitonnée »), s'il est bien payé, s'il ne se fatigue pas physiquement, a assez de responsabilités pour y gagner un bon

ulcère. Disons que plus on s'élève, moins on travaille physiquement, mais plus on retire de joie à faire bien ce qu'on a à faire, et à être au service d'autrui. Et plus nous montons, jusqu'au neuvième plan d'existence par exemple, nous connaissons un état de félicité qui nous resterait incompréhensible dans le système tridimensionnel. Oserai-je le dire ? Il en va de même avec l'amour. Sur terre, les pratiques chrétiennes inhibitrices ont mélangé l'amour avec le sexe considéré comme un sujet malpropre. Il est donc inutile d'expliquer à une personne dominée par ce préjugé ce que sont, dans la neuvième dimension, l'amour et le sexe. Les termes manquent pour les décrire ; il est pourtant indispensable de tenir compte de l'union des âmes hautement évoluées pour savoir ce que signifient la joie, la félicité, l'extase, etc.

Le Tai Chi a-t-il quelque signification pour nous ? Je vous ai déjà dit que nous étions dans l'Âge de Kali, c'est-à-dire sur le mouvement descendant du pendule, et les choses vont s'aggraver avant de s'améliorer de nouveau. Nous sommes vers les profondeurs, et quand nous aurons atteint le point le plus bas, nous remonterons jusqu'à l'état d'extase sur la terre. Vous et moi n'y serons plus. Plusieurs siècles avant que cela ne se produise, nous aurons disparu vers notre juste récompense. Mais nous pouvons nous assurer une place sur le sentier ascendant, si nous gardons en mémoire à tout moment ce précepte : Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fît. Ainsi, vous échapperez à l'Âge de Kali et marcherez sur la voie du Tai Chi.

Revenons sur terre. J'ai ici des questions envoyées par une comtesse. Voulez-vous en connaître quelques-unes ? Rien de plus simple. Voici la première : « Quand un monde nouveau est créé, ses habitants sont créés pour s'adapter à ses conditions de vie. Leurs âmes sont-elles aussi des âmes nouvellement créées ou existent-elles déjà ? »

Quand un nouveau monde est créé, les entités existent déjà.

Imaginez que New York en arrive à une telle surpopulation que l'approvisionnement en nourriture, en électricité, en eau, etc., y devienne insuffisant. Que fait-on ? Une ville satellite, ou ville-dortoir, est créée dans les environs proches, West Chester, par exemple. Une masse de gens s'y transportent pour y ouvrir les magasins nécessaires à la vie de n'importe quel centre. C'est la naissance d'un nouveau monde. La création d'un nouveau monde signifie toujours que l'un des mondes existants est surpeuplé ou destiné à se désagréger.

Le soleil n'est rien d'autre qu'une pile atomique et, bien qu'il nous semble avoir des milliards d'années, il est aussi une planète dans son enfance.

Cela vous semble difficile à comprendre ? Prenez une allumette. Ce ne peut être qu'un morceau de bois mort. Frottez-la et elle s'enflamme. Des particules se mettent en mouvement et sont projetées loin du noyau soufré ; par conséquent elles se refroidissent rapidement. Mais cette explosion de l'allumette ne dure qu'une seconde, peut-être moins. Ce soleil miniature donne nais-

sance à des planètes qui sont les particules projetées et ne tarde pas à dépérir pour devenir un simple débris carbonisé. C'est ainsi que vont les mondes. A nous, qui vivons sur ces particules, il nous semble que les mondes existent pour des millions d'années, mais, pour ceux qui regardent de loin, ce n'est que la flamme d'une allumette qui grandit puis s'éteint.

Seconde question : « Si ces âmes sont nouvellement créées, jusqu'où se multiplient-elles ? »

De nouveau, nous voilà aux prises avec la relativité. L'espace est sans limite. Nous n'avons pas affaire à un objet tridimensionnel mais à une multiplicité de dimensions. Sur terre, nous sommes limités à certaines dimensions. Si je suis dans ma chambre, elle a quatre murs, un plafond (heureusement !) et un plancher. Si la porte est fermée, je dois l'ouvrir pour sortir, mais si un être de la quatrième dimension — que nous appellerions un fantôme — désirait entrer, eh bien ! ce ne serait pas un problème, car les molécules des murs ne lui offriraient aucune résistance. Prenons l'exemple de la glace, substance solide et dure ; brisons-la ; changeons son taux de vibration, laissons-la fondre et se transformer en eau, une substance totalement différente de la glace, une matière fluide susceptible de prendre la forme du récipient qui la contient, chauffons-la et augmentons sa vibration ; nous obtenons une vapeur.

Si la glace représente le corps humain, le stade où elle se transforme en eau serait l'équivalent de celui où nous nous dépouillons de notre corps physique pour aller dans le monde astral. Après

cette phase, nous passons du stade liquide à celui de vapeur, puis de gaz. Il vous serait impossible de faire passer un morceau de glace à travers une substance telle que le papier buvard, mais vous pourriez y faire passer de l'eau, et encore plus facilement du gaz.

Vous constatez que les molécules de glace, les molécules d'eau et les molécules de vapeur sont différentes. C'est exactement la même chose avec le corps et l'âme.

Troisième question : « On nous enseigne que notre Créateur est un Dieu unique. Y a-t-il une seule entité à la tête de toute la création ou bien un groupe en charge de notre "Totalité" ? »

Cette question sur Dieu est la pire des colles. Prenons le problème comme suit : vous êtes un être humain composé d'un ensemble d'accessoires placés à des points stratégiques. Et tout cela, c'est *vous* — seulement vous — et ce *tout* est composé de parties dépendantes les unes des autres. Vous pourriez continuer à fonctionner si vous perdiez une main ou une jambe, mais vous ne pourriez pas vous passer de votre tête. « Dieu » est cette entité qui comprend l'ensemble des univers, et ils sont des milliards, et chaque univers est une partie essentielle du « Dieu » fondamental.

Quatrième question : « Quand nos épreuves en ce monde seront finies, nos âmes vivront-elles éternellement ? Vous m'avez gagnée à l'idée qu'après plusieurs vies, nous irons dans des lieux meilleurs. Mais dans combien de mondes aurons-nous à passer ces épreuves, et où finirons-nous ? »

Nos « âmes » vivront aussi longtemps que « Dieu » vivra, car notre âme, notre « surmoi », est une partie de la composition divine. Si vous vous piquez avec une épingle et que vous la retirez immédiatement, elle vous semblera nette, mais si vous la regardez sous un microscope puissant, vous y découvrirez une infime molécule de vous-même : cette molécule isolée est ce que vous êtes vous-même pour « Dieu ».

Cinquième question : « J'ai été élevée dans la religion catholique. On ne nous a que peu parlé des années au cours desquelles Jésus a disparu. Était-il vraiment en Asie ? Tous les livres diffèrent sur ce sujet. S'il est resté si longtemps en Asie, c'est sans doute qu'il aimait ce qu'il y apprenait. Bien sûr, l'idée que je me faisais de lui a changé. Vous recevrez très bientôt d'autres nouvelles de moi. »

J'ai réfléchi à cette dernière phrase, me demandant s'il fallait y voir une promesse ou une menace.

Mais il est vrai que Jésus a erré, loin des lieux qui lui étaient familiers. Jésus a parcouru l'Inde, la Chine et le Tibet, et la religion chrétienne primitive est pour une large part un amalgame de religions orientales qui a permis de dégager un dogme susceptible de convenir à la mentalité occidentale.

Il est certain que Jésus a aimé ce qu'il a découvert en Orient. Il serait allé au Japon pour échapper à la crucifixion !

De retour de ses voyages, Jésus s'est rendu en un lieu où, certain de n'être dérangé par aucun témoin oculaire, il a abandonné son enveloppe

charnelle. Son corps fut alors occupé par une autre entité, selon un arrangement décidé au préalable. C'est ainsi que Jésus, l'homme, quitta son corps et que l'esprit du Christ devint le « Christ ». Ce n'est pas autre chose que la transmigration.

Tant de gens semblent éprouver une réelle difficulté à comprendre la transmigration que le Christ lui-même a enseignée.

De même qu'il a enseigné la réincarnation et, si on lisait la Bible avec un esprit ouvert, on n'aurait aucune peine à comprendre. La Bible n'est pas, de nos jours, ce qu'elle fut — ou devait être — à l'origine. Elle a été traduite, retraduite, mal traduite, interprétée, et des milliers d'éditions différentes en ont été produites. Le chef de telle Eglise a décidé que tel ou tel point du dogme ne pouvait plus être enseigné. La Bible devrait être vue comme une déclaration de politique générale, plutôt que comme une suite de récits sans transition. La Bible est un grand livre, mais il faut du bon sens pour lire un document si ancien et si éloigné de son projet originel.

« Comment se fait-il, disait mon correspondant, que vous qui travaillez depuis si longtemps sur l'aura, n'avez jamais d'articles dans les journaux ? »

Pensif, le vieil homme retira d'une grande enveloppe une coupure de presse du *National Enquirer*, en date du 24 septembre 1972.

Il semblait que certains journalistes aient décidé de louer les efforts passés et futurs des Russes en matière de recherches sur l'aura.

L'article visait à démontrer que les « plantes » prévoient les changements de temps. C'est vrai : je le dis depuis des années.

L'article affirmait également : « Il est évident que les Russes sont en avance sur les Américains dans les domaines de l'influence de l'esprit sur la matière, la télépathie, etc., avance que nous ne rattraperons peut-être jamais. La découverte stupéfiante qui permet de filmer en couleur l'aura humaine est la preuve de cette étonnante avance des Russes ! »

Cela aussi, je le sais depuis des années. Je

connais dans le détail tous les travaux des Russes dans ce domaine; j'ai envoyé mes livres en U.R.S.S. où l'on a été impressionné par *Les Secrets de l'aura*. La vente de mes livres dans ce pays a été très importante, et les Russes ont su mettre à profit une large part de ce que j'avais donné à entendre.

Je vous accorde que ce pays a fait des progrès, mais c'est un peu décevant de constater qu'il n'en va pas de même de ce côté de l'Atlantique. Ici, on donne l'impression de se gargariser quand les communistes réussissent à copier quelque chose ou quelqu'un, mais maintenant que je suis citoyen canadien, je sais qu'il est vrai que « nul n'est prophète en son pays » ! Mes livres ont été pillés; on en a cité des extraits sans jamais donner un coup de chapeau à l'auteur. C'est la vie.

Un autre livre fait l'éloge de la « science » russe. J'ai écrit à son auteur qui n'a même pas eu la courtoisie de me remercier et a omis de me répondre. J'en viens à me demander si je ne suis pas un peu « cinglé » de répondre à toutes les lettres que je reçois et de remercier ceux qui m'envoient des articles. J'ai tort mais je me dis toujours que je peux aider quelqu'un. Je tiens à déclarer que les Russes n'ont pas le monopole de la recherche sur l'aura. Ils semblent en revanche avoir le monopole des capitaux destinés à la recherche. Il est triste de dire que, sans argent, les inventions les plus prometteuses sont torpillées. C'est ce que je découvre chaque jour. Il existe un « téléphone avec le ciel » et une bonne caméra pour photographier l'aura; toutefois, les

Russes, jusqu'ici, ne se sont pas occupés de l'aura véritable, mais de l'enveloppe aurique sous-éthérique. Ils ne sont pas allés au cœur du sujet mais peut-être le pourront-ils avec le temps !

On me demande encore : « Est-il exact que la plupart des leaders du monde étaient des artisans ou des boutiquiers ? Si c'est vrai, pourquoi ? »

Je crois que votre question a quelque fondement. On peut dire que, pour la plupart, les leaders sont d'origine modeste, et à cela il y a une raison. Les « Jardiniers de la Terre » considèrent que ceux qui sont délégués pour aider l'humanité doivent être en contact avec la masse car, si un homme revenait sous l'aspect d'un roi, il est plus que certain que ses seuls contacts seraient avec des êtres de rang royal ou princier.

Jésus était fils de charpentier. Peut-être a-t-il manié lui-même les outils, bien que nous n'ayons jamais entendu dire qu'il ait été lui-même charpentier. Mahomet était un commerçant arabe qui, vers quarante ans, commença à recevoir des instructions et des messages qui l'amènèrent à créer la religion musulmane et à rédiger le Coran.

Quant à Moïse, c'était un enfant abandonné auquel il arriva — pour son bonheur ou son malheur — d'être recueilli par une princesse, ce qui ne l'empêcha pas de demeurer proche des gens simples.

Gautama était prince par sa naissance. Mais se rendant compte que son rang le tenait à l'écart du peuple, il renonça bien vite à sa caste et

abandonna ses nombreuses épouses en dépit de leurs lamentations, et s'en alla parcourir le pays comme un homme pauvre et humble. Il devint le Bouddha, fondateur du bouddhisme. Pour être avec le peuple, il a renoncé à la fortune et à tous les biens matériels.

Parfois, les questions de mes lecteurs restent un mystère pour moi : « Est-il possible qu'il existe un absolu quelque part entre la septième et la neuvième dimension ? » me demande-t-on.

Qu'est-ce qu'« un absolu » ? Je ne sais si mon correspondant entend par là un Dieu. Si c'est le cas, eh bien, ma réponse est non. Même les Manus vont beaucoup plus haut que la neuvième dimension. Les Manus qui s'occupent de ce monde, par exemple, sont les marionnettes d'un surmoi manu.

« Le nombre des lois gouvernant une entité diminue-t-il à mesure qu'elle s'élève dans l'échelle de l'évolution ? »

Oui, les lois diminuent. Elles sont destinées à contrôler les masses, et bien souvent une loi qui bénéficie à la masse est injuste pour certains. Mais je le répète, la loi n'est pas faite pour chacun des individus pris isolément. Elle doit être formulée de façon à s'adresser à la majorité.

Si vous avez déjà lu un formulaire d'impôts, vous savez ce que je veux dire ! Les instructions sont si obscures que l'on n'y comprend goutte, et je ne dois pas être le seul dans ce cas. Mais revenons à notre question. Plus une personne s'élève, moins elle a besoin, pour contrôler son comportement, de lois stéréotypées. Parvenu à

une certaine position, un être sait d'instinct ce qu'il doit faire ou ne pas faire.

« Devient-il plus facile de se développer à mesure que le plan d'évolution est plus élevé ? »

C'est relatif. Vous devez vous souvenir que plus vous vous élèverez, plus grande pourra être votre chute ; mais, pour répondre à cette question, je dois reprendre l'exemple de l'école.

Quand un enfant est à l'école, il est entraîné à l'étude, entraîné à se souvenir, formé à absorber de l'information. S'il quitte l'école pour travailler, il oublie et perd l'habitude d'étudier ; s'il doit reprendre le collier quelques années plus tard, il éprouve les plus grandes difficultés.

Si, au contraire, il poursuit ses études progressivement, choisissant peut-être la médecine ou le droit, tout lui paraîtra plus facile.

On pourrait dire qu'une personne qui évolue consciemment et continuellement — et ne retombe pas dans l'erreur — peut se développer plus aisément qu'une autre qui « traîne les pieds ». Mais, si cette personne fait une erreur et stoppe son évolution, elle risque de faire marche arrière, de se fourvoyer, et de devoir recommencer. Et cette fois les choses seront plus dures.

« Toutes les entités humaines possèdent-elles un corps astral ? »

La réponse est oui. Non seulement tous les hommes, mais tous les animaux et même les minéraux. Toutes les choses vibrent. La plus petite chose existant en ce monde est en état de constant mouvement moléculaire. Si vous regardez une montagne, pensez que ce n'est pas une

masse rocheuse inerte, plantée dans le paysage pour vous empêcher de voir ce qui est de l'autre côté. C'est une énorme masse de molécules vibrantes, et l'action de toutes ces molécules vibrant à l'unisson établit un champ électrique qui donne un corps astral et une aura. La réponse est donc : oui, tout a un corps astral, tout a une aura.

Il arrive qu'on me réprimande — courtoisement — parce que je me répète souvent tout en variant ma formulation. Mais — et ceci vous prouvera combien il est difficile de plaire à tout le monde — une personne m'écrit pour me dire combien elle m'en est reconnaissante car, de cette façon, dit-elle, je vais au bout d'une idée et parviens à la rendre totalement compréhensible.

« Voudriez-vous nous expliquer comment contrôler son esprit et diriger sa pensée ? »

J'ai déjà traité bien souvent de cette question, mais je suis prié de me répéter, aussi, tous ceux qui n'aiment pas la répétition doivent-ils lire, ou relire, et peut-être pourront-ils apprendre quelque chose !

La véritable source de connaissance, la véritable source d'action est le subconscient. Mais celui-ci est comme un vieil homme paresseux qui ne demande qu'à s'asseoir en fumant sa pipe. Il sait qu'il est le détenteur d'un important savoir mais il ne tient pas à se dessaisir de la moindre parcelle, et ne tient pas davantage à bouger. Il vous faut donc aller à lui pour l'y forcer.

Si vous désirez diriger votre pensée ou contrôler votre esprit, vous devez savoir très exactement ce que vous voulez ; il est inutile de

chercher quelque chose, à moins de savoir ce que vous cherchez.

Supposons que vous vouliez apprendre quelque chose; vous vous installez dans un lieu calme et pensez au sujet que vous désirez étudier. Vous redoutez, peut-être, d'être trahi par votre mémoire, mais néanmoins vous voulez étudier. Vous dites à votre subconscient ce que vous voulez faire, pourquoi vous désirez le faire, et dans quelle mesure ce que vous apprendrez vous sera profitable. Vous devez ensuite vous « voir » en train d'étudier ce que vous voulez; et si vous vous représentez cette image trois fois de suite, il est possible que votre subconscient se réveille et vous aide à atteindre votre objectif.

Il s'agit d'évoquer votre personne en train d'étudier. Évoquer n'est pas imaginer. L'imagination est une chose à laquelle on ne peut se livrer que sur la base imaginaire.

« Vous voir » est possible, en accord avec les lois physiques. Supposons que vous soyez tourmenté par le désir d'acheter un bateau; si vous vous voyez soudain à la tête d'une grosse somme d'argent, puis sur un chantier naval pour faire votre choix, il se peut que cette vision se réalise. Vous pouvez obtenir, tôt ou tard, ce que vous pouvez matérialiser devant vos yeux.

Asseyez-vous, croisez les jambes, joignez les mains devant vous et adressez une pensée intense à votre subconscient, appelez-le par trois fois et répétez: « Attention! Attention! Regarde dans mon esprit.» Ayant prononcé trois fois cette phrase, pensez avec clarté au sujet pour

lequel vous souhaitez la collaboration de votre subconscient.

Retournons au pendule : vous voulez que votre pendule vous dise où se trouve de l'or ? Sensibilisez-le avec une parcelle d'or (nous avons vu comment au début de ce livre). Procédez ensuite à l'évocation : vous vous « voyez » tenant le pendule et vous voyez l'oscillation indiquant l'or. Vous prenez une carte et essayez de localiser l'or. Si vous transmettez l'information avec une clarté absolue, si vous faites sentir à votre subconscient les avantages qu'il y aurait, pour vous, à aboutir, vous serez capable de détecter de l'or, s'il y en a.

« La vie du Leader du Monde sera-t-elle aussi pénible et aussi remplie de misères que la vôtre ? L'humanité l'écouterait-elle ou se contenterait-elle de lui rire au nez en réclamant des preuves de ce qu'il avance ? Naîtra-t-il dans un pays « politiquement acceptable » pour le reste du monde, ou aura-t-il aussi à souffrir de discrimination raciale ? »

A cette question, je répondrai ceci : le Leader du Monde n'a rien à voir avec ces vedettes, sous les feux des projecteurs, qui répètent qu'elles sont seules à pouvoir sauver le monde. Le véritable Leader du Monde vit dans l'anonymat et n'est pas encore connu. Quand l'heure viendra, il apparaîtra sous les feux d'une publicité qu'il n'aura pas souhaitée.

Oui, il aura à souffrir et ne sera pas cru ; la presse le persécutera mais si son message atteint ne serait-ce qu'un millier de personnes, sa venue n'aura pas été vaine. Il existe actuellement sur

cette terre. Le corps qui le recevra est prêt. Au moment opportun, la transmigration se produira et une entité de plus grande envergure viendra pour continuer la tâche. Ce processus est le même que celui qui intervient dans la chirurgie et dans l'art. Ce n'est pas le grand patron qui pratique l'incision, mais un assistant de moins grande réputation. Et, quand ce dernier a préparé le terrain, c'est au maître à intervenir et à exécuter ce qui lui vaut d'être appelé « maître ». L'opération achevée, c'est à un autre, moins prestigieux que lui, qu'il s'en remet pour suturer la plaie. Il se passe la même chose avec les Leaders du Monde qui viennent ici et prennent possession d'un corps entraîné à opérer sur la terre. Ne serait-ce pas du gaspillage si une grande entité devait perdre trente ans à trimer sur cette vieille terre ? C'est pourquoi la relève a lieu par transmigration.

J'ai sous les yeux des questions venant d'un homme dont le nom est célèbre grâce à un thé en sachets. Il est intéressé par le problème de la longévité : « Beaucoup de gens ont le sentiment qu'il est possible, grâce aux progrès de la science, de vivre plus vieux qu'il y a deux siècles. Où est la vérité ? La durée de la vie peut-elle être prolongée indéfiniment ? Les morts prématurées, si fréquentes dans le passé, ont-elles pour cause la pauvreté, les mauvaises conditions de vie, etc. ? »

A dire vrai, il n'y a en théorie aucune limite à la durée d'une existence humaine ; tout dépend du souvenir emmagasiné dans les cellules de notre cerveau, et qui permet au corps de reproduire

des parties identiques. Si nous avons une mémoire assez forte — subconsciente, s'entend —, nous pourrions vivre presque indéfiniment. Malheureusement, à notre stade d'évolution actuel, la mémoire se détériore. Il se passe pour elle ce qui se passe dans cette plaisanterie éculée sur l'armée. Une centaine d'hommes sont alignés. A un bout du rang, l'officier murmure quelque chose à l'oreille de son voisin qui, lui-même chuchote... etc. Quand le dernier homme délivre le message, celui-ci n'a plus de rapport avec le sujet originel.

La même chose se produit avec les humains. Nous pouvons dire qu'un fragment du tissu humain s'est usé et que l'entité-corps exige qu'on procède à une remise en état ; mais la mémoire étant lasse des répétitions, de légères imperfections se produisent dans le type, la texture ou la couleur de la peau. C'est ainsi que nous nous retrouvons avec des taches de vieillesse, des rides, etc.

Le jour viendra, où les gens pourront vivre cinq ou six cents ans, et cela ne sera pas dû à des découvertes dans le domaine de la chirurgie ou de la médecine, mais à des développements dans l'électrochimie, pour la bonne raison que, si nous pouvons maintenir notre équilibre chimique, nous pourrons obtenir les voltages corrects du cerveau et vaincre les maladies les plus graves. Quand une personne est épuisée par l'excès de travail, sa structure chimique interne manque des composants producteurs de l'énergie qui la garde en condition. Si cette personne prend du sucre (pourvu qu'elle ne soit pas diabétique), elle

bénéficiera d'un coup de fouet, et sa fatigue s'évanouira temporairement. Sa batterie aura été rechargée et fonctionnera de nouveau normalement.

Je viens de recevoir de mon vieil ami Jim Dodd, qui vit en Amérique, une coupure de presse. Il s'agit d'un article sur la « médecine électrique », et mon point de vue sur ce sujet l'intéresse beaucoup. Il est question de la victime d'un accident de voiture ; les chirurgiens, d'après ce que j'ai pu comprendre, ont simplement prélevé la chair sur l'articulation meurtrie, laissant l'os à nu. Histoire pitoyable.

Cet article sur la « médecine électrique » ne fait que confirmer ce que je vous répète depuis longtemps : « Nous nous arrêtons rarement pour réfléchir au fait que notre corps fonctionne grâce à l'électricité. C'est pourtant exact. » Et Jim Dodd me demande ce qu'il y a de vrai dans cet article. Il y a là une grande part de vérité, mais la médecine est malheureusement toujours en retard d'un siècle, si ce n'est plus. Les médecins orthodoxes partisans du classicisme n'osent pas risquer leur réputation en tentant un quelconque traitement que l'usage n'a pas consacré depuis des années et qui n'a pas été reconnu par la confrérie des médecins.

Oh ! N'oubliez jamais que les médecins ont un ordre beaucoup plus puissant que les syndicats, et que les règlements en sont très rigides. Mais cela nous éloigne de notre sujet.

J'affirme que l'on peut réaliser des choses extraordinaires avec l'électricité. Convenablement utilisée, elle peut hâter les guérisons et

faciliter la soudure d'os fracturés. D'un côté, il y a l'électrocution, qui arrache l'individu à son corps et envoie son astral se promener à travers l'espace, et de l'autre on voit que l'électricité peut aider à mettre des enfants au monde.

C'est l'anesthésie électrique qui intéresse tout spécialement Jim Dodd, et l'article qu'il m'adresse me semble aujourd'hui dépassé; l'efficacité de l'anesthésie électrique a été définitivement prouvée. Deux électrodes étant placées derrière la tête avec un courant assez faible, le patient plonge dans un sommeil sans rêves, l'astral continuant à penser pour sa part: « Sapristi! je n'apprécie guère ce traitement, je m'en vais! » C'est ainsi que l'astral abandonne le corps pour n'y revenir que quand le courant est coupé.

Attention! Réfléchissez avant d'essayer l'électricité! Le meurtre est une erreur à ne pas commettre, tout comme le suicide. En lisant tous ces détails, n'y puisez pas d'inspiration. Je vous répète que le meurtre ou le suicide sont vraiment des erreurs monstrueuses.

Si une personne connaît la technique simple qu'est l'électro-anesthésie, n'importe qui peut se trouver « endormi » par surprise et à son insu. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les médecins sont si prudents, préférant entourer la chose d'un certain rituel afin de la faire paraître plus difficile qu'elle n'est en réalité.

Grâce à l'électricité, le patient que nous voyons sur un chariot dans la salle d'opération, serait endormi en un instant. L'anesthésiste placerait deux électrodes de chaque côté de la tête; le

courant passerait et le patient s'endormirait aussi rapidement que s'éteint une ampoule électrique quand on tourne le commutateur. Pas de halètement, pas le moindre mouvement, le patient serait « débranché ».

Une fois l'opération terminée, le courant serait coupé et le patient se réveillerait, sans se rappeler la moindre souffrance en liaison avec l'opération.

Chose intéressante, cet état dure de douze à vingt heures. Cette forme d'anesthésie sera en usage, un jour ou l'autre. Ce n'est qu'une question de préjugés à dépasser et de peur à vaincre. Le processus évoque sans doute à nos yeux l'électrocution et donc la mort.

L'introduction de l'électricité dans l'anesthésie est un bienfait, tout particulièrement pour les opérations du foie et du rein. L'opération du rein nécessite, en effet, une anesthésie très importante, c'est-à-dire qu'il faut une énorme quantité de gaz anesthésiant ; le rein, outre l'opération qu'il doit subir, doit éliminer ces produits toxiques, ce qui complique encore sa tâche. Quelle que soit l'opération, une absorption importante de produits nocifs est susceptible de perturber le métabolisme du patient, alors que l'induction électrique supprime tous ces inconvénients. Pas de souffrances, pas de produits toxiques, seul un profond sommeil sans conséquences désagréables.

Voilà donc pour vous, mon pauvre Jim Dodd. Quand vous lirez cela, vous aurez votre réponse. Domage qu'elle ne vous soit pas parvenue avant l'opération. C'est certainement ce que vous penserez.

Continuons à examiner quelques-unes des questions qui semblent intéresser le plus grand nombre. Commençons par l'exorcisme: « Des gens d'Église affirment s'être livrés à cette pratique, certains avec succès, d'autres avec de piètres résultats. Comment, à moins d'être doués du don de double vue, savent-ils à qui ou à quoi ils ont affaire ? Est-il permis de croire à l'exorcisme ? »

Si un lieu est hanté, c'est qu'il abrite une entité indésirable qui crée un sentiment désagréable dont on est conscient, sans pouvoir toutefois expliquer comment et pourquoi. Dans certains cas, cette entité est visible. Dans d'autres, on la sent ; ceux qui sont dépourvus du don de double vue éprouvent un très fort malaise, leur esprit est traversé par d'étranges impressions, et même les moins clairvoyants d'entre eux *savent* qu'il se passe quelque chose d'anormal.

Ceux qui sont capables de pratiquer l'exorcisme émettent des ondes télépathiques puissantes et peuvent projeter avec force leur pensée. Un ecclésiastique qui s'est totalement convaincu par hypnose qu'il agit comme le bras droit de Dieu — et le gauche également — se sent comme survolté: il est la réponse à la prière divine. Sûr de lui, il impose sa présence et l'entité qui hante les lieux n'aime pas du tout cela: « Je ne peux pas supporter cette personne. Si elle reste ici, je m'en vais. » Ainsi, les forces qui hantent s'en vont-elles vers de nouvelles pâtures où aucun ecclésiastique ne viendra projeter ses ondes contraires. C'est aussi simple que cela. Ce n'est qu'une question de télépathie, parce que — quoi qu'en pense chacun de nous — tous les individus

sont, dans une certaine mesure, doués de télépathie. Il a été prouvé, par exemple, que, même lorsqu'une personne (qui nie posséder ce don) est soumise à un test et pense à une personne non douée de télépathie, le pouls et la tension de cette dernière peuvent être modifiés. Nombre de choses concernant le don de double vue et la télépathie ont été prouvées, mais n'ont pas été rendues publiques, pour la bonne raison que le meurtre et l'hémoglobine se vendent mieux dans les journaux.

J'ai là, à votre intention, une petite note humoristique. C'est un paragraphe d'une lettre qui m'est adressée. « Une femme écrit à notre journal pour dire qu'elle est incapable de trouver le sommeil si les draps ou la taie d'oreiller sont à rayures. Elle prétend qu'elle sent ces rayures — que la lumière soit allumée ou éteinte — et qu'elles perturbent son sommeil. »

Plus sérieusement, on me demande encore : « Pouvez-vous expliquer le but de l'évolution du règne végétal et animal ? »

Beaucoup de gens croient que les plantes se transforment, par l'évolution, en animaux et les animaux en humains. Ce qui est faux. Vous n'avez jamais entendu dire qu'un cheval se soit transformé en vache, ou qu'une feuille de laitue soit devenue un oiseau. Le règne animal, le règne végétal ainsi que l'espèce humaine sont des genres différents et séparés. La vérité absolue est que certaines planètes voient les animaux prendre la place des humains. Sur d'autres, ce sont les végétaux qui règnent en maîtres. Il existe même une planète où les plantes et les arbres

sont à même de se mouvoir. Rassemblant leurs racines, qui ont subi des modifications, ils se déplacent et vont les enfoncer ailleurs, afin d'absorber la nourriture qui leur est nécessaire. C'est cela, l'évolution ; peut-être que, du point de vue humain, un chou sur cette terre n'est pas conscient, mais peut néanmoins reconnaître les gens et les émotions. Je vous imagine en train de sourire ; vous ne me croyez pas. Cependant, le fait a bel et bien été prouvé par des tests de laboratoire. Ce qui fait que, si votre grand-tante était une bonne vieille dame, son aspidistra serait plus heureux, se développerait mieux et aurait une plus belle couleur. Quant à la plante de telle vieille chipie, pas étonnant qu'elle soit rabougrie. Si vous souriez à vos pommes de terre, elles feront de leur mieux pour pousser. Voilà la morale de l'histoire.

L'évolution subit un mouvement ascendant ; les végétaux et les plantes que nous connaissons sur cette terre deviendront donc, dans une évolution différente, dans une autre incarnation, des personnalités intelligentes du monde végétal.

Les animaux eux aussi se développent en direction d'un état spirituel. Ce qui ne veut pas dire que votre chat va soudain découvrir la peinture et devenir un Rembrandt ou un Picasso. Leurs valeurs sont différentes. Elles consistent en un aboutissement spirituel, tout comme dans le passé, avant l'avènement du communisme, de la télévision et de la presse, les seules valeurs qui comptaient en Orient étaient celles de l'esprit, de la pureté et de la pensée religieuse authentique. Les gens gagnaient assez pour assurer leur

subsistance et pouvaient progresser pendant leur séjour sur terre sans avoir à y revenir. Jadis, les hommes étaient d'une meilleure qualité que ceux d'aujourd'hui. Ils n'étaient pas contaminés par les médias et par l'argent. Qu'importe, de nos jours, qu'une personne soit de bonne compagnie et agréable à vivre, tout ce qui compte, c'est son compte bancaire. Jugé sur ce dernier critère, je ne pèserais pas lourd ! Mais je sais des choses dans le domaine spirituel, et l'on n'emporte pas son compte en banque de l'autre côté. Le mien se réduit à du savoir que je pourrai emporter avec moi quand l'heure viendra.

Chose curieuse, je trouve là une autre question sur ce sujet : « Les minéraux, sur n'importe quelle planète, sont-ils intelligents ? »

Ma réponse est oui. Je vous ai déjà dit que, sur certaines planètes, la molécule de carbone n'est pas l'élément de base ; ce peut être le silicate, et il existe des pierres pensantes, des entités mouvantes. Si vous étiez en mesure d'aller le vérifier sur place (mais, comme la chose est impossible, inutile d'importuner l'agence de voyages), il vous faudrait peut-être passer toute votre vie à les regarder avant de noter la moindre amorce de mouvement car, pour une créature capable de vivre un ou deux millions d'années, la vitesse de son déplacement n'a pas beaucoup d'importance. Ainsi, les pierres qui se meuvent prennent-elles leur temps.

Je croyais en avoir fini avec le sujet de la transmigration, mais il n'en est rien car une autre question vient de me parvenir. « Il a été dit que le corps change, molécule par molécule, tous les

sept ans. Que se passe-t-il en réalité ? Certains livres venant de l'Orient donnant cette information pourraient-ils être trahis par une mauvaise traduction ? »

Imaginons que le jeune Jean Dupont soit las de la vie ; rien ne va pour lui ; il en a assez de cette terre où tout le monde est déprimé. Il songe sérieusement au suicide, ce qui est stupide car il sera renvoyé sur terre dans des conditions encore pires. Mais avant qu'il ne se supprime, un message lui parvient dans son sommeil. Pierre Durand, qui est dans l'astral, désire revenir sur terre pour accomplir une tâche particulière ; il a procédé à un arrangement avec le conseil de contrôle, arrangement selon lequel Jean Dupont pourra quitter son corps, pourvu qu'il autorise Pierre Durand à en prendre possession. Jean Dupont n'attache pas une grande importance à ce message mais plus le temps passe et plus il se sent prêt à y consentir. L'idée, enfin, est mise à exécution. Jean Dupont s'étend quelque part, la Corde d'Argent est rompue et rattachée à une Corde d'Argent issue de Pierre Durand, l'homme de l'astral qui prend possession du corps de Jean Dupont.

Le pauvre Pierre frissonne d'effroi dans ce corps en si mauvaise condition. Les muscles sont flasques, les pieds se refusent à aller où on les dirige et la vue est mauvaise. De plus, ce corps dégage une odeur nauséabonde. Peu importe, Pierre s'y fera, même si pour l'instant il est loin d'être satisfait. Il éprouve ce qu'éprouve l'aviateur qui doit piloter un avion auquel il n'est pas habitué : il tâtonne, cherche les commandes, les

cadrans, etc., puis, avec précaution, remet l'appareil en marche. Bientôt, il est en mesure de contrôler ce nouveau corps, mais ne peut se défaire d'un sentiment d'étrangeté intolérable. C'est ainsi que l'une après l'autre, les molécules de ce corps d'emprunt sont changées, et le résultat est qu'au bout de sept années, le corps n'a plus la même composition : il est maintenant devenu celui de Pierre Durand. Et il est heureux, ayant retrouvé un corps familier.

Autrefois, le haut clergé avait la faculté d'instruire les gens sur ces pratiques. Les corps pouvaient être essayés et mis à l'épreuve et, comme je l'ai déjà dit, il existait en Atlantide des corps « sans propriétaire » à la disposition des « Jardiniers de la Terre », en vue de leurs déplacements.

On me pose aussi des questions sur les yétis : « Beaucoup de gens affirment les avoir vus — dans différentes parties du monde — et les avoir photographiés. Est-ce exact ? Les têtes, les mains et autres détails qu'on expose parfois sont-ils authentiques ou sont-ce simplement des objets fabriqués visant à attirer les visiteurs ? »

Il est bien étrange de penser que des hommes sont allés sur la lune, que des vaisseaux-robots ont été envoyés sur Mars, etc., alors que l'homme n'a pas encore exploré tous les aspects de la terre. Nombreux sont les secteurs du Canada, de l'Alaska, du Tibet, de l'Inde et de l'Afrique où les humains ne sont jamais allés ; et dans ces régions perdues existent encore les survivants d'une espèce qui aurait dû s'éteindre voilà des siècles. Oui, les « yétis » existent. Ces créatures sont les survivants d'une espèce qui a disparu de la terre.

Il s'est passé pour elle ce qui se passe quand on drague un lac pour le vider des poissons qu'il contient, afin de le peupler avec une autre espèce : quelques poissons s'échappent du filet, se cachent dans un creux de rocher, et se reproduisent. Il est bon que les yétis vivent dans des régions peu accessibles, car les bourreaux sanguinaires se feraient un plaisir d'en tuer un pour étaler sa peau devant la cheminée de leur salon.

Quant aux « spécimens » que vous pouvez voir dans les musées ou expositions, ce ne sont que des reproductions souvent remarquables, mais fausses.

« Que sont les pyramides ? D'où tirent-elles leur origine ? Comment furent-elles bâties ? Quel était leur véritable usage ? Un objet en forme de pyramide est-il utile ? »

Voilà une véritable question !

Les pyramides sont des balises, tout comme celles qui guident les appareils sur un terrain d'aviation, comme les bouées flottantes qu'on voit sur la mer pour les navires. La pyramide, ayant quatre côtés, peut aider à refléter les signaux.

Au temps où les « Jardiniers de la Terre » venaient en ce monde, ils se déplaçaient dans l'espace et devaient être guidés, tout comme des bateaux entrant au port.

Au temps où les pyramides furent bâties, on possédait des secrets de construction et des techniques que nous ne connaissons plus, des moyens qui, par exemple, pouvaient annuler les effets de la pesanteur. On était ainsi en mesure

de soulever des blocs de pierre et de les guider vers leur destination.

Ce n'est pas de la fiction. C'est un fait. De nos jours, on a construit aux U.S.A. un hôtel composé d'alvéoles tout équipés, assemblés sur une charpente métallique ; mais, bien sûr, on a utilisé un moteur, ce qui n'était pas le cas pour les pyramides qui ont été construites à l'aide de machines antipesanteur.

Le sphinx est, lui aussi, un repère destiné à localiser les trésors fabuleux enfouis au-dessous, en l'occurrence un musée des arts et sciences. C'est à cette fin que le sphinx fut édifié.

Peut-être l'ignorez-vous, mais il existe plusieurs sortes de pyramides de par le monde. L'Égypte n'en a pas le monopole. Le Mexique et le Brésil en possèdent ; ainsi que la Chine. Les navigateurs de l'espace pouvaient, d'après des signaux émis depuis ces pyramides, se diriger et gagner le port spatial de leur choix. Je répète le plus sérieusement du monde qu'il ne s'agit pas de fiction, mais d'une vérité absolue.

J'ai là une dernière question qui intéressera beaucoup d'entre vous : « Où est l'astral inférieur ? Et quelle est sa définition ? »

L'astral inférieur est une zone — ou temps continu — où les vibrations, au lieu d'être tridimensionnelles, sont à deux dimensions et où les conditions sont inharmonieuses. C'est une zone astrale où la pensée est confuse et où la création artistique est impossible. C'est une zone crépusculaire. Quand vous regardez une peinture dans un demi-jour, vous n'en voyez pas les couleurs ; seule la composition est visible. Il faut la lumière

du jour pour voir les couleurs. De la même manière, si l'on s'élève dans l'astral, au-dessus de la terre, on voit des couleurs invisibles quand on est sur la terre. Mais depuis l'astral inférieur, où l'on est emprisonné dans ce réseau de vibrations inférieures, il est impossible de discerner les plus vives des couleurs que l'on voit sur cette terre.

— Hé! vise le vieux monté sur roulettes! cria le plus jeune d'une voix perçante.

— Vachement astucieux! rétorqua son compagnon.

Puis les deux garçons s'éloignèrent nonchalamment.

Non loin de là, une silhouette se détacha comme à regret du pilier contre lequel elle était adossée. Mastiquant son chewing-gum, le jeune homme pivota et, avec l'adresse que donne un long entraînement, colla sa boule de gomme bien malaxée sur la vitre du magasin le plus proche.

Les pouces passés dans la ceinture de son jean, les jambes écartées, il lança à la cantonade:

— C'est une belle voiture que vous avez là! Vous la faites marcher avec les pieds?

Sans attendre la réponse, il reprit sa gomme, la fourra dans sa bouche et s'éloigna avec arrogance.

— Regardez ça! s'esclaffa une grosse femme dont la combinaison dépassait de sa jupe.

— N'est-ce pas fantastique, ce qu'ils arrivent à faire ? fit son compagnon sur un ton gouailleur.

Le vieil homme, dans son fauteuil roulant, eut un reniflement de dégoût qui fit sursauter une vieille femme devant lui.

Il crut préférable de rentrer. Je dois terminer ce livre, pensa-t-il. Ensuite nous chercherons un pays plus paisible que la Colombie britannique.

Un autre vieillard se mourait. Dans la chambre obscure où il était étendu, il regardait fixement un rayon de soleil entre les rideaux.

Il s'agita nerveusement, l'esprit absent. Il ne souffrait pas. C'était une sensation de froid qui montait dans ses jambes.

Il se demandait tristement quand les anges se rassembleraient autour de lui. Il avait été toute sa vie un croyant fervent. Il croyait aux anges, il croyait qu'à sa mort il irait au paradis, il croyait...

La lumière baissa soudain, comme si un nuage était passé devant le soleil, mais simultanément une lumière plus intense entra dans la chambre. Un froid glacial gagnait ses hanches et montait toujours. Lentement, très lentement, il atteignit le cœur.

Une lumière intense avait envahi la pièce. Il regarda autour de lui de ses yeux vitreux et entrevit des formes vagues portant des ailes. Il y avait des murmures qu'il ne parvenait plus à comprendre. Le froid gagnait toujours. Avec un dernier râle convulsif, le vieil homme entra en agonie. Son cœur s'arrêta. L'oxygène cessa de parvenir au cerveau. Le corps physique eut

encore quelques réactions, mais le vieil homme, maintenant, ne souffrait plus.

Ses yeux sans vie regardaient au plafond ; le corps émit quelques bruits de liquides et de gaz ; les articulations se détendirent ; les muscles se relâchèrent.

Lentement, un brouillard bleuté s'éleva du cadavre, flottant autour de la tête ; puis, il se fit plus dense et prit forme humaine. A mesure que ce brouillard devenait plus dense, ses contours se faisaient plus doux, plus jeunes et plus détendus.

Graduellement, la Corde d'Argent devint plus ténue, puis céda. La forme astrale nouvellement composée hésita puis, avec une faible secousse, entra en mouvement pour gagner un plan inconnu.

Toute sa vie le vieil homme avait été croyant. Il n'avait jamais cru à la réincarnation mais à la résurrection de la chair, au jour du jugement dernier. Il croyait que tous les corps enterrés ou incinérés renaîtraient à la vie même après des millions d'années. Et maintenant, dans sa forme astrale, il était perdu, perdu et errant, victime de ses croyances qui n'étaient que promesses trompeuses et auxquelles il avait adhéré pendant si longtemps. Il ne croyait plus en rien ; les morts reposaient, solitaires, dans une tombe ou dans une urne. Mais il était vivant — vivant sous une autre forme. Autour de lui, c'étaient les ténèbres du néant et la ronde des anges. Il s'accrochait désespérément à l'idée des anges. A regret, il rejeta la pensée de la résurrection. N'était-il pas vivant, dans un état différent ? Mais néanmoins

il pouvait voir les anges. Qu'on me laisse vivre pour le moment, pensa-t-il, et il lui sembla qu'il tombait. Ses pieds étaient-ils des pieds astraux ? Les pieds de l'esprit ? Ils lui paraissaient solides, et sous eux le sol était doux et moelleux. Il tomba et le voile s'écarta ; regardant autour de lui, il vit les anges qui volaient, les chérubins assis sur les nuages, tandis qu'il entendait des chœurs répétant le même chant monotone. Puis, dans le lointain, il vit la lumière dorée des portes du paradis.

Il se précipita en avant, attiré par la lumière. Après un temps impossible à définir, il parvint devant un édifice immense. Une silhouette étincelante avec une épée de lumière lui barra la route :

— Qui êtes-vous ? fit une voix.

Le vieil homme déclina son identité. Un autre personnage étincelant ouvrit un grand livre et en tourna les pages.

— Vous êtes attendu. Entrez !

Le Grand Livre fut refermé. Les portes s'ouvrirent et le vieil homme — jeune et nu maintenant — entra.

Le visiteur demeura en extase devant le faste de ce que sa religion lui avait enseigné. Anges, chérubins, séraphins, tous étaient autour de lui. Les Phalanges Célestes chantant en chœur à différentes altitudes, saint Pierre, l'ange chargé du Grand Livre de la connaissance, dans lequel était gardé le rapport sur chaque âme existant sur terre et où étaient inscrits le bien et le mal accomplis par chaque individu.

Le visiteur éprouvait à présent un malaise de plus en plus grand. Il prenait conscience que ce

qui l'entourait n'était pas réel. C'était une pantomime. Il se demandait à quel moment il s'était fourvoyé. Sa religion avait-elle des failles ? L'idée de la résurrection lui revint. Et si les anges et les saints étaient aussi peu authentiques que la résurrection ? Comment des corps morts et décomposés depuis longtemps pourraient-ils s'être rassemblés au dernier coup de trompette du jugement dernier ? Où se tiendraient-ils ? Comment seraient-ils vêtus et nourris ? Cet aperçu du paradis était décevant, pensa-t-il sans plus croire ce que ses sens lui disaient.

A peine avait-il formulé ces doutes qu'il y eut un fracas effroyable ; tout l'édifice s'écroula et la lumière s'éteignit. Mais une lumière plus forte encore apparut. Le vieil homme regarda autour de lui avec respect. Accourant vers lui, il vit des gens qu'il avait connus lors de sa dernière vie sur la terre, des gens qu'il avait aimés. Un petit animal se précipita vers lui. C'était un chat.

Puis, une autre forme vint à lui et dit :

— Vous êtes délivré de vos illusions. Vous êtes de retour à la maison, sur la Terre de la Lumière Dorée. Vous y resterez jusqu'à ce que vous — et vous seul — ayez décidé ce que vous voulez faire.

C'est ainsi que beaucoup de religions égarent les individus. La vraie sagesse ne vient que si l'on garde l'esprit en éveil afin qu'à l'heure de la transition entre cette vie et une autre, vous — et vous seul — puissiez accéder à l'état pour lequel vous avez été préparé, car dans le plan supérieur, même les trépassés doivent être protégés contre leur propre folie. Si un homme croit qu'il gagnera, à sa mort, un paradis imaginaire,

il se verra offrir un spectacle imaginaire jusqu'à ce qu'il en perçoive les points faibles.

Si un homme pense qu'il va retrouver une terre d'ineffables délices, où de ravissantes danseuses le distrairont, alors on lui en offrira le spectacle, jusqu'à ce qu'il ait dépassé le stade des besoins éphémères.

Ces spectacles prennent fin le jour où le développement spirituel et mental de chacun permet d'accepter la Terre de la Lumière pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un lieu réel, pas très différent de celui qu'il a quitté. Un lieu purifié, débarrassé du mal, où n'existent ni haine ni inimitié, ni pauvreté ni souffrance. Un lieu où il est possible pour chacun, en pleine conscience, d'être juge de ses actions passées, de ses efforts, de ses échecs et, partant, de décider de son avenir.

Mais il est temps pour la machine à écrire de rester silencieuse, car ce livre est fini. Il doit être adressé à mon honorable agent, qui le remettra à l'honorable éditeur !

Avec un soupir de soulagement, miss Cleopatra Rampa s'est tournée vers Taddy Rampa : « Dieu merci ! Maintenant, il va peut-être trouver le temps de s'occuper de nous. »

Il me reste deux choses à accomplir : tout d'abord, remercier Mme Rampa pour son assistance dévouée, et exprimer ma reconnaissance à Mme Sheelagh Rouse, une amie de longue date, qui s'est chargée de la dactylographie et de la mise en forme.